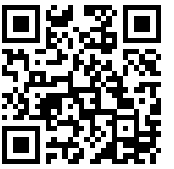
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

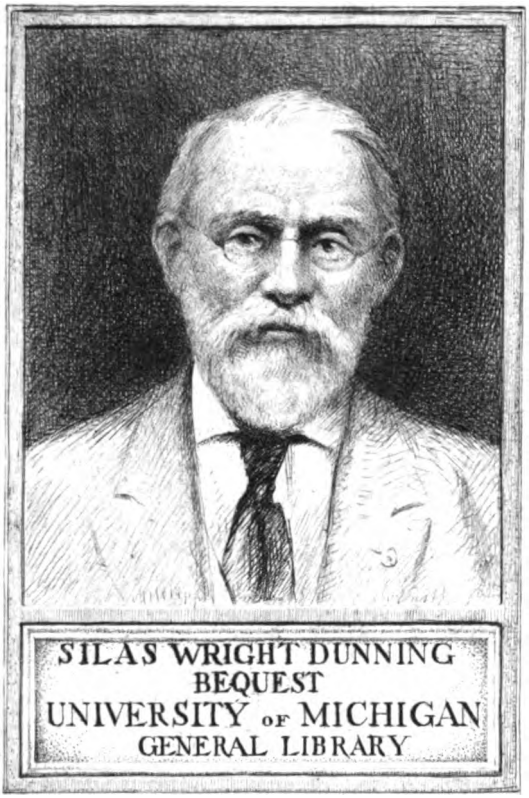
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 543703

Digitized by Google



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

Digitized by Google

DC
611
.P282
A3

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES

DE

L'ACADÉMIE

DES SCIENCES, LETTRES ET ARTS

D'ARRAS

ARRAS
Imp. F. Guyot, P. Caboche, successeur

1925

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE D'ARRAS

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES

DE

L'ACADÉMIE

DES SCIENCES, LETTRES ET ARTS

D'ARRAS

IIIe Série. — Tome IV

ARRAS
Imp F. Guyot, P. Caboche, successeur

1924

Digitized by Google

L'Académie laisse à chacun des auteurs
des travaux insérés dans les volumes de ses Mémoires
la responsabilité de ses opinions
tant pour le fond que pour la forme.

Digitized by Google

Dunning
Nijhoff
2-1-37
32961

I.

LECTURES

Faites dans les Séances hebdomadaires.

Digitized by Google

Digitized by Google

LES TROIS CONGÉS

ET

LE JEU DE LA FEUILLÉE

PAR

M. François BLONDEL

Membre résidant

La littérature romane du XIII[e] siècle, si riche en œuvres poëtiques, compte trois compositions d'un genre tout particulier, qui présentent pour nous un intérêt spécial, ce sont les *Congés*, ou adieux, adressés à leurs concitoyens par trois trouvères arrageois, Jean Bodel, Baude Fastoul et Adam de la Halle (1).

De longues recherches et de judicieuses observations, dues principalement au patient labeur de notre regretté Collègue, M. Guesnon, permettent aujourd'hui de fixer d'une façon précise la date de chacune de ces compositions.

Quant à la pièce de théâtre, intitulée le *Jeu de la Feuillée*, ou le *Jeu d'Adam*, véritable revue satirique composée à Arras et jouée en public sur la place du Petit-Marché, si

(1) Ces poësies sont divisées en strophes de douze vers octosyllabiques, établis sur deux rimes disposées ainsi : aa-b-aa-bbb-a-bb-a.

Digitized by Google

l'époque de sa composition restait indécise, tous les critiques, passant outre à de graves invraisemblances, s'accordaient cependant pour en attribuer la paternité à Adam de la Halle.

Dans une brochure parue en pleine guerre, et dont, en raison des circonstances, bien peu d'entre nous ont pu avoir connaissance, M. Guesnon, à la veille de sa mort, a définitivement résolu le double problème, en déterminant la date de la représentation du *Jeu* et en démontrant l'erreur de ceux qui admettaient que Adam put être l'auteur de cette revue satirique, où lui-même est parodié, où sa femme, son père, ses amis et son protecteur sont ridiculisés, bafoués, livrés en pature à la malignité publique (1).

Je me propose donc de compléter la notice, insérée dans le tome xxxxiii des Mémoires de l'Académie, en rectifiant les dates aujourd'hui reconnues inexactes, en reproduisant quelques-unes des strophes les plus caractéristiques de chacun des *Congés*, et en donnant une brève analyse du *Jeu de la Feuillée,* qui corrobore les conclusions de M. Guesnon.

***

(1) *Adam de la Halle et le Jeu de la Feuillée,* par A. Guesnon Paris — 1917.

Les trois *Congés* ont été édités par Meon dans le tome I. des *Fabliaux et contes* — Paris — 1808.

Pour le *Congé de Jean Bodel* le meilleur manuscrit à consulter est le n° 3142 de la Bibliothèque de l'Arsenal.

Le *Congé de Baude Fastoul* n'existe que dans un seul manuscrit n° 25566 de la Bibliothèque Nationale.

Le *Jeu de la Feuillée* n'existe en entier que dans un seul manuscrit n° 25566 de la Bibliothèque Nationale. Sa plus récente édition est celle d'Ernest Langlois — Paris — 1911.

Digitized by Google

CONGÉ DE JEAN BODEL

Dans une étude sur Jean Bodel, parue en 1909, M. Langlade, après avoir résumé les discussions auxquelles a donné lieu la détermination de la date du Congé, établit facilement que la croisade à laquelle il est fait allusion dans les strophes 15 et 25 est la quatrième.

Cette croisade, décidée à Ecri-en-Champagne, le 28 Novembre 1199, avait rencontré en Flandre et en Artois une adhésion enthousiaste, et dans une grande assemblée, tenue à Bruges, le 23 Février 1200, il avait été décidé qu'une flotte constituée à Gand transporterait les croisés flamands à Venise, lieu du rassemblement général.

Voici le texte légèrement francisé de la strophe 15, dans laquelle le poète, s'adressant à un de ses camarades, fait allusion au départ de la flotte de Gand et à son passage dans la mer Adriatique : (1)

Caignet, je me plains fort
Que toujours tu restes hésitant,
Alors que je t'encourage et t'excite ;
Décide-toi donc, courtois et preux,
A porter ma croix, ce qui t'en fera deux.
Si tu t'étais mis en route,
Tu serais déjà au-delà de Gand,
A Barletta ou à Brindisi.
Ici tu ne peux être heureux,
Suis ta voie et quitte-moi ;
Si là-bas tu es miséreux pour moi,
Ici je serai malheureux pour toi.

Acceptant comme exactes ces indications du départ de la flotte de Gand et de son passage en Adriatique devant

(1) Dans le but de rendre intelligible à la lecture le sens de chaque vers, j'ai dû très souvent substituer aux locutions romanes désuètes des expressions françaises, lesquelles n'ont laissé subsister que trop rarement la métrique et la rime.

Digitized by Google

les ports de Brindisi et de Barletta, Langlade conclut ainsi : « On peut donc, en toute sûreté, avancer que le poète écrivait dans les premiers mois de 1202, puisque la flotte flamande atterrit à Venise quelques jours après Pâques et avant le 25 Août de l'année 1202. »

Cette déduction, apparemment logique, n'a qu'un défaut, c'est d'être en complet désaccord avec la réalité des faits : Jamais, en effet, la flotte flamande n'a atterri à Venise, et elle n'est même jamais entrée dans la mer Adriatique.

Si Bodel avait rédigé son Congé en 1202, il n'aurait pas pu ignorer que la flotte flamande, partie de Gand dans l'été de l'année 1201, s'était arrêtée à Marseille, où elle stationna pendant près de deux ans, avant de se rendre directement à Saint-Jean-d'Acre, en 1203 (1).

C'est qu'en effet les barons flamands, qui s'étaient croisés dans le but de reconquérir Jérusalem, n'entendirent pas se laisser détourner de leur objectif, et préférèrent demeurer en attente à Marseille plutôt que de se joindre à l'expédition dirigée sur Constantinople.

Il apparait bien évident que Bodel a composé le Congé dans les derniers mois de l'année 1200, alors que l'enthousiasme pour la nouvelle croisade régnait dans toute la Flandre à la suite des décisions prises à Bruges le 23 février, et dans sa généreuse ardeur le poète, devançant les événements, voyait en imagination la flotte flamande voguant sur les mers et se hâtant vers Venise.

Le *Nécrologe de la Confrérie des Jongleurs et des Bourgeois* a fourni sur ce point à M. Guesnon un argument décisif : Le « Vielere Caignès » est inscrit au registre dans le dernier trimestre de l'année 1200, et d'après son rang d'inscription son décès se rapporterait à la fin du mois de décembre. Si le Camarade Caignet, que gourmande Bodel

(1) *La conquête de Constantinople*, par Geoffroi de Ville-Hardouin. — *Histoire des Comtes de Flandre*, par Edward Leglay.

Digitized by Google

dans la strophe citée plus haut, n'est autre que le joueur de vielle et confrère Caignès, on s'explique parfaitement que le pauvre homme, se trouvant en très mauvais état de santé peu de temps avant sa mort, résistait aux exhortations du poète qui le pressait de prendre la Croix.

Ne quittons pas le Congé sans en extraire quelques strophes qui nous révèlent le beau caractère de Jean Bodel : Ardent et généreux, il souffre de ne pouvoir prendre part à la croisade ; cœur tendre et délicat, il exprime en termes émus sa reconnaissance envers ses bienfaiteurs et il manifeste d'une façon touchante ses sentiments de piété et de résignation chrétienne.

Voici la strophe 25 où il marque son chagrin de ne pouvoir suivre à la croisade un de ses bienfaiteurs :

Pitié, va là où je ne puis aller
Prendre congé des Piédargent,
Car plus je les aime plus je les évite.
Simon, Dieu, en qui tu crois
Te laisse bien porter ta croix
Où je ne puis porter la mienne ;
Je suis enfermé dans la banlieue
Et les païens ont de moi trêve définitive.
Mais si Dieu s'était montré assez généreux,
Il m'eut accordé la grâce
Que sur la terre qui jadis fut sienne
Je lui eusse adressé un servantois.

Dans la série de ses bienfaiteurs, il tient à faire figurer son médecin :

Chagrin, qui emplit mon cœur,
Salue de ma part Geoffroy, le médecin.
Car je dois bien prendre congé de lui,
Je suis son sujet et il est mon maître.
Sa supériorité est bien établie,
Il n'a rien à apprendre de personne.

Digitized by Google

Il se donne bien grande peine
A soigner et guérir ma chair
Qui est en si piteux état.
Comment osa-t-il entreprendre
De donner ses soins à une telle tête.
Qui tout entière est mauvaise.

Dans la supplique adressée à l'échevinage à l'effet d'être hospitalisé dans la maladrerie de Méaulens, on sent un caractère indépendant et fier, qui ne sollicite aucune faveur spéciale, et se borne à exprimer le désir d'être logé dans la même maison que ses camarades de la confrérie et de partager leur sort :

Seigneurs, avant que je m'en aille,
Je vous prie en terminant,
Par Dieu et la Nativité,
De faire entre vous une entente
Afin de terminer cette affaire
Dont chacun doit avoir pitié.
Vous m'auriez bien partagé
Si vous me donniez place à Méaulens ;
Je ne connais maison qui la vaille,
Dès longtemps, ce lieu m'a séduit,
Car il y a gens de la confrérie,
Et bien me suffirait leur nourriture.

Dans les deux dernières strophes, 44 et 45, le poète exprime, avec une touchante émotion, ses adieux à la Madone Artésienne et à la Chandelle miraculeuse, si chère aux trouvères, et il termine par un remerciement très affectueux à tous ses camarades :

Dame, source de tous biens,
Je prends congé de votre Chandelle
Qu'avez donnée aux jongleurs;
A la baiser j'ai renoncé,
A cause du mal dont je suis atteint,
Qui m'oblige à suivre les chemins détournés.

Digitized by Google

Jusqu'à elle jamais plus je n'approcherai,
Mais je lui garde à toujours mon amour.
Et quand je serai sur le petit marché,
Par moi sera baisée la tour
Où est établi son séjour,
Ainsi j'aurai le cœur réconforté.

***

Hé ! Menestrels, doux compagnons,
Amis m'avez été, et bons,
Comme excellents et loyaux confrères.
Dans la poursuite de ma guérison,
Vous m'avez aidé de conseils et d'affection,
Plus même que si vous étiez mes frères.
Que Dieu vous en récompense,
Ainsi que sa douce et chère mère,
Qui vous a fait le précieux don;
Priez pour que sa largesse opère
En moi, et qu'elle obtienne de son père
Et de son fils pour moi pardon.

CONGÉ DE BAUDE FASTOUL

L'œuvre de Jean Bodel était restée célèbre dans Arras, car nous voyons, soixante-douze ans plus tard, le trouvère Baude Fastoul rédiger ses propres adieux dans la forme et suivant le rythme si particulier du Congé de Bodel. Il faut reconnaître toutefois que l'imitation est restée inférieure au modèle.

Le pauvre lépreux s'efforce d'intéresser à son sort ses très nombreuses relations, mais, adressant successivement à cent-vingt-cinq personnalités différentes un souvenir ému ou un appel suppliant, il lui est difficile d'éviter l'écueil des répétitions.

Digitized by Google

Voici son début :

Si je savais que dire ou faire
Qui puisse plaire au public,
J'en aurai bien le loisir ;
Mais ma maladie et mon chagrin
Me font taire et tenir coi,
Car je crains de nuire à autrui ;
Mais le silence a des limites,
Et il me vient à envie
De parler de ma situation ;
Si le mal dont je suis atteint
Me rend nuisible ici bas,
Il s'élève vers Dieu en suave parfum.

Strophe III.

Puisque je ne puis en revenir,
J'aurais perdu tout bon sens,
Et ce serait faire un tour d'Anglais,
Si de ceux qui m'ont admis dans leur société
Alors que j'étais en santé
Je ne prenais d'abord congé.
A Dieu je recommande les Poucinois.
Car je les ai trouvés fort courtois ;
Je m'accuserais de félonie
Si mon cœur si oppressé
Ne se partageait en trois
Pour que chacun d'eux ait sa part.

Remarquons en passant que le fait de partir sans prendre congé, que nous appelons actuellement « filer à l'anglaise » se dénommait déjà au XIII^e^ siècle « un tour d'Anglais », synonyme de félonie ou trahison.

Dans la strophe 29 le pauvre poëte témoigne d'une pieuse résignation :

L'infirmité, qui tant m'accable,
Dont Dieu m'impose la pénitence,
Me fait prendre congé d'Aloi
Et de Rasset par amitié.

Digitized by Google

Ils m'ont aimé dès leur enfance
Et m'aiment encore, je le crois,
Le mal, qui me fait tenir coi,
Me montre bien que je ne dois
Vivre en orgueil et en bombance,
Mais humblement dans la retraite
Prier Dieu d'amour et de foi,
Car rien ne vaut sans repentir

Dans la strophe 41 Fastoul s'adresse à Adam de la Halle et à un autre trouvère, en les priant d'user de leur influence en sa faveur auprès d'un opulent bourgeois :

Le chagrin que je ressens cruellement
Et dont je souffre outre mesure,
Qui me tire des larmes au milieu des rires,
Et la maladie qui m'interdit
De fréquenter le monde sans crime,
Me font prendre congé d'Adam,
Le fils de maître Henri,
Et de Lambert Ferri ; mais mon malheur
Serait amoindri à juste titre
Si pour soulager mon pauvre cœur
Ils priaient le frère d'Adam Aurri
De s'intéresser à mon sort.

Voici enfin la strophe 53, où le poète exprime son regret de se séparer de trois de ses camarades de la confrérie, et de ne plus pouvoir désormais porter dans les processions la Sainte-Chandelle :

Je dois bien un adieu à ceux
Qui toujours sont malheureux,
Sages et habiles à merveille ;
Evrard de la Capelle est tel,
Jean Alard est trop modeste,
A ces deux nul ne s'égale,
Sauf Hannuis, qui travaille en atelier
Et peine pour faire quelque profit.

Digitized by Google

Trop volontiers serais-je avec eux,
Mais le mal que j'ai me rappelle
Que je ne dois plus porter la Chandelle,
Car je suis un ex-ménestrel.

M. Guesnon a démontré que Baude Fastoul est décédé au commencement du mois d'Octobre 1272, moins de six mois après son entrée en maladrerie (1).

LE CONGÉ D'ADAM DE LA HALLE & LE JEU DE LA FEUILLÉE

Le Congé et le Jeu sont deux œuvres antagonistes, l'une est la contre-partie de l'autre; on ne peut donc les séparer, et naturellement ils ont été composés à la même époque. Mais l'attaque et la riposte supposent-elles la même main ? « Une telle invraisemblance me paraît inadmissible », répondait M. Guesnon, en 1910.

Nous verrons comment dans sa dernière brochure, intitulée *Adam de la Halle et le Jeu de la feuillée,* éditée en 1917, M. Guesnon a définitivement résolu le double problème de la date et de l'auteur.

Auparavant, il importe de bien préciser le caractère des deux œuvres et les circonstances de leur production. Adam, à sa sortie de l'école des clercs, avait rapidement conquis la première place parmi les trouvères arrageois; nous en avons pour preuve la particulière estime que le Prince du Puy, Jean Bretel, lui témoignait publiquement en lui donnant des conseils d'une façon toute paternelle :

Adam, vous êtes bien lettré,
Mais vous parlez trop en clerc.....
Vous parlez d'amour trop jeunement.....
Adam, de vous voudrais faire un roi.

(1) Les Congés de Baude Fastoul par Guesnon. — Paris 1910.

Digitized by Google

Son succès si rapide et sans doute aussi son caractère indépendant et fier avaient naturellement suscité chez ses rivaux des sentiments de jalousie; d'autre part, la sévérité des ordonnances et la partialité des jugements de l'autorité échevinale, la cupidité des financiers et les exactions des échevins qui ruinaient le commerce, tout devait inciter Adam à fustiger les vices et à dénoncer l'égoïsme de la toute puissante oligarchie bourgeoise.

Mais le rôle de censeur est ingrat, et le jour vint où Adam commença à souffrir des inimitiés qu'il s'était attiré par ses invectives, comme aussi de l'animosité de ces rivaux jaloux de sa supériorité.

C'est alors que faisant un retour sur lui-même, il regrette d'avoir mal employé son temps, ainsi qu'il en fait éloquemment l'aveu dans la première strophe de son Congé :

Comment ai-je employé mon temps?
Ma conscience me le reproche;
Elle m'a toujours conseillé le mieux,
Et tant me l'a dit et insisté
Que j'abandonne enfin le plaisir
Pour m'appliquer à conquérir l'honneur.
Mais je déplore le temps que j'ai perdu,
Et dont, hélas! j'ai dissipé la fleur
Dans le monde qui m'a amusé.
Mais c'est cas de force majeure,
Dont tous les amants du plaisir
Me doivent tenir pour excusé.

Il prend donc la résolution de quitter momentanément Arras et d'aller passer quelques années à Paris pour s'y perfectionner, ainsi qu'il l'explique avec une émotion si tendre à sa chère épouse :

Belle très douce amie chère,
Je ne puis faire gai visage,
Car plus tristement je m'éloigne de vous
Que de tout ce que je laisse en arrière.
De mon cœur vous resterez trésorière,

Digitized by Google

Tandis que le corps ira autre part
Apprendre et acquérir science et art
De mieux valoir. Vous aussi en bénéficierez,
Car, plus je vaudrai, mieux vous en sera ;
Pour obtenir ensuite de plus belles récoltes,
Durant trois ou quatre années
Ne laisse-t-on pas sa terre en jachère.

Aux quelques familles bourgeoises qui lui ont donné assistance il témoigne sa profonde reconnaissance, mais à l'ensemble de ses concitoyens, et en particulier à ses détracteurs et envieux, il exprime violemment sa réprobation. Voici ces deux strophes toutes vibrantes d'indignation :

Arras, Arras, ville de chicane
Et de haine et de dénigrement,
Qui naguère étiez si noble,
On dit partout qu'on vous ruine,
Et si Dieu n'y restaure la vertu
Je ne sais ce qui rétablirait la concorde ;
On y aime trop l'argent.
Chacun fut stupide en cette ville
Au point qu'on y est dans le pétrin.
Adieu, plus de cent mille fois,
Ailleurs je vais entendre l'évangile.
Car ici on ne sait que mentir.

Treizième et dernière strophe :

De tous ceux d'Arras, enfin,
Je prends congé, ne voulant pas que certains malins
Me croient de cœur avec eux ;
Car il y a maint faux devins
Qui ont parlé de mon projet,
Ce dont je leur ferai honte ;
Car je ne serai pas tel
Qu'ils m'ont jugé à leur table,
Quand ils parlaient après boire.
Mais j'acquerrai un cœur dédaigneux,
Et je serai fort et vertueux
Et droit, alors qu'ils seront couchés sur le dos.

Digitized by Google

Adam parti, ses adversaires ont le champ libre, et ils réalisent le projet de se venger des diatribes du Congé en parodiant publiquement le poëte et en tournant en ridicule sa famille et ses amis dans une sotie satirique, jouée sur la place publique pendant la quinzaine de la Pentecôte, alors que la population s'y portait en foule pour vénérer les insignes reliques, exposées sur un reposoir encadré de feuillée.

Li jus Adan, ou *li jeus de le fuellie,* comprend cinq parties distinctes, ou actes, d'ailleurs soudées ensemble par le dialogue et jouées sans interruption.

ACTE I. — Vers 1 à 199.

Parade d'Adam

Le personnage figurant Adam se présente sur la scène en annonçant qu'il vient prendre congé de ses amis avant son départ pour Paris.

Sur l'observation de l'un d'eux qu'il ne peut abandonner ainsi sa jeune épouse, Adam expose, dans un long monologue, qu'il a cessé d'aimer sa femme, et qu'il est complètement revenu à son égard des trompeuses illusions d'un premier amour.

Son père approuve froidement sa résolution, mais se défend vivement d'être en mesure de lui donner quelque argent pour vivre à Paris.

Dans cette parodie, Adam est donc représenté comme un fantasque, rendu antipathique par la choquante désinvolture avec laquelle il trace complaisamment un double portrait de sa femme.

Cette attitude cynique est d'ailleurs en contradiction absolue avec les sentiments délicats exprimés par Adam dans son Congé, tant à l'égard de sa femme qu'au sujet de la courtoisie, strophes 5 et 6.

Digitized by Google

ACTE II. — Vers 200 à 321.

Le Médecin et ses consultations

Survient un médecin qui débite son boniment et donne des consultations : Au père d'Adam il déclare que sa première maladie s'appelle l'Avarice et la seconde l'Intempérance ; A une dame il dévoile son inconduite et l'amène à avouer ses rapports coupables avec un ami d'Adam, Rikiers, marié avec une femme désagréable. Dans une énumération des femmes difficiles et querelleuses, Adam accepte sans protester que son épouse soit classée parmi celles qui ont cent diables au corps.

ACTE III. — Vers 322 à 556.

Le Moine et la question des Clercs bigames

Arrive sur la scène un moine colportant des reliques, dont il vante l'efficacité pour la guérison de la folie, et il invite le public à déposer ses offrandes.

Au cours du défilé, un fou soulève, en s'adressant à Adam, la passionnante question des clercs dits bigames, auxquels le Pape a récemment retiré le privilège ecclésiastique et ses immunités (1).

Le père d'Adam avoue sa bigamie, et Adam lui-même ne s'en défend que d'une façon équivoque.

ACTE IV. — Vers 557 à 875.

Les Fées.

Adam et son ami Rikiers invitent les assistants à se tenir silencieux dans l'attente de la venue des fées.

(1) Un clerc était qualifié bigame lorsqu'il épousait une veuve, ou lorsqu'il convolait lui-même en secondes noces.

Digitized by Google

Trois fées apparaissent, elles sont accompagnées de la Fortune, avec sa roue allégorique, au sommet de laquelle on reconnaît deux bourgeois riches et avares, Ermenfroi Crespin et Jakemon Pouchin, tandis que deux autres gisent au pied, tombés dans une disgrâce imméritée. L'une des fées dénonce la criante injustice dont l'un d'eux Thomas de Bourriane a été victime, et termine en disant : « Péché fit celui qui l'a ainsi mis à mal », flétrissant ainsi l'auteur bien connu de cette scandaleuse infâmie, lequel n'était autre que Jakemon Pouchin, le grand protecteur d'Adam, si hautement vanté dans son congé, strophe 9 (1).

Deux des fées souhaitent ensuite à Adam d'être le plus parfait des amoureux et le meilleur des chansonniers, mais la troisième le condamne à s'oublier dans les bras de sa femme et à continuer de s'ençanailler avec ses compagnons; puis les fées disparaissent.

ACTE V. — Vers 876 à 1099.

Scène de Cabaret.

Tous les personnages se trouvent réunis dans une taverne, où Adam doit convenir qu'il lui arrive fréquemment de faire la fête avec les habitués, ce qui provoque cette réflexion d'un bourgeois que « c'est argent bien mal employé que d'en fournir à semblable étudiant », et cette conclusion du médecin :

Certes, seigneurs, vous vous tuez
En étant ici à pareille heure;
Vous serez tous paralytiques,
Ou je tiens pour fausse la médecine.

(1) En son hôtel, il ne fait pas figure
De bourgeois, mais bien d'empereur.
En lui j'ai trouvé un père,
Car son influence et ses libéralités
M'ont aidé à quitter l'Artois,

Digitized by Google

Cette brève analyse du *Jeu de la Feuillée* suffit pour manifester à l'évidence que cette revue satirique est l'œuvre anonyme d'un ennemi d'Adam.

Dans sa dernière brochure, M. Guesnon établit sans peine que l'attribution du *Jeu* à Adam de la Halle résulte d'une fausse interprétation du titre « *li jus Adan* », inscrit par un copiste en tête de la pièce, tandis que le dernier vers est suivi de cette mention « *explicit li jeus de la fueillie* », donnant son véritable titre (1).

Au sujet des dates de 1255 ou 1262, proposées par M. Langlois, comme époque de la représentation du *Jeu*, M. Guesnon conteste leur adoption, et il démontre précisément que le Pape auquel il est fait allusion au troisième acte dans ces deux vers :

> Le pape qui en cela est coupable
> Est heureux d'être mort

n'est autre que le pape Grégoire X, décédé le 10 Janvier 1276, lequel, à la suite d'un concile tenu à Lyon, avait réglé définitivement la situation des clercs dits bigames par une décrétale promulguée le 1er Novembre 1274.

Le *Jeu* ne peut donc pas être antérieur à l'année 1276, et par ailleurs cette date se trouve en parfaite concordance avec celles qui se rapportent aux divers personnages et faits évoqués dans le Jeu comme aussi dans le Congé.

On sait que Adam de la Halle est décédé dix ans plus tard à Naples, où il avait suivi le Comte Robert d'Artois, venu porter secours à son frère le Duc d'Anjou roi de Sicile, à la suite de l'effroyable massacre des Vêpres Siciliennes, le 30 mars 1282.

(1) Le jeu de la Feuillée, qui compte 1.100 vers, ne se trouve en entier que dans un seul manuscrit, nº 25.566 de la Bibliothèque Nationale ; deux autres manuscrits ne contiennent uniquement que les 174 premiers vers, formant le long monologue débité au début de la pièce par le personnage figurant Adam.

Digitized by Google

LES RÉSERVISTES

DU PAS-DE-CALAIS

A LA BATAILLE DE GUISE

PAR

M. le Général LELEU

Membre résidant

Une vieille facétie militaire affirme qu'à la guerre ce sont toujours les mêmes qui se font tuer. A l'Académie, du moins l'an dernier, l'usage, sans être aussi tragique, amenait un des plus savants et des plus zélés de nos Confrères à travailler, presque chaque semaine, pour les membres plus paresseux de notre Société ; Que M. le Chanoine Vergneau soit bien convaincu que nous sommes loin de nous en plaindre.

C'est dans la charitable pensée de ne pas laisser constamment sur la brèche le même courageux combattant que je me permets d'affronter aujourd'hui, Messieurs, vos redoutables critiques.

Les réservistes dont je vais vous entretenir sont des enfants du Nord et du Pas-de-Calais ; à ce titre ils me vaudront, j'espère, votre bienveillance.

On ignore généralement en France que la bataille de

Digitized by Google

Guise fut une victoire des Français : pourtant un auteur Allemand relatant les opérations de la cinquième Armée Française, s'exprime ainsi : « Le Général Lanrezac se retire après Charleroi en combattant sans relâche. Sa conduite habile contribua fort à sauver de l'anéantissement l'Armée Anglaise qui se trouvait à sa gauche. Le 29 août il réussit même à tenter une offensive aux environs de Guise..... de fait ce fut une victoire qui n'a pas eu toute sa renommée.... mais les victoires ont aussi leurs destins, et il y a des chefs et des soldats qui ne peuvent attendre la justice que de l'histoire ».

En effet, nos réservistes durement battus sur la Meuse à Charleroi et Dinant, purent prendre leur revanche sur l'Oise ; ils y firent cranement tête aux meilleures troupes de l'armée Allemande.

On veut bien reconnaître aujourd'hui, seulement aujourd'hui ! que le Général Lanrezac, Commandant la cinquième Armée a dérobé le 30 août à Guise, aux Allemands, les fruits de leurs succès des 21-22-23 août à Charleroi.

Vous avez certainement lu, Messieurs, deux livres qui ont fait récemment quelque tapage : « *Plutarque a Menti !, Plutarque n'a pas menti !!* ». Dans ce dernier vous avez pu lire : « autrefois un général dirigeait la bataille escorté d'un nombreux état-major, autour de lui des canons brisés, des cadavres, des blessés expirant dans l'enthousiasme que leur cause la joie de mourir sous les yeux de leur chef ; ce chef, à quelques pas en avant du brillant groupe, regarde impassible et impavide ; il donne ses ordres du haut d'un monticule d'où il voit tout le champ de carnage, exemples : Bataille de Solférino au Musée de Versailles ; bataille d'Eylau au Musée du Louvre.

Si ce Général aujourd'hui montait sur un monticule il n'y resterait pas deux minutes sans que son état-major et lui-même fussent réduits à l'état de chair à paté !

Avant de continuer, je crois devoir vous rassurer ; votre

Digitized by Google

Collègue n'est pas un professeur de tactique, encore moins de stratégie ; il va seulement extraire de ses souvenirs de guerre quelques passages pour vous montrer la conduite à la bataille de Guise, de ces réservistes du Pas-de-Calais qu'il a eu l'honneur de commander lors des évènements d'Août 1914.

Je reprends maintenant : « Le champ ou s'emploie une simple division est plus vaste que celui ou se mouvaient autrefois plusieurs corps d'armée. Le Général de division n'est donc plus, ou ne doit plus être, sur un monticule d'ou il ne verrait rien ; il est terré dans un trou ou dans une cave à deux ou trois kilomètres en arrière. S'il s'agit d'un corps d'armée le Chef doit se tenir beaucoup plus loin ; Quant au Général en chef, comment pourrait-il diriger la bataille sur le terrain-même, comme Napoléon, alors que la bataille se livre de l'Ornain à l'Ourcq, ou de l'Aisne à l'Yser, ou de Dunkerque à Verdun » ?

Vous verrez par exception qu'un modeste Général de Brigade pourra se trouver fréquemment au milieu de ses troupes, parfois même à leur tête si les circonstances l'exigent.

Avant d'entamer la relation de la bataille de Guise, ou du moins de la partie de la bataille ou se trouve la 102e Brigade, il parait utile d'exposer brièvement la situation générale à la fin d'Août.

La cinquième armée Française commandée par le Général Lanrezac, pressée entre trois armées Allemandes, avait été battue à Charleroi. Kluck et Bulow après avoir franchi la Sambre et le canal de Mons, poursuivent les Anglo-Français en retraite sur l'Oise d'abord, puis sur la Serre, l'Aisne, la Vesle, la Marne.

Ces généraux vont nous rencontrer d'abord aux environs de Guise-Saint-Quentin, pendant que la troisième armée (Saxons d'Hausen) et la cinquième armée (du prince de

Digitized by Google

Wurtemberg), vont combattre à Signy-l'Abbaye la quatrième armée Française (de L'Angle de Cary).

L'armée Britannique fortement bousculée, après Mons, à Landrecies et au Cateau, s'est repliée trop rapidement sur la Fère et Compiègne, découvrant le flanc gauche des Français à plus d'une journée de marche. L'armée Belge est en retraite sur Anvers.

Le 27 Août au soir, le Quartier Général de la cinquième armée est à Laon. Le corps de cavalerie Sordet est au loin à la gauche des Anglais. Les 1er, 10e, 3e, 18e corps sont entre Aubenton et Guise. La division de cavalerie Abonneau à laquelle sera rattachée la 51e Division d'infanterie de réserve Boutegourd, dont nous faisons partie est entre Rumigny et Rosoy.

Les deux divisions de réserve Valabrègue tiennent les passages de l'Oise à Guise et en aval.

La 51e division de réserve fut mobilisée à Arras. Beaucoup de ses officiers vous sont bien connus. Le Général Boutegourd Commandant la Division. — Le Lieutenant-Colonel Huguenot chef d'Etat-Major. Le Sous-Intendant militaire Cavrois-de-Saternault notre très sympathique Secrétaire. Les Capitaines Delattre, Badel, etc. Le Sous-Lieutenant Abbé Viltart tombé pour la France au combat de Serres-Mailly-Maillet. Je serai, j'en suis sûr, votre interprête en adressant ici un souvenir ému à la mémoire du Sous-Lieutenant Viltart, fils du plus ancien de nos Collègues.

La 51e Division comprenait deux brigades à trois régiments de deux bataillons.

La 101e Brigade commandée par l'excellent Général Petit, comptait : le 233e d'Arras, Lieutenant-Colonel Hepp ; le 243e de Lille, le 327 de Valenciennes.

La 102e Brigade que j'avais l'honneur de commander, était constituée par le 208e de St-Omer, Lieutenant-Colonel

Digitized by Google

Mesnard, le 273e de Béthune, Lieutenant-Colonel Héberlé, le 310e de Dunkerque, Lieutenant-Colonel Pigault.

Les Artilleurs venaient de Douai et St Omer avec les Lieutenants-Colonels Haillaud et Buisson.

Les Cuirassiers de Cambrai avec le Lieutenant-Colonel Waddington.

Les sapeurs du Génie d'Arras avec le Commandant Sergent.

Le 28, le G. Q. G. ordonne un mouvement face à Saint-Quentin. Je laisse au Général Lanrezac, et à son livre : *Plan de Campagne Français et le premier Mois de la guerre* le soin d'apprécier l'opportunité de cet ordre, car :

non nostrum ..... tantas componere lites !

En conséquence le gros de la cinquième Armée (3e et 18e Corps renforcés chacun d'une division d'Afrique) vient entre Origny et Moy sur l'Oise, face au N.-O. ; prolongé à gauche par les divisions Valabrègue.

Le 1er Corps est en réserve au S.-O. de Sains. Le 10e Corps en flanc garde face au Nord, derrière l'Oise en amont de Guise.

La Division de cavalerie Abonneau et la Divison Boutegourd sont près de Vervins.

Parlons maintenant de ma Brigade la 102e.

Les 208e, 273e et 310e durement éprouvés sur la Meuse les 22 et 23 août se sont conformés le 24 au mouvement général de retraite.

Le 25, la Brigade se trouve vers deux heures du matin étendue peu mollement sur les pavés de la place de Mariembourg. C'est là qu'on doit dormir pendant deux heures. Une division belge occupe déjà la ville dont toutes les maisons sont fermées. Malgré le peu de confort de la literie on dort, on grogne même quand il faut repartir. La sortie de la ville est pénible car des foules d'émigrants obstruent toutes les issues.

Digitized by Google

Le Général en chef Belge Michel avec son état major et son escorte (ce sont des lanciers, ils ont du jeter leurs schapskas, cette coiffure les a fait prendre pour des ulhans et les nôtres ont facheusement tiré dessus). Le Général, dis-je, veut passer devant nous, Boutegourd, peu endurant, se fache et déploie contre notre allié la section de l'adjudant Coisne. Plus conciliant et aidé par un colonel Belge, je remets un peu d'huile dans les rouages. Le Général Michel que la défense de mon chef avait exaspéré finit par se calmer ; il passe avec son état-major et son escorte.

Nous dégageons Mariembourg et arrivons à Couvin ; Hélas ce n'est plus l'accueil triomphant du 21 août ; nous défilons tête basse devant ces mêmes habitants qui peu de jours avant nous accablaient de chocolats, de cigares, etc..

Nous voici assez tard à Rièzes, long village belge contre la frontière. Il y règne un désordre inexprimable ; on a fini par me trouver un lit chez le curé. Cet honorable ecclésiastique a des nièces fort aimables mais peu canoniques, c'est pourquoi il exige prudemment qu'on ferme à clef la porte de sa maison. Ce n'est pas commode pour la communication des ordres, aussi l'excellent sommeil sur lequel je comptais est-il coupé par des craquements d'allumettes et les allées et venues continuelles de plantons qui se font ouvrir la porte tutélaire.

Le départ du 26 est mouvementé, nos hommes éreintés sortent difficilement de leurs pailles. Arrivés tard la veille ils n'ont pu faire la soupe que le matin ; désireux de ne pas claquer du bec (passez moi l'expression) comme les jours précédents, ils tiennent naturellement à ne pas renverser la marmite : cela met hors de lui notre chef d'état-major Huguenot.

On finit par partir tout de même ; nous traversons Signy-le-Petit ; le Général d'Esperey, Commandant le 1er corps, est à sa fenêtre ; il nous regarde passer : je m'attends à un abatage (dans mon journal il y a « coup de

Digitized by Google

gueule » mais ce terme n'ayant rien d'académique, je le supprime).

Car ma colonne n'est pas brillante ! Combien d'hommes sans sacs et même sans armes ! Le Général me fait entrer chez lui, il est aimable, ce jour-là ! J'en profite pour lui recommander quelques rares officiers qui se sont bien conduits à Dinant. Je constate philosophiquement que cela ne leur a guère servi.

A Leuze, nous logeons chez de braves gens, très hospitaliers, trop même, car notre propriétaire ne cesse de nous offrir les vins les plus généreux. Il en boit surtout lui-même aux dépens de son équilibre

Les femmes de la maison me supplient de leur dire si elles doivent s'enfuir ou rester au logis. Je ne connaissais pas alors la barbarie des Allemands et ne sais quel conseil donner à mes hôtes.

Après trois étapes peu longues mais très fatigantes à cause des arrêts continuels, la 51e Division est mise le 29 à la disposition du Général Abonneau, Commandant la 4e Division de cavalerie.

Au sortir de Tavaux, le Général fait déployer prématurément ma Brigade, il voudrait que nous attaquions le jour même Voulpaix, et Haution. — Brillant cavalier comme son Collègue Gallet il ne sait pas que le fantassin n'a que deux pattes tandis que ses cavaliers en ont six, et puis il est tard, notre artillerie n'est pas en mesure de préparer l'attaque. On s'arrête donc à l'ouest de Cambron. Pour passer la nuit le mieux possible les uns s'installent en plein champ, les autres le long du remblai du chemin de fer, les plus favorisés dans les premières maisons de Gercy.

Le 30 au jour, tout le monde reprend les positions du 29 face à Voulpaix. Voulpaix est un joli village de sept cents habitants sur la route de Guise à Vervins. Les chemins d'accès sont garnis de haies épaisses; un ruisseau, affluent du Vilpion, borde à l'Est la lisière extérieure.

Digitized by Google

Pour mieux nous tromper les Allemands n'avaient organisé aucune défense en avant et sur la lisière est, mais ils s'étaient solidement retranchés derrière le ruisseau et en arrière du village.

Le pont du moulin était barricadé avec des branchages, des fils de fer, des herses, des portes ; le cours d'eau n'était pas large mais très encaissé, on ne pouvait ni le sauter ni passer dedans.

Il fait un brouillard intense ; il eut fallu faire précéder l'attaque par un sérieux bombardement, mais ce brouillard, paraît-il, ne permet pas à l'artillerie de tirer ; ce n'est d'ailleurs pas au Général de Brigade qu'il appartient de déclancher le feu des piéces :

Le 273e, ou mieux ce qui reste du 273e est à cheval sur la route de Gercy.

Le 208e marchera à sa gauche. Un bataillon du 310e est en réserve de division à Gercy, l'autre bataillon soutient la cavalerie plus au nord.

Envoi de patrouilles : elles poussent jusqu'au village mais n'y entrent certainement pas puisqu'elles reviennent sans avoir rien vu. Quelques cuirassiers sont aussi envoyés par la Division, on ne les revoit pas. Un vieux bonhomme arrive de Voulpaix ; nous l'interrogeons ; il prétend n'avoir rien vu ; Brussaux (c'est mon chef d'Etat-Major) affirme que c'est un espion et veut le faire fusiller. Il n'avait pas tort, car les cuirassiers d'Abonneau que nous avions vus la veille à Gercy nous avaient prévenus que le village était fortifié. Nous verrons tout à l'heure que c'est bien exact.

Le brouillard se lève enfin et puisque personne ne nous renseigne nous irons voir nous-mêmes. La Compagnie Dupont du 273e marche en tête conduite par le Général, dont ce n'est pas la place, mais après les faiblesses de Dinant il est nécessaire de donner l'exemple.

Le commandant Boniface suit avec son bataillon, précé-

Digitized by Google

dant le colonel Héberlé et ce qui reste du 273e. Le 208e marche à sa gauche.

Nous dépassons la croisée de la grand'route et entrons dans un chemin garni de haies, toujours rien ! A quinze ou vingt mètres du ruisseau nous voyons un cheval de cuirassier tué au milieu de la route et en même temps une bordée de coups de fusil part du pont barricadé ; dans les vergers à droite et à gauche de la route même fusillade intense. Les réservistes ne reculent pas, la compagnie de tête est lancée à la baïonnette. Le capitaine Dupont est tué, le lieutenant Cardon tué, une trentaine d'hommes tombent avec eux ; malgré cela on aborde la barricade, il faut près de vingt minutes pour se frayer le passage, nous sommes obligés de passer à plat ventre sous les branches et les fils de fer, remède inédit contre l'obésité.

Le pont franchi, le reste du 273e serre sur nous et on entend les cris du 208e qui aborde le village par la grand'route ; tout va bien !

Les allemands filent ou se cachent dans les caves, nous fouillons les fermes. Pendant ce temps, un peu fatigué, j'aperçois une maison d'assez bonne apparence. Un banc devant, je m'y asseois pour souffler ; une dame affolée sort de la cave suivie par un monsieur et un petit garçon non moins émus ; malgré leur frayeur ils ont la charitable pensée de m'offrir un verre de vin et une cuisse de lapin ; j'avale les deux avec une évidente satisfaction ; ne vous étonnez pas de ces détails, à la guerre la question vivres à une sérieuse importance ; nos réservistes tout en faisant des prisonniers n'ont garde de l'oublier.

Nos réserves sont près, continuons à pourchasser le régiment de la garde allemande « Reine Elisabeth » qui détale devant nous.

A la lisière Nord nous faisons encore des prisonniers, j'ai beaucoup de peine à empêcher nos hommes de les massacrer, car quelques-uns viennent de tirer traitreuse-

Digitized by Google

ment sur nous pendant que leurs camarades se rendaient.

L'ennemi a de solides tranchées derrière le village, il fait un feu d'enfer, notre artillerie ne tirant toujours pas, craignant sans doute de nous atteindre, je fais dire au commandant Wahl dont le groupe est en batterie près de Gercy d'ouvrir le feu sur les tranchées.

A ce moment une section de mitrailleuses du 310e (Lieutenant Le Rebours) entre très opportunément en batterie à notre droite.

Pendant que l'artillerie fait sa préparation nos hommes débarrassent les prisonniers de leurs armes, de leurs équipements, de leurs sacs, casques et même de leurs superbes brodequins !

La joie est sur toutes les figures pour avoir battu une si belle troupe.

Bien que nous ayions perdu bien du monde, je ménerais maintenant ma Brigade au diable et je pardonne à mes régiments leur facheuse conduite à Dinant.

Nous allons continuer notre marche victorieuse, mais un cycliste arrive :

« Ordre de battre en retraite immédiatement ». Ordre de qui ? du 10e Corps !!

Il paraît que nous ne sommes plus avec le Général Abonneau et le 10e Corps auquel nous sommes maintenant rattachés se replie.

Nous sommes exaspérés et notre mauvaise humeur s'exhale très crûment !

Il faut tout de même obéir. Depuis quelque temps l'artillerie allemande intensifiait son action. Bien dissimulés dans les vergers nous n'en souffrions pas trop, mais il s'agit de retraverser avec nos prisonniers la plaine très découverte entre Voulpaix et Gercy. Les obusiers allemands qui ont pu repérer le terrain à loisir nous couvrent de projectiles, nos prisonniers sont naturellement frappés comme nous....

Digitized by Google

La retraite qui se fait d'abord très correctement dégénère bientôt en course. Malgré tous mes efforts je ne puis empêcher mes hommes de se pelotonner autour de moi, ils s'imaginent qu'un Général est un bouclier. C'est bien le contraire !

Enfin, il parait que nous nous sommes bien conduits puisque le Général Boutegourd d'ordinaire peu démonstratif, m'embrasse au milieu de la grand'route.

Pendant ce temps la 101e Brigade avait pris Franqueville et Saint-Pierre. Touchée par le même ordre, elle se retire aussi en même temps que les 1er, 3e et 10e corps. La bataille était pourtant gagnée à ce moment.

Il va sans dire que le 273e n'a pas voulu lacher ses prisonniers. Le Général Boutegourd avec notre artillerie ralentit le feu de l'ennemi qui n'ose nous poursuivre qu'à coups d'obus.

Pierrepont nous est indiqué comme point de ralliement, c'est à plus de vingt-cinq kilomètres : Il est prescrit de s'y rendre comme on pourra, par section, par compagnie au plus et même individuellement !

On y arrive malgré tout ; le Q. G. du 10e corps s'y est installé très au large. Il est encombrant ! Oh ! Combien ! On se tasse, personne de ma Brigade ne s'est égaré, mes trois régiments sont là. Mon Etat-Major et moi sommes installés chez un riche brasseur, naturellement en fuite. Il a laissé sa maison et ses caves ouvertes. Je ne jurerais pas que nous ne lui ayions pas pris quelques bouteilles de bière, mais devant témoins j'ai donné vingt francs à son voisin d'en face pour qu'il les lui remette à son retour!

Mes officiers m'ont pris pour un serin... Je crois qu'ils avaient raison.

31 Août. On peut faire la grasse matinée dans un bon lit, nous poussons le sybaritisme jusqu'à prendre du chocolat; je fais racommoder ma culotte chez une bonne femme; elle refuse toute rétribution ! Voilà bien les délices de Capouel!

Digitized by Google

Cela ne dure pas, on repart à six heures du soir pour une randonnée qui se terminera le 5 septembre à Saudoy non loin de la Seine.

Voila, Messieurs, tout ce que le Général Commandant la 102e Brigade a vu de la bataille de Guise, c'est peu n'est-ce pas ? Et il vous intéresserait certainement davantage d'entendre le Général Lanrezac vous dire ce qui s'est passé et comment sa victoire s'est transformée en retraite ?

Je me bornerai à résumer sa relation en supprimant sa polémique avec le Général Joffre. Dans le cadre de réserve je suis tenu à la même réserve sur un point aussi délicat.

Nous lisons dans : « *Le Plan de Campagne Français et le premier Mois de guerre* » par le Général Lanrezac :

Le 29 les Anglais demeurent au repos sur la ligne La Fère-Noyon. La cinquième armée qui s'était ébranlée vers Saint-Quentin est surprise en flagrant délit de manœuvre et attaquée dans son flanc droit. Vu la force du groupe Allemand qui débouche à Guise et à l'est, il ne faut plus songer à attaquer Saint-Quentin. Le 18e Corps et les Divisions Valabrègue masqueront cette ville tandis que le gros de l'armée attaquera à fond vers le nord. Le Général Abonneau avec la division Boutegourd agira sur le flanc de l'aile gauche ennemie.

Les 3e, 10e, 1er Corps et le groupe Abonneau prennent l'avantage sur les Allemands; le 18e Corps rétrograde vers l'Oise.

Le 30 Août au matin, les Allemands refusent l'attaque au sud de l'Oise et repassent la rivière. C'est à ce moment que l'ordre général de retraite du Général Joffre est communiqué aux troupes.

Les changements dans l'ordre de bataille, tels que ceux opérés pour faire face vers Saint-Quentin présentent de graves inconvénients pour les mouvements ultérieurs de l'armée, ces mouvements s'exécutent en grande partie de nuit, à chaque instant des unités s'égarent, et vont

Digitized by Google

buter dans les unités voisines dont elles augmentent les embarras. C'est bien pire dans les groupes de convois, très nombreux à la cinquième armée, car les divisions d'Afrique et les divisions de réserve avaient chacunes leurs convois particuliers ; ils n'étaient pas très en ordre au début de la retraite, la confusion s'accrut encore les 29 et 30 août ; les états-majors ne savaient plus trop ou les prendre pour régler leur marche avec quelqu'exactitude. Les arrêts fréquents de ces groupes entrainent ceux des colonnes de combat. Les troupes sans cesse retardées sont sur pied jour et nuit, privées de sommeil et de distributions elles supportent des fatigues qui dépassent la limite des forces humaines. Il eut donc été nécessaire d'arrêter l'armée pendant un ou deux jours. Mais la cinquième Armée est découverte par l'armée de L'Angle de Cary à droite et par les Anglais à gauche; il faut donc quelle rétrograde, ce qu'elle fit après avoir donné un coup de boutoir suffisant pour faire respecter la retraite sur la Seine et permettre ainsi le rétablissement de la Marne.

En terminant ce rapide exposé d'une action de guerre ou nos réservistes se montrèrent pleins d'entrain et rachetèrent leurs défaillances près de Charleroi, je me permettrai quelques réflexions un peu amères.

On a essayé, par des insinuations assez perfides, de rendre la 51e Division de réserve en partie cause de la perte de la bataille de Charleroi. Je ne puis nier que cette Division, exclusivement composée de réservistes non instruits, mal encadrés, soutenus par une artillerie insuffisante n'ait pas joué un role bien brillant en Belgique ; mais les plus solides troupes de l'armée, Divisions d'Algérie renforçant les 3e, 10e, 18e Corps, et ces Corps eux-mêmes (remarquez que j'excepte le 1er Corps) ont-ils été plus heureux sur la Sambre ?

On oublie trop facilement que la cinquième Armée, aventurée dans une imprudente offensive, était entourée entre

Digitized by Google

Sambre-et-Meuse par plus de trois Armées Allemandes pourvues d'une formidable artillerie.

Nous étions mal renseignés, c'est vrai ; nous ignorions que la mobilisation de l'ennemi se faisait depuis plus d'un mois ; nous ignorions qu'il allait mettre en ligne trente-quatre Corps d'Armée et non vingt-trois ; nous ignorions que les Anglais n'étaient pas en mesure de nous soutenir, nous ignorions que l'armée de Cary ne pouvait nous appuyer. Nous ignorions enfin que le canon de 75, si merveilleux qu'il fut, ne pouvait lutter avec les gros calibres de l'adversaire. Mais cela n'est pas de la faute de nos soldats.

Il est bien évident que la 51e Division de réserve n'était pas capable de défendre seule le passage de la Meuse derrière laquelle elle remplaçait tout un Corps d'armée. Ces mêmes réservistes du Nord et du Pas-de-Calais, terrifiés à Dinant par une artillerie d'une puissance insoupçonnée, se conduisirent ensuite très brillamment, à Guise, au rétablissement de la Marne, aux offensives d'Artois et de Champagne, enfin à Verdun ; vous ne serez pas surpris qu'un de leurs anciens chefs, qui est venu finir ses jours dans leur pays, ait tenu à leur rendre la justice qui leur est bien due.

Un dernier mot : On a voulu, dimanche dernier, glorifier la fin des hostilités de 1918. Je ne partage pas l'enthousiasme pour cet Armistice. Il était paraît-il nécessaire, je veux bien le croire.

Pourtant nous étions à même, à ce moment, d'abattre pour toujours la puissance militaire de l'Allemagne ; Les évènements actuels démontrent cruellement que ce fut une irréparable erreur de ne l'avoir point fait.

Digitized by Google

A PROPOS
DE
L'ENSEIGNEMENT DU LATIN

PAR

M. DUPRET

Membre résidant

MESSIEURS,

Je m'excuse à l'avance d'intervenir dans cette question à la suite d'autorités infiniment plus compétentes, soit par leur valeur littéraire personnelle, soit par une longue expérience de l'enseignement du latin, puisque je n'ai aucun de ces deux titres.

Je me contenterai simplement d'envisager les répercussions de la version latine sur les sciences et en particulier sur les mathématiques. Ce que j'ai à vous dire résulte d'un ensemble de faits constatés pendant plus de vingt-cinq ans d'enseignement des mathématiques dans les classes de lettres, depuis la quatrième jusqu'à la philosophie inclusivement. La conclusion s'est surtout imposée par les classes faites en commun aux élèves de quatrième moderne et de troisième classique dont les programmes de mathématiques étaient semblables.

Digitized by Google

La situation de ces deux classes était donc celle-ci : même point de départ, sixième classique et sixième moderne pour les uns et les autres, mais nombre d'heures en moderne, consacrées à l'arithmétique et à la géométrie, bien supérieur à celui des classes correspondantes classiques, jusqu'à la fusion, dont je viens de vous parler. L'âge moyen des élèves d'une classe moderne était généralement supérieur à celui de la classe classique correspondante par suite de l'arrivée en sixième moderne d'élèves venus de l'enseignement primaire du dehors. Mais, en raison de l'avance d'une année de la troisième classique sur la quatrième moderne, les deux catégories d'élèves réunies étaient sensiblement du même âge. Comment allaient se comporter les uns et les autres dans des devoirs et des compositions identiques, dans les interrogations où les mentalités s'affirment sous des formes si variées ? Les interrogations permettraient-elles de discerner des origines différentes ?

En fait il s'est produit régulièrement ceci au cours d'un long enseignement commun : dès les débuts de chaque année scolaire, les modernes prenaient nettement l'avance sur leurs camarades, ils maniaient plus facilement le chiffre sur un fond plus étendu, et cela parce que plus longuement préparés pendant les deux années précédentes.

Il y avait encore cette raison que les élèves arrivant du dehors en sixième moderne constituaient une élite relative; beaucoup d'entre-eux étaient de bons élèves de l'enseignement primaire. Cependant, objecterez-vous, la troisième classique avait une année en plus d'enseignement scientifique, trois au lieu de deux, qui aurait dû la mettre en meilleure posture. Fallait-il croire que l'enseignement dit « moderne » méritât ce qualificatif dans un siècle trépidant de vitesse dans tant de domaines, alors que l'enseignement classique, exclusivement confiné dans l'Art du beau langage, se refusait à s'adapter aux exigences de la science

Digitized by Google

dont les découvertes s'accumulaient si prodigieusement ?

Mais attendons la fin, comme dit notre grand fabuliste. Effectivement, dès février-mars, c'est-à-dire cinq mois environ après la rentrée d'octobre, la troisième classique prenait l'avance sur la quatrième moderne et la conservait jusqu'à la fin de l'année.

Voilà, Messieurs, le fait brutal que je voulais vous signaler, se produisant périodiquement pendant nombre d'années. Quelle pouvait-être la raison de ce revirement qui, en raison de sa régularité, ne pouvait provenir des hasards distribuant les intelligences ici ou là ? En y réfléchissant il est apparu que la version latine venait singulièrement en aide aux mathématiques : même processus en effet sur des affinités communes de langage dans le raisonnement par déduction, dans la marche de l'esprit pour aller du connu à l'inconnu. Si dans la version latine, le but final à atteindre est réservé à la sagacité de l'élève, alors que l'énoncé de la vérité à démontrer est donné au préalable dans les mathématiques, le plus souvent tout au moins, il n'en est pas moins vrai que la version latine procède de la même logique pour obtenir un tout satisfaisant. Il est donc raisonnable de penser que la version latine soit un aide précieux dans l'étude des mathématiques.

La version latine a encore un autre mérite, celui de former et de développer l'esprit de recherche, le sens critique si utile dans la vie. Elle contribue à la formation des caractères et des cœurs au contact des nobles et grandes idées développées par les anciens et qui sont le fondement de la civilisation latine. Sous le rapport de la sensibilité à faire naître chez les jeunes gens, l'étude des lettres est supérieure à celle des sciences qui ne voient que les rapports des grandeurs et leurs multiples relations, à l'exclusion de toute contribution émotive Si ce point de vue était exact, il importerait de ne pas faire commencer trop tôt l'étude des mathématiques, de sorte que l'ancien état de

Digitized by Google

choses faisait passer les meilleurs élèves du baccalauréat es lettres au baccalauréat es-sciences ne méritait pas l'oubli dans lequel il est tombé en raison des multiples bifurcations qui se présentent au sortir de la troisième classique. Il semble bien que la formation d'une élite supérieure ne peut résulter que de la superposition de l'enseignement scientifique à l'enseignement des lettres, se corrigeant mutuellement dans le sens de la réalité, de la sensibilité et de l'imagination.

La version latine et les mathématiques ont encore un autre point de contact à savoir la recherche du mot approprié, du mot juste, le seul souvent qui convienne, soit dans la traduction, soit dans la démonstration. Or s'il est une science où la clarté et la précision du langage soient nécessaires, c'est à coup sûr l'arithmétique théorique où les raisonnements changent d'aspect et de méthode d'un chapitre à un autre et constituent une gymnastique délicate de l'esprit. Que d'ingénieux aperçus, par exemple, dans la théorie des nombres précisant d'une manière concrète des procédés de généralisation employés en philosophie ! Mais aussi quelle rigueur exigée dans l'emploi des mots ! A cet égard on peut rappeler les préférences d'un doyen de la Faculté de droit de Paris, pour les étudiants en droit pourvus des deux baccalauréats. Même dans le cadre restreint de la quatrième moderne et de la troisième classique, l'arithmétique mettait en relief des différences sensibles entre les uns et les autres. Les premiers savaient plus de formules dont la démonstration avait du être ajournée en raison de leur jeune âge ; il en résultait une orientation plutôt synthétique de leur esprit, les rendant moins aptes à l'analyse qui est le fondement des mathématiques. Et cela se constatait surtout aux interrogations sur l'arithmétique théorique où les bons effets de la version latine s'accusaient déjà : meilleur choix de mots dans des

Digitized by Google

phrases où les rudiments de l'analyse étaient mieux accueillis.

La qualité d'un enseignement se mesure aussi à l'effort exigé pour être compris. Sous ce rapport, version latine et mathématiques ont de précieux mérites. Cependant l'Enseignement moderne a d'énergiques défenseurs, même à la Sorbonne parmi les professeurs de lettres. M. Daniel Mornet écrit, à ce sujet, des articles remarqués dans les Annales. M. Daniel Mornet affirme que l'on peut trouver dans l'explication des classiques Français tous les éléments d'éducation et d'instruction littéraire des auteurs latins, pour la raison que ceux-là sont les prolongements de ceux-ci. M. Daniel Mornet ajoute que la langue française, dont tout le monde se plaît à louer l'harmonie et la clarté, ayant acquis son ossature définitive, mérite une étude plus exclusive. Cependant peut-on supprimer tout sens etymologique ayant ses racines dans le grec et dans le latin, et pour en pénétrer la signification intime la connaissance de ces langues anciennes n'est-elle pas indispensable ? S'ils en ont une connaissance suffisante, le médecin et le pharmacien ne seront-ils pas mieux à leur aise au milieu des noms de maladies, de plantes et de médicaments, qui impressionnent les profanes estimant qu'une maladie est d'autant plus grave que son nom est mystérieux. A un pharmacien lisant une ordonnance, son client lui dit : « C'est grave, n'est-ce pas ? ». « A quoi voyez-vous cela »? lui répondit le pharmacien. « C'est parce que la maladie est écrite en latin ». Consolez-vous, mon ami, elle n'est qu'en grec ». Pour en revenir au sens de l'effort, le dégagement de l'inconnue d'une phrase latine ou grecque n'est-il pas plus difficile que dans un texte français, si classique qu'il soit, puisque l'élève le lit couramment ? S'il en est ainsi ce ne peut-être qu'au profit de l'élève.

Il semble donc qu'en uniformisant l'enseignement du latin dans les quatre premières années de l'enseignement

Digitized by Google

secondaire, la formation d'une élite supérieure n'en sera que mieux réalisée. J'ajoute que des savants illustres, Pasteur et Henri Poincaré ont estimé que l'enseignement classique constitue un fondement solide à l'étude des sciences.

J'arrive maintenant à des réalités beaucoup plus proches, poursuivies par nombre de familles estimant le latin inutile pour leurs enfants qui seront des agriculteurs, des commerçants ou des chefs d'ateliers modestes... Voyons si leurs craintes sont fondées. Considérons un élève au sortir de la troisième classique. Il a en moyenne quinze ans c'est-à-dire l'âge où il va rassembler et mettre à profit l'instruction qu'il a reçue et qu'il a encore besoin de recevoir, quelle que soit cette instruction. Deux cas peuvent se présenter : il a réussi convenablement dans ses classes ou bien il y a traîné une existence languissante. Dans le premier cas, il est apte à entrer dans une école technique de son choix. Il en sortira à dix-huit ans pour mettre en pratique l'enseignement qu'il y aura reçu. Mais sans quitter le collège où le lycée, il pourra entrer dans l'enseignement moderne, en seconde D, conservé tel qu'il était à partir de cette seconde. Mais peut-on dire que les quatre années d'enseignement classique qu'il a faites, lui auront été inutiles, dans l'une ou l'autre de ces deux voies ? Car s'il est vrai que l'enseignement classique apprend à apprendre, il faut s'élever contre ces préparations spéciales et surchauffées enfermant l'esprit dans le cercle étroit d'un programme d'examen dont il aura peine à sortir par la suite. D'ailleurs agriculteurs, industriels et commerçants, en contact journalier avec les réalités de la production et des échanges, doivent de plus en plus être des hommes instruits, à l'esprit ouvert aux progrès qui les intéressent directement, au lieu de s'enfermer dans une routine excessive. L'emploi des engrais chimiques, la meilleure préparation du fumier de ferme, l'étude des terrains de culture

Digitized by Google

et de leurs exigences nutritives, les détails si variés de l'élevage, les travaux intérieurs d'une ferme bien conduite, supposent des connaissances en chimie agricole qui ne s'improvisent pas. Il est d'ailleurs superflu de dire que la production agricole est à la base de notre relèvement économique, d'une vie meilleure et plus facile.

C'est aussi une vérité élémentaire que le cultivateur doit connaître les rudiments du travail du fer et du bois, derrière l'étau ou l'établi, pour effectuer les réparations sommaires et urgentes à son matériel agricole ? Et ici, Messieurs, vous serez sans doute de mon avis que les sports si en vogue, peut-être trop, dans nos établissements d'enseignement secondaire, pourraient être branchés dans une voie plus utilitaire. N'est-ce pas un sport que d'apprendre à dresser un morceau de fer ou à mettre une planche d'épaisseur au rabot ? Qui de nous n'a pas eu chez soi une serrure ou une porte fonctionnant mal ? Pour quelle raison l'homme d'étude doit-il être déclaré incapable de s'adonner à des travaux manuels d'intérieur, dont les répercussions, même sur les choses de l'esprit, ne sont pas négligeables, ne serait-ce que sur une appréciation mieux raisonnée des lois naturelles des choses matérielles ? Sa bourse y trouverait d'heureux avantages à raison de sept à huit francs l'heure de travail car il aurait certainement la bonne idée d'employer son fils qui ne s'en plaindra pas, en raison des tendances initiales des enfants au travail des mains. Il pourra même s'adresser une facture où, pardonnez-moi cette pointe, clous et vis seront comptés au plus juste prix et vous savez qu'à l'heure actuelle le plus juste prix des choses a disparu de la circulation.

Parlons maintenant de l'élève qui a mal satisfait aux exigences de ses classes, au sortir de la troisième classique ou même avant. Il a quinze ans tout au plus et n'a pas le minimum d'instruction nécessaire pour aborder une profession quelconque. Avant d'accuser le latin de la

Digitized by Google

médiocrité des résultats, demandons-nous si l'enfant aurait mieux réussi dans une autre voie.

Malgré nos prétentions à l'égalité des humains, la nature est essentiellement inégale dans ses créations, ou plutôt ces créations, si différentes qu'elles soient, s'harmonisent en vue d'un ensemble supérieur où chaque organe a sa fonction spéciale et bien déterminée. Pouvons-nous donc affirmer que notre élève, si peu studieux derrière ses livres et ses cahiers, ne trouvera pas le centre d'activité qui lui convient derrière l'étau ou l'établi, la charrue ou le comptoir ? Qui sait ? Peut-être a-t-il une âme d'artiste. Mais avant de le mettre en apprentissage directement à l'atelier, à la ferme ou au comptoir, et cette méthode compte d'énergiques défenseurs dans le monde du travail. il faut lui donner le minimum d'instruction.

Aussi est-il regrettable que le Ministre de l'Instruction publique n'ait pas prévu des cours secondaires dits « annexes », comme il en existe au Collège d'Arras, créés avant la guerre sur l'initiative de la Chambre de Commerce. Leur durée est de deux années. De tels cours répondraient encore aux désirs de certaines familles qui, à la manière d'une croyance instinctive, pensent qu'un séjour d'un an ou deux, dans l'ambiance d'un Collège ou d'un Lycée, ne peut qu'être profitable à leurs fils. Les fortunes, que les circonstances de la guerre ont créées au delà de toute prévision raisonnable rendent ce cas plus existant qu'avant la guerre.

Un dernier mot. D'anciens élèves de l'enseignement secondaire classique, dont les chances au baccalauréat se sont successivement effritées au cours de leurs classes, pour s'effondrer devant la Faculté, se plaignent souvent de n'avoir pas reçu un enseignement plus utilitaire, au lieu de latin dont ils n'ont conservé que quelques bribes. Qu'ils me permettent de leur redire qu'ils battent leur nourrice

Digitized by Google

Apprécier son ignorance est presque du savoir, ou du moins c'est s'en rapprocher.

Le silencieux fait preuve d'intelligence dans des questions où il se sent mal préparé. Le doute suppose un sens critique qui sommeille, n'attendant qu'une occasion pour entrer en action ; encore faut-il qu'il ait reçu un commencement d'éducation.

L'homme quel qu'il soit, quelle que soit sa fonction, a besoin d'un idéal où il puisse se réfugier après ses occupations journalières. L'enseignement classique est propre à le lui fournir en même temps qu'il étend son action bienfaisante dans l'étude des sciences dont les applications sont à la base de la production nationale. On peut avoir le ferme espoir que l'obligation du latin donnera d'excellents fruits, mais en matière d'enseignement, comme en tout autre domaine, il n'y a que l'expérience qui compte. Donc « attendons la fin ».

Digitized by Google

Digitized by Google

DES ONDES ÉLECTRIQUES

ET DES

ONDES DE LA PENSÉE

PAR

M. J. JARDEL

Membre résidant

Préliminaires.

Les découvertes de la science se succèdent avec une rapidité extraordinaire : à peine avons-nous terminé l'étude de la dernière invention, que nous sommes attirés par une nouvelle aux résultats sensationnels.

Aussi, ne trouvons-nous pas le temps nécessaire pour rechercher quelles relations peuvent exister entre ces découvertes et des faits jusqu'ici inexpliqués.

Cependant, la télégraphie et la téléphonie sans fil nous ont fait découvrir des forces naturelles si puissantes et si spéciales que, peut-être pourrons-nous, par analogie, trouver l'explication de phénomènes mystérieux qui agitent l'esprit humain depuis toujours.

L'homme ignore tout de l'origine des mondes, il passe un temps très court sur cette terre et se demande où il ira ensuite.

Digitized by Google

Ceux qui ont une croyance religieuse y trouvent un bienfaisant apaisement à leur anxiété ; cette croyance, article de foi, n'interdit pas de rechercher, tout au moins, le pourquoi, le comment des manifestations si variées de la matière.

Ces actions de la matière, commandées par un animateur invisible, sont en nombre infini ; nous ne pouvons enregistrer que celles pour lesquelles nous avons un sens récepteur, combien doivent être plus nombreuses celles qui nous échappent.

Limitons notre champ d'étude et faisons notre possible pour ne pas sortir du terrain de la vraisemblance.

Si vous le voulez bien, nous allons essayer de rechercher si les ondes de la téléphonie sans fil ne sont pas indicatives de ce que doivent être les ondes de pensée, le cerveau humain constituant un poste émetteur et récepteur des ondes nous reliant avec l'extérieur.

Comment présenter les comparaisons.

Nous pourrions, tout d'abord, fixer les caractéristiques des ondes électriques puis, cet ensemble établi, comparer aux ondes de la pensée émises ou reçues par le cerveau.

Je pense que cette méthode, quoique logique, serait peu claire, car nous aurions oublié les phénomènes électriques lors de l'examen des phénomènes psychiques, d'autant plus que l'imagination devra souvent venir au secours du jugement manquant parfois de bases.

Je préfère, dans ces conditions, vous présenter un travail formé de détails successifs, se terminant par des conclusions générales.

Ondes Hertziennes.

Soyez sans crainte, mon intention n'est pas de vous faire un cours de téléphonie sans fil, ce dont je serais

Digitized by Google

d'ailleurs incapable, je retiens seulement que le système se compose d'un poste émetteur et d'un poste récepteur d'ondes, les deux étant en harmonie de vibrations.

Les ondes hertziennes sont engendrées par une source d'électricité qui agite l'éther et le fait onduler, dans sa course rapide à travers l'espace.

Qu'est-ce que l'Éther ?

On n'en sait rien. La réponse est très nette ainsi que vous le constatez, un mathématicien traduirait par la formule : Définition = 0, ce même mathématicien vous dirait qu'en partant d'une formule qui ne signifie rien, on arrive, par transformations successives à une équation représentant la réalité c'est ce qu'on appelle les « Mathématiques supérieures » basées sur des infiniment petits de dimensions non fixées, ce qui prouve que, contrairement à ce qu'on croit, il faut beaucoup d'imagination pour faire des mathétiques.

De convention, l'éther est le corps qui remplit tout l'espace, il se déplace avec une vitesse de 300.000 kilomètres à la seconde.

A-t il un poids ? une masse ? Oui, disent des savants qui se basent sur l'expérience suivante :

Dans une boîte en verre, afin qu'on puisse surveiller ce qui se passe à l'intérieur, on lance un courant d'air et, en même temps, des petites balles très légères de moelle de sureau.

On constate alors que ces balles sont comme suspendues dans les tourbillons, elles se groupent en plusieurs systèmes, tournant sur elles-mêmes, mais, chose extraordinaire, sans jamais se toucher ; si on en éloigne une de ses voisines, elle vient reprendre sa place aussitôt libre.

On a ainsi une image frappante du système des astres et il n'est pas présomptueux de dire : Si l'air, qui a une

Digitized by Google

masse, produit un phénomène semblable à celui que nous constatons pour les astres, l'éther en mouvement dans l'espace a aussi, comme l'air : un poids, une masse pour employer le terme technique.

L'action de ce fluide en mouvement crée une force qui est fonction de cette masse et du carré de sa vitesse.

Évidemment la masse est infiniment petite par rapport à celle des corps que nous connaissons, mais il y a compensation par suite du carré de la vitesse qui, ainsi que nous le verrons tout à l'heure, doit être de 300.000 kilomètres à la seconde.

Il résulte de ces données que l'éther en mouvement, quoique très léger, a une puissance immense qui soutient les astres dans les tourbillons de l'espace, comme l'air soutenait les balles de moelle de sureau comme déjà dit.

J'ajouterai que, d'après Einstein, les rayons lumineux sont déviés à leur passage au voisinage des astres, entr'autres par le soleil ; ces rayons, qui sont plus exactement des ondes d'éther, subissant l'influence des masses; il est vraisemblable de penser que l'éther lui-même a une masse, ce qui représente une nouvelle constatation.

Électricité — Lumière — Chaleur.

La vitesse de la lumière est de 300.000 kilomètres à la seconde, les ondes de téléphonie sans fil cheminent avec la même vitesse de 300.000 kilomètres à la seconde.

Ce chiffre constant résulte de la multiplication de la longueur des ondes par leur fréquence ; si la longueur d'onde diminue, la fréquence, c'est-à dire le nombre d'ondes passant en un point à la seconde, augmente et réciproquement, de sorte que le produit est toujours de 300.000.

Il paraît donc justifié de dire que la lumière et les ondes électriques sont la manifestation d'une source com-

Digitized by Google

mune : mouvements de l'éther. Il doit en être de même pour la chaleur.

Il ne résulte pas, en effet, de ce que les sensations que nous éprouvons sont différentes que la cause n'est pas unique.

D'ailleurs, les découvertes de la science, dans tous les domaines, tendent à démontrer que l'Unité est la règle générale des lois de la nature.

La matière est constituée par un corps unique ; autrefois, on supposait que la molécule était l'unité constitutive des corps, aujourd'hui cette molécule est formée d'un noyau autour duquel gravitent des électrons tous semblables : suivant leur nombre autour du noyau ou leurs mouvements dans l'éther, on obtient des corps différents par leur aspect et leurs propriétés et, cependant, ils sont formés par le même corps.

Une démonstration absolue de cette conception résulte de la possibilité d'obtenir, par exemple, de l'alcool à l'aide du sucre simplement par l'action des rayons ultra-violets.

Ici, les molécules n'ont pas changé de nature mais seulement de mouvements, entraînées par l'éther.

Pourquoi ne pas admettre que la pensée, venant de l'extérieur, et allant au cerveau-matière, est transportée par l'éther ? Remarquez que cette hypothèse n'est pas plus étonnante que les réalités produites par la lumière SEULE transformant les corps.

Qu'est-ce que la Pensée ?

Nous retrouvons, dans nos connaissances actuelles, la même définition que pour l'éther : ON N'EN SAIT RIEN, parce que seules les manifestations de la pensée peuvent être constatées, tandis que rien n'indique la constitution intime de cette pensée dont on ignore l'origine, à moins de s'en rapporter à l'enseignement de toutes les religions qui

Digitized by Google

remontent à Dieu ou aux dieux pour arriver à la source des Forces animant toute chose.

L'exposé que j'ai l'honneur de vous faire ne concerne donc que le TRANSPORT de la pensée par une matière qui est l'éther.

Mais, me direz-vous : puisque la pensée est impondérable, il est risqué de supposer que l'éther-MATIÈRE est le transporteur ; cette objection disparait immédiatement par la constatation que la pensée est liée, D'UNE FAÇON ABSOLUE au cerveau qui, lui, est une MATIÈRE.

Poste émetteur et Poste récepteur d'ondes

Revenons à nos ondes électriques émises par notre poste et transportées par l'éther, je passe sous silence les différents moyens d'émettre des ondes de formes variées en nombre infini, comme il y a des ondes de pensée en nombre infini ; cette question n'a rien à faire ici, nous retenons seulement qu'on CRÉE des ondes dans l'éther en mouvement, elles cheminent dans tous les sens.

Si nous installons à distance, des milliers de Kilomètres si vous le voulez, un fil métallique bon conducteur d'électricité, comme le cuivre, ce fil va recueillir ces ondes au passage et les transmettra à un poste télégraphique ou téléphonique.

Il arrive des millions de ces ondes à la seconde, si elles sont courtes ; si leur nombre dépasse 10.000 à la seconde, notre oreille est incapable de les transmettre au cerveau, la plaque du téléphone qu'elles font vibrer produit un bruit trop aigu pour que nous puissions les entendre. A titre d'indication, je signale que des ondes ont été produites avec une fréquence de 200 millions par seconde.

Nos organes ne perçoivent qu'une faible partie des phénomènes naturels, les yeux n'acceptent que les rayons du spectre allant du rouge au violet, il y en a cependant

Digitized by Google

d'autres, tels que les infra-rouges et les ultra-violets, leur existence n'a été constatée que grâce à des moyens détournés.

Les ondes électriques arrivant avec une fréquence de plus de 10.000, il a fallu chercher aussi des moyens détournés pour que ces ondes servent à la transmission des sons.

Ces ondes, véritables transporteurs électriques, sont soumises à l'action des vibrations de la voix par l'intermédiaire d'un poste téléphonique émetteur, elles sont comme ridées tout en conservant leur longueur et fréquence. La fréquence de ces RIDES étant inférieure à 10.000, notre oreille les percevra à l'arrivée au poste récepteur.

C'est là tout le mystère de la téléphonie sans fil, il a fallu des cerveaux comme celui du savant français Branly pour étudier ces phénomènes extraordinaires et, surtout, découvrir le moyen de les utiliser.

Si nous sommes effarés par ces constatations qui ne sont que des « effets », quand même ne croirions-nous ni à Dieu, ni au diable, nous devons, tout au moins, nous incliner devant l'Être suprême qui est la cause.

Ondes de la pensée

Par analogie avec ce qui précède, il est permis de supposer que notre cerveau est un émetteur d'ondes de la pensée, transportées par l'éther, en même temps qu'il est un poste récepteur, ce qu'il est possible de réaliser pour la téléphonie sans fil où le même poste peut émettre et recevoir.

Le cerveau reçoit les ondes par les oreilles et les yeux, tons deux placés très près du cerveau.

L'émission des ondes se fait par les yeux, leur champ d'action est de courte distance. si nous nous en tenons à la possibilité de les recevoir.

Digitized by Google

Nous étudierons la question dans ce qui va suivre, en comparant des générateurs d'électricité au cerveau générateur d'ondes, le problème nous paraîtra dès lors moins abstrait.

Accumulateurs électriques et cerveau

L'accumulateur électrique au plomb, comme toutes les sources d'électricité latente, a deux pôles : le positif et le négatif. Ces pôles ne sont que les collecteurs des ondes provenant d'une masse constituée par une pâte d'oxyde de plomb.

Sans nous inquiéter du fonctionnement de cet accumulateur, il nous suffira de savoir, pour notre thèse, que ces oxydes de plomb n'accumulent qu'une faible quantité d'électricité avant d'être « FORMÉS », retenez ce mot, il reviendra lorsqu'il s'agira du cerveau.

Pour former l'accumulateur, la première chose à faire sera d'envoyer un courant venant d'une machine électrique, ce courant traversant l'accumulateur.

Il faut ensuite faire rendre par l'accumulateur le peu d'électricité emmagasinée, lors du passage du courant venu de l'extérieur.

Cette opération doit se répéter un assez grand nombre de fois, la quantité d'électricité emmagasinée allant en augmentant peu à peu, jusqu'à un chiffre constant par kilogramme d'oxyde de plomb.

A ce moment, on dit que l'accumulateur est « FORMÉ », il pourra ensuite recevoir charges et décharges constantes.

Ne voyez-vous pas, de suite, quelle assimilation est possible avec l'opération pratiquée pour « FORMER » le cerveau ?... mais n'anticipons pas.

Réception par surface

Ainsi que cela se constate pour le fil de cuivre ou antenne qui arrête les ondes de téléphonie sans fil, l'absorption des

Digitized by Google

ondes se fait par la surface, c'est pourquoi le fil tressé reçoit mieux que le massif de même diamètre.

Il en est de même pour l'accumulateur, il est donc nécessaire de le « FORMER », c'est-à-dire créer des cavités imperceptibles dans l'épaisseur de la pâte de plomb, ce qui revient à augmenter la surface, la quantité de matière restant constante ; en téléphonie sans fil, pour l'antenne, cette quantité s'appelle capacité, la SURFACE est désignée sous le nom de self.

Cette action de creusement se continue lors de la mise en service de l'accumulateur qui emmagasine de l'électricité puis la rend.

A un moment donné, les cavités deviennent trop importantes, les cloisons qui séparent ces cavités sont alors trop minces : la pâte s'affaisse et tombe au fond du vase, l'accumulateur est hors d'usage.

Le Cerveau

Le cervcau est, lui aussi, constitué par une matière molle, comme la pâte de plomb oxydé, si nous ne le formons pas il n'emmagasinera aucune pensée, nous aurons l'homme sauvage qui ne peut accepter que les ondes d'instinct parcourant l'espace.

C'est pourquoi la maman « FORME » peu à peu le cerveau de son enfant, elle envoie des ondes de pensée, la quantité de ces ondes absorbées par l'enfant va en augmentant au fur et à mesure de la « FORMATION » et du GROSSISSEMENT du volume du cerveau,

Il y a quelques jours, j'ai eu la bonne fortune de lire dans un ouvrage d'Henri Bordeaux, la citation suivante d'un passage de Lamartine, corroborant l'idée que les yeux émettent et reçoivent des ondes.

« Le regard des yeux de notre mère est une partie de « notre âme qui pénètre en nous par nos propres yeux. »

Digitized by Google

Au temps de Lamartine on ignorait l'existence des ondes, sinon il aurait écrit :

« Les ondes de pensée émises par les yeux de notre » mère, sont une partie de notre âme qui pénètre, en nous, » par nos propres yeux récepteurs d'ondes ».

C'est évidemment moins gracieux, moins poétique, mais plus explicite.

Jusqu'ici, je n'ai parlé que du cerveau, mot générique, mais il est connu que chaque partie ou région a sa fonction spéciale... pardonnez-moi ce sacrilège de parler ainsi d'une région aussi noble du corps humain . nous arrivons à la batterie d'accumulateurs !

Par déduction, comme pour les accumulateurs, nous sommes bien dès lors obligés de reconnaître que de la quantité « matière » du cerveau dépendent les aptitudes, plus ou moins grandes, à recevoir les ondes de pensée ; bien entendu ces aptitudes sont aussi fonction du degré de formation.

Pour préciser, je dirai qu'un jeune homme qui sera incapable d'emmagasiner des pensées mathématiques pourra être un sujet remarquable pour les lettres.

En résumé, un sujet, pour être supérieur dans une certaine partie des connaissances humaines. devra avoir dans son cerveau une GRANDE quantité de matière correspondante, cette matière ayant été admirablement « FORMÉE » par ses semblables, à l'aide de la parole, de la lecture, de la vision, etc... ; l'une ou l'autre de ces conditions n'étant pas remplie, rien à faire.

On s'explique ainsi les « enfants prodiges » ayant un poids anormal de matière cervicale dans la case de leur spécialité.

Pour terminer ce parallèle entre le cerveau et l'accumulateur, j'ajouterai que si la décharge ou la charge de l'accumulateur est trop rapide, il perd ses propriétés.

Si le cerveau reçoit trop d'ondes de pensée dans un

Digitized by Google

temps donné, c'est le surmenage intellectuel, il ne tarde pas à perdre la faculté de recevoir ; de même, s'il émet trop d'ondes de pensée de la même case, cette dernière fait comme la pâte d'accumulateur : les cloisons diminuent d'épaisseur et s'affaissent, la surface devient moins grande, les aptitudes d'émission diminuent.

Évidemment, la similitude entre les ondes électriques et les ondes de pensée n'est pas absolue, mais il y a assez de concordance pour dire que la pensée est une onde transportée par l'éther.

Pour l'instinct, l'être vivant ne crée pas l'onde, il possède seulement la matière cervicale nécessaire pour recevoir les ondes venant de l'extérieur, ces ondes d'instinct, constamment en mouvement, se déplacent, tout au moins, dans l'espace où ces êtres peuvent vivre.

Dans le règne animal, seul l'homme a la propriété de créer l'onde, la religion chrétienne dit, qu'il est ainsi, le seul être fait à l'image de Dieu.

On peut aussi supposer que l'homme se contente de renvoyer l'onde qu'il reçoit, il est comme un réflecteur d'ondes ; remarquez que cette idée n'a rien de paradoxal puisque la dernière et récente découverte consiste à envoyer des ondes spéciales électriques ; en avant d'un navire, ces ondes frappent l'obstacle, s'il y en a, elles se réfléchissent et reviennent au navire où elles sont reçues : suivant le son produit on connait l'importance et la direction de l'obstacle.

Transmission des ondes de pensée

Lorsque deux machines électriques, à phases, tournent l'une près de l'autre, elles émettent des ondes qui suivent des fils conducteurs, le nombre de ces ondes augmente avec la vitesse de la machine créatrice de force.

Il arrive un moment où les ondes de ces deux machines

Digitized by Google

ont la même longueur et la même fréquence, à ce moment seulement on peut les « coupler », c'est à-dire réunir les fils transportant les ondes qui. à partir du point de jonction deviennent un seul fil pour les deux machines marchant d'accord.

Si, alors, une des deux machines veut ralentir sa marche par rapport à l'autre, cette dernière lui fournit la force nécessaire afin de maintenir la concordance des ondes.

Si nous supposons une machine beaucoup plus puissante que l'autre, il est certain que la plus forte dirigera le mouvement.

Un cerveau puissant émettant des ondes de pensée peut, par analogie, se « coupler » avec un autre cerveau ; lorsque ces ondes sont en concordance, les deux fonctionnent comme un seul, le plus puissant fournissant des ondes mieux entretenues commandera le mouvement.

Lorsqu'un magnétiseur veut exercer sa puissance, il émet des ondes par ses yeux, le sujet ou médium les reçoit par ses yeux, peu à peu les ondes se rapprochent comme longueur et fréquence, le tout fonctionne alors comme s'il n'y avait qu'un cerveau : le plus puissant commande et fait dire ce qu'il lui plaît au plus faible.

On ne peut nier l'influence de l'émission de l'onde par les yeux : le serpent qui attire l'oiseau, la bête féroce tenue en respect par les yeux du dompteur, le chien qui regarde son maître pour recevoir un ordre, etc.... lorsqu'on ne comprend pas on regarde les yeux de celui qui parle afin de faciliter la réception des ondes émises.

Comment le cerveau reçoit-il les ondes ?

La réception des ondes par les oreilles ne se fait pas par le même mécanisme que par les yeux.

Lorsque notre oreille perçoit des paroles exprimant une idée, une partie de notre cerveau, qui a cette fonction,

Digitized by Google

« transforme » cette idée en onde de pensée et l'envoie dans la case correspondante.

Il en est de même lorsque l'idée est obtenue par la lecture ; il y a, ainsi, une transformation qui est à comparer aux « transformateurs » ou appareils électriques qui existent dans le poste récepteur de téléphonie sans fil.

La transformation est plus difficile par la lecture que par la parole écoutée, c'est pourquoi les leçons du professeur, qui « forme » le cerveau, sont données par la parole.

Si ce professeur, alors qu'il parle, regarde en même temps ses élèves, il émet des ondes de pensée directes par ses yeux ; ces ondes directes s'ajoutent à celles obtenues par la transformation de la parole écoutée ; dès lors, la réception, la compréhension, sont facilitées.

Des constatations que, tous. nous pouvons vérifier, justifient cette théorie personnelle, forcément peu précise en raison des faibles données mises à notre disposition.

Pourquoi fait-on des cours parlés au lieu de, simplement, lire un texte ?

Parce que l'enregistrement par le cerveau est plus correct, plus complet, plus rapide par la parole que par la lecture.

Le même fait se produit en comparant la télégraphie et la téléphonie sans fil : La télégraphie exige le remplacement des signes par des mots, puis il faut lire pour transmettre au cerveau ; au contraire, la téléphonie envoie directement la parole et facilite l'enregistrement, en raison des intonations qui précisent la pensée exprimée.

Pourquoi un orateur, ne lisant pas mais parlant en regardant ceux qui l'écoutent, a-t-il plus d'action ?

Parce qu'il émet, par ses yeux, des ondes directes de pensée reçues par les yeux des auditeurs, en même temps que ces auditeurs transforment l'idée exprimée par les sons ; les deux actions s'ajoutent, les ondes sont ainsi

Digitized by Google

« amplifiées » ; dans la téléphonie sans fil il y a aussi des « amplificateurs ».

J'ajouterai, pour être complet, que les ondes personnelles des auditeurs se mettent à la même longueur et la même fréquence que les ondes de pensée lancées par l'orateur, à un moment le « couplage » se fait, comme pour les machines électriques dont il a été parlé au cours de cette causerie.

A ce moment, on dit que l'orateur tient ses auditeurs, le cerveau devient commun et l'auditoire obéit aux sentiments exprimés : enthousiasme, joie, fureur... c'est le mouvement irréfléchi des foules.

Conclusions

Tous les cerveaux des êtres vivants sont aptes à recevoir les ondes d'instinct qui parcourent l'espace venant du Créateur et transportées par l'éther, seul, l'homme peut émettre des ondes de pensée.

Avec le temps, seulement dans les régions de la terre où les cerveaux travaillent, développant ainsi leurs facultés de réception des ondes, peu à peu, de génération en génération, les cerveaux se « FORMENT », devenant de plus en plus aptes à recueillir les ondes compliquées révélant les secrets de la nature en action.

Ceux qui nous suivront se rapprocheront davantage de la vérité, il semble bien qu'ils ne pourront l'atteindre que dans un temps infini.

Je termine donc comme j'ai commencé : plus l'homme découvre des horizons nouveaux, plus devient grand le terrain à explorer.

Digitized by Google

DEUX CONSÉQUENCES DÉSASTREUSES & INATTENDUES DE LA GRANDE GUERRE AU POINT DE VUE HORTICOLE

PAR

M. Emile POIRET

Membre résidant

La guerre de 1914-18 n'a pas seulement eu pour résultats en France la mort de milliers d'hommes, la destruction de nos villages, de nos villes, de nos usines, le bouleversement du sol si fécond de la Flandre et de l'Artois, le renchérissement de la vie, la suspicion de nos alliés, elle a porté aussi ses ravages dans le domaine horticole, car elle nous a valu deux fléaux qui aujourd'hui s'attaquent sur une grande échelle à un légume précieux entre tous : à la pomme de terre.

Ces deux cadeaux dont nous nous serions bien passés sont le *Doryphora* et la *Galle noire*. Les Américains nous ont apporté le premier et les Anglais le deuxième.

Le Doryphora est un coléoptère ayant la forme d'une grosse coccinelle, de la famille des Chrysomèles. Il fut découvert en Amérique en 1823 par le Docteur Say. Il y a

Digitized by Google

deux espèces de Doryphora : le D. décemlinéata et le D. Juncta, tous deux nuisibles à la pomme de terre, mais les ravages du premier sont plus considérables que ceux causés par le second. C'est le D. décemlinéata dont on a constaté la présence en France.

Suivant la description du Docteur Say, le corps de cet insecte est jaune tacheté de noir, la tête a une tâche frontale noire triangulaire, sur le thorax, on voit deux lignes abrégées, noires, rapprochées, divergentes sur le devant : autour de celles-ci six points noirs disposés en ligne ; chaque élytre est rayé de cinq bandes longitudinales noires dont les trois intermédiaires se joignent à peu près au bout ; le dessous de l'insecte se distingue par des incisions et trois ou quatre séries de taches ventrales noires. La longueur du Doryphora est de 11 à 12 millimètres et son corps est de la grosseur d'une fève de marais ordinaire. (Voir planche I).

La femelle de ce coléoptère pond de 70 à 120 œufs qu'elle attache aux feuilles et aux jeunes tiges. Ces œufs donnent naissance à des larves qui dans leur jeunesse sont d'un rouge vénitien foncé passant avec l'âge à la teinte légèrement bronzée. Parvenues au terme de leur croissance, les larves se changent en nymphes qui demeurent attachées à la plante, au dessus du sol. Quinze à vingt jours après, l'insecte complet apparaît. Il peut voler, mais d'un vol lourd et seulement pendant la grande chaleur du jour. Les insectes parfaits peuvent vivre très longtemps ; en hiver, le froid les endort, les engourdit, mais aux premiers rayons du soleil d'avril, ils révivent.

Le Doryphora se jette sur les feuilles de la pomme de terre et les ronge complètement : la tige alors se dessèche et se flétrit. Or, Messieurs vous le savez. l'élaboration de la fécule se fait sous l'influence solaire dans les feuilles comme le sucre dans celles de la betterave ainsi que l'ont

Digitized by Google

(Planche 1)

Digitized by Google

Digitized by Google

montré les intéressantes expériences de M. Pagnoul, notre Collègue de regrettée mémoire.

Les tubercules non seulement ne grossissent plus, mais ne tardent pas à pourrir ou bien la plante affaiblie n'en produit qu'un nombre insignifiant.

Souvent encore ce sont les premières pousses de la pomme de terre qui sont dévorées alors qu'elles sortent du sol, empêchant ainsi tout développement de la plante.

Le Doryphora aime toutes les Solanées et nos plants de tomates et d'aubergines lui sont un friand régal.

Les ravages causés par le Doryphora en Amérique ont pris une allure catastrophique. La lutte a été sévère, mais que peut l'homme contre l'insecte ? Il reste souvent impuissant et dans cette lutte, ce sont encore les oiseaux ses plus précieux auxiliaires ! La chimie y a ajouté ses poisons, et le fléau a été circonscrit.

A la suite de sages mesures prohibitives, la France avait été jusqu'à ce jour préservée de cet insecte. Or, voilà que dans la Gironde, une des bases américaines pendant la guerre, le Doryphora vient de faire son apparition, apporté sans nul doute par des pommes de terre américaines - conséquence de la guerre.

Avant que l'on s'en soit aperçu, nos cultivateurs, ignorant l'insecte et aussi sans doute par négligence, n'ont signalé sa présence que lorsqu'il avait déjà envahi une dizaine de kilomètres carrés. Aujourd'hui c'est sur une centaine de kilomètres carrés qu'il exerce ses ravages (1) qui, si les Pouvoirs Publics n'y prennent garde deviendront une calamité pour tous. Le moyen le plus efficace de la destruction du Doryphora, c'est le ramassage méthodique des adultes. Quant aux œufs et aux larves, on peut les détruire par l'emploi en pulvérisations d'insecticides à

(1) L'arrondissement de Lesparre, en entier, 10 cantons de celui de Bordeaux, 5 dans celui de Libourne, etc., sont contaminés.

Digitized by Google

base arsenicale en dessus et en dessous des feuilles.

Les D. réfugiés sous terre sont combattus avantageusement par l'épandage de carbure de calcium, de benzol, de chloropicrine ou de sulfure de carbone (injections).

Le deuxième fléau est la Galle noire, importée directement d'Angleterre dans les terrains où les Anglais ont planté leurs pommes de terre.

La Galle noire dont le nom scientifique est *Synchitrium endobioticum* est un champignon dont les spores se propagent rapidement ; elle affecte la forme d'une morille, d'une loupe d'orme minuscule, en un mot, elle est une excroissance irrégulière, analogue à des morceaux de chou-fleur couvert de boue (Voir planche 2).

La maladie est des plus graves ; elle cause parfois la perte de toute une récolte non seulement d'un champ, mais d'un canton entier, car l'infection se propage par les spores transportés par le vent, par les fanes en décomposition, le fumier, les outils et même les chaussures des travailleurs. Ces spores évoluent en terre et vont se fixer sur les tubercules s'ils n'y sont déjà. Les verrues ou galles prennent naissance près des yeux du jeune tubercule, s'y développent, finissent par se réunir et constituer une verrue spongieuse de couleur noire et dont la grosseur dépasse parfois celle du tubercule attaqué.

Si les tubercules malades ne sont point trop contaminés, on peut les donner aux bestiaux, mais il est indispensable de les faire bouillir.

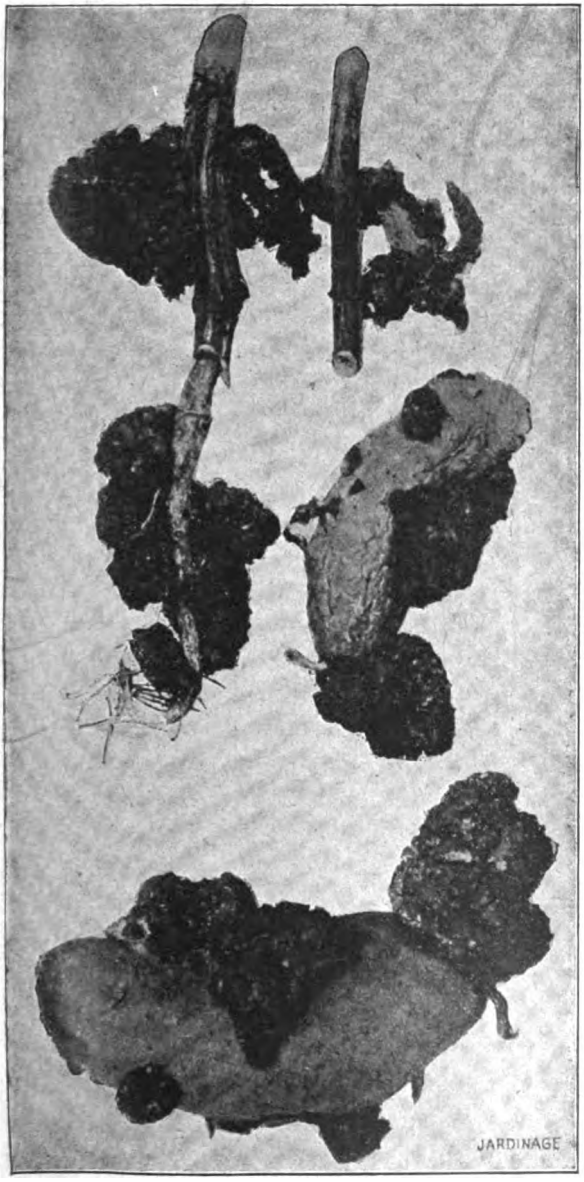
Lorsque l'on a laissé infester un terrain par la Galle noire, il faut renoncer à y cultiver des pommes de terre au moins pendant huit ans. Grave conséquence !

Comment lutter contre cette terrible maladie ?

Plusieurs moyens ont été préconisés, moyens que nous allons résumer :

1° Brûler les fanes des pommes de terre ;

Digitized by Google



(Planche 2)

Digitized by Google

Digitized by Google

2° Défoncement de la terre de façon à amener une partie du sous sol à la surface ;

3° Employer la chaux provenant de l'épuration du gaz, à cause de son dégagement d'acide sulfhydrique, à raison de 10.000 kilogrammes à l'hectare, et enfouie par un léger labour à huit ou dix centimètres de profondeur, ou encore des insecticides comme la *Sulgine* de la Maison Truffaut ;

4° Ne planter si possible que des variétés de pommes de terre réfractaires à la maladie, au immunisées comme cela se pratique en Irlande et en Angleterre ;

5° D'après des expériences faites en Angleterre et aux États-Unis, on peut rouler les tubercules à planter dans de la fleur de soufre ou mieux du soufre sublimé et en semer même dans les paquets ou les sillons du champ ; procédé tout à fait inoffensif pour la plante ;

6° Enfin, un procédé qui a donné jusqu'ici de bons résultats est l'emploi comme engrais, à haute dose, de tourteaux de ricin, en concentrant surtout l'engrais à la plante.

Toutefois les cultivateurs français feront bien de n'introduire dans leurs cultures des tubercules de provenance anglaise qu'après s'être entourés de toutes les garanties désirables pour ne pas amener dans leurs champs une maladie contre laquelle la lutte est longue et difficile.

C'est le rôle des Sociétés d'agriculture et d'horticulture de les guider dans le choix de leurs semences en leur indiquant les meilleures variétés immunisées de pommes de terre à cultiver.

Note de l'Auteur

Nous devons à l'habituelle et bienveillante obligeance de la Maison Truffaut, de Versailles, le prêt des clichés du *Doryphora* et de la *Galle noire*. Nous lui adressons ici nos bien vifs et bien sincères remerciements.

E. P.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHOSES D'ARTOIS

PAR

M le Chanoine VERGNEAU

Membre résidant

I.

A PROPOS DU MANUSCRIT DE LA PASSION D'ARRAS

Monsieur Pierre Champion a publié, l'an dernier, deux volumes très documentés sur la poésie française au XV^e^ siècle.

Dans le second volume, il a l'occasion de parler de la « Passion d'Arras » et du précieux manuscrit que la bibliothèque de cette ville se fait gloire de posséder sous le n° 697.

Le manuscrit est un petit in-folio ; il compte 484 feuilles de papier, 349 miniatures, 24.944 vers.

L'écriture est du milieu ou de la seconde moitié du XV^e^ siècle. Elle révèle deux copistes : un premier qui a mené l'œuvre jusqu'au bas du feuillet 144 ; un second qui a repris, terminé le travail, et signé de son nom : Duval au folio 315.

Digitized by Google

Les miniatures sont dues à la plume et au pinceau de plusieurs artistes français et flamands, quatre ou cinq probablement ; on admire leur finesse ; et elles nous aident à fixer la date du manuscrit ; car les costumes, les armures appartiennent aux dernières années du règne de Charles VII ou au règne de Louis XI.

Quant au sujet, il comprend tout ce qui, dans l'enseignement chrétien, se rapporte à la Rédemption des hommes par la mort de N.-S. sur la Croix ; il est divisé en quatre parties, en sorte que le Jeu demandait quatre journées complètes. Le nombre des personnages portant la parole était de soixante-deux pour la première journée ; de cent-un, dans la deuxième ; de soixante-douze et soixante-quatorze dans les deux dernières. Quant aux figurants muets, représentant les soldats et les habitants de Jérusalem et des environs, on en comptait plus de deux cents.

Ce mystère de la Passion d'Arras a été publié en 1891, par M. Jules-Marie Richard, ancien archiviste du Pas-de-Calais. Il fut imprimé avec un désintéressement absolu par M. Laroche, Directeur de la Société « l'Imprimerie du Pas-de-Calais », bibliophile aussi aimable qu'érudit et membre de cette Académie d'Arras.

Le travail de l'impression, souvent interrompu, dura dix ans.

En tout ce que je viens de dire, il n'y a aucune difficulté, aucun doute.

Le doute existe, lorsqu'il s'agit de nommer l'auteur, et de définir le rapport qu'il y a entre la Passion d'Arras, et cette Passion parisienne que l'on regarde comme le type du genre au milieu du XV^e^ siècle.

Commençons par ce qui regarde l'auteur.

Notre manuscrit 697 contient deux mystères : celui de la Rédemption des hommes par le sacrifice du Calvaire ; celui de la vengeance divine exercée sur les Juifs coupables par l'intermédiaire des Armées Romaines. Bien qu'il

Digitized by Google

y ait un lien logique entre les deux sujets, la composition de l'un n'est pas nécessairement de la même main que la composition de l'autre.

A la fin du premier mystère, on ne trouve ni la liste des personnages, ni l'appel ordinaire à l'indulgence des auditeurs, ni le nom de l'auteur, toutes choses qu'on trouve à la fin du deuxième mystère.

D'où la question : Eustache Mercadé, bachelier en théologie, official de Corbie, personne moult sage et moult discrète, indiquée comme l'auteur de la « *Vengeance* », est-il en même temps l'auteur de la « *Passion* » ?.

Ce n'est pas probable, disent les uns et ceci pour quatre raisons principales :

1° Le prêcheur dont le sermon termine le premier de ces drames n'en annonce pas la suite, et le second drame ne se présente jamais comme la continuation du premier.

2° On ne voit pas dans la *Passion,* ce qu'on voit dans la *Vengeance*, je veux dire, un Directeur du jeu résumant le spectacle de la veille, déterminant le point précis où l'on est arrivé, annonçant sommairement ce qui va se jouer et donnant la parole aux acteurs.

3° Au début de la première journée de la « Vengeance » le prêcheur fait allusion aux maux dont souffre le pays ; rien de semblable dans la Passion.

4° Dans le second mystère, on remarque un certain étalage d'érudition, un emploi plus fréquent de l'allitération, choses qui manquent dans le premier.

Ces raisons paraissent faibles à d'autres critiques qui tiennent pour l'unité d'auteur.

En effet, disent-ils, on rencontre dans les deux poèmes les mêmes formes picardes ou artésiennes.

Puis, alors qu'on ne peut relever aucune contradiction entre les idées émises, les noms et les caractères des personnages, il est facile de signaler plus d'un trait commun : l'absence de rondeaux, l'abus des longues tirades, la froi-

Digitized by Google

deur de l'action dont les scènes se succédent sans être liées l'une à l'autre, enfin la présence de certains passages en prose révèlant une commune origine. Au début de la « Vengeance », le prêcheur rappelle que l'on a joué et démontré antérieurement la Passion et la Résurrection de Jésus-Christ.

M. Pierre Champion conclut pour l'unité d'auteur ; c'était aussi le sentiment de M. Léopold Delisle.

Eustache Mercadé était de force à mener les deux œuvres à bonne fin. Quant à son pays d'origine, dit M. Richard, il n'est point invraisemblable de supposer qu'il appartenait à la Picardie ou à l'Artois, pays où il vécut, où son nom est assez commun, dont le langage a laissé quelques traces dans le texte du manuscrit d'Arras.

En 1414, il est official de Corbie, après avoir été prévôt de Dampierre ; en 1423, il est prieur de Ham.

En 1427, il est dénoncé aux Anglais comme criminel de lèse-majesté pour avoir communiqué avec leurs ennemis ; on l'emprisonne au beffroi d'Amiens ; on le dépouille de sa charge ; on le condamne à 200 livres d'amende. Lui, se rend à Paris, et en appelle de la sentence du bailli d'Amiens ; justice lui est rendue par un arrêt du Châtelet ; et il est nommé Doyen de la Faculté de décret, avec le titre de Prieur d'Œuf-en-Ternois. Il fut réputé parmi les meilleurs lettrés de son temps, et mourut en 1440.

Or, il est bon de remarquer que dans sa jeunesse, il avait fréquenté les écoles de Paris pour y obtenir les grades de bachelier en théologie et de Docteur en décret, ce qui nécessitait de longues années d'études ; et c'était dans les premières années du XV^{e} siècle, à l'époque où les Confrères de la Passion obtenaient de Charles VI une reconnaissance officielle de leur association, et où le goût public encourageait à la fois les auteurs et les acteurs des grands drames religieux.

Rien d'étonnant qu'il projetât dès lors le poème qui dut

Digitized by Google

lui demander plusieurs années de travail. D'une façon générale il suivit la narration évangélique, mais ne s'interdit pas de puiser ici et là dans les écrits apocryphes et les sources légendaires. Ainsi aurait été composée la Passion d'Arras.

Mais Paris voulut avoir la sienne. Pour cela, on s'adressa à Maître Arnoul Gréban, organiste et directeur des enfants de chœur de Notre-Dame. Arnoul était musicien, poète ; avant 1452 il avait terminé son œuvre.

Or, nous déclare M. Pierre Champion, « une question aujourd'hui hors de doute, est celle des rapports de la Passion d'Arras, avec celle de Paris. Maître Arnoul Gréban, qui put connaître Mercadé sur la montagne Sainte-Geneviève, ne fit guère que remanier la Passion composée par le Prieur d'Œuf-en-Ternois.

« Cette notion importante, ajoute-t-il, ne résulte pas des rapprochements que l'on a pu faire entre quelques passages où des expressions identiques se rencontrent. L'indentité des situations et des sentiments devaient amener des rapprochements inévitables, des concordances d'expression aussi bien que de pensées ; elle ne résulte pas non plus de la similitude du plan et du mouvement dramatique des scènes ; elle résulte de ce que, pour des rôles déterminés, Raoul Gréban a usé des mêmes noms que son prédécesseur, coïncidence qui, elle, ne peut pas être fortuite. »

C'est donc Mercadé qui, le premier, aurait conçu les amples déroulements du grand mystère, qui aurait composé d'une manière définitive les quatre journées s'ouvrant et se fermant par le procès du Paradis entre Justice et Miséricorde.

Seulement, Gréban ne s'est pas contenté de développer les scènes de Mercadé ; il y a introduit partout je ne sais quelle grâce raffinée, quelle tendresse, et pour tout dire, de la beauté. Il s'élève parfois jusqu'au lyrisme, un lyrisme toutefois trop maniéré, trop abondant.

Digitized by Google

M. Pierre Champion croit que nos deux dramaturges ont utilisé une célèbre version française de la Passion composée pour la Reine Isabeau en 1398. et un grand sermon de Jean Gerson, prononcé en 1402, et qui est lui-même un vrai drame.

De la sorte, le discours aurait précédé les scènes théâtrales ; et le peuple aurait d'abord entendu dans la chaire des prédicateurs, ce que les poètes devaient mettre en action et placer sous ses yeux.

La mise en scène était simultanée, c'est à-dire que toutes les « mansions » ou « demeures » fermées par des rideaux étaient établies une fois pour toutes sur des échafauds. On avait donc toujours le même décor devant soi : une grande gueule s'ouvrant et se fermant, lançant des flammes et de la fumée, c'était l'enfer ; une cuve d'eau représentait la mer ou le lac de Tibériade ; des portiques : Jérusalem ou Nazareth, le Temple, le Palais de Pilate. Une sorte de loge surmontée d'un brillant soleil, c'était le Paradis.

Et les mystères qui nous paraissent si longs et si lents comportaient, en somme, beaucoup de mouvements, de bruits de tonnerre, de détonations, de chants, d'apparitions, de lumières, de feux, de chutes dans les trappes, et de trucs. Aussi le peuple ne se lassait pas d'en contempler le spectacle, alors même que celui-ci durait plusieurs jours. Telle était la multitude accourue que les municipalités étaient obligées de prendre plusieurs mesures de police, pour éviter tout désordre : garde des remparts, modification de l'horaire des services religieux, interdiction des sonneries de cloches, éclairage des rues.

D'ailleurs les villes cherchaient à se surpasser les unes les autres, par le nombre des personnages, la longueur du spectacle et l'appareil d'une somptueuse mise en scène.

Nous avons une charte de Philippe, duc de Bourgogne, aux habitants d'Aire-sur-la-Lys en 1459, pour leur accor-

Digitized by Google

der de prendre dans telle partie de ses domaines, le bois dont ils avaient besoin et qu'ils lui demandaient pour élever leurs échafauds ; leur intention était en effet de jouer, à la fin de juin, un jeu de mystère de la Passion, Résurrection et Vengeance de Notre-Seigneur-Jésus-Christ, qui devait durer six ou huit jours et devait être chose moult somptueuse et de grand frais.

Le duc se montrait pareillement généreux dans une occasion semblable, à ses autres bonnes villes d'Artois.

La charte est datée de Bruxelles, premier jour de mai, de l'An de Grâce 1459.

Nos aïeux n'avaient pas le cinéma, ni les salles ou s'évertuent nos auteurs modernes ; ils ne s'en amusaient pas moins.

Et tout particulièrement le mystère de la Passion d'Arras dût fortement intéresser les bourgeois et manants de cette ville.

Grâce à l'ampleur, à l'abondante richesse du sujet, notre poème, qu'on a eu le tort d'accuser de monotonie, renferme des scènes nombreuses et variées ; et, dans cette variété, les contrastes les plus heurtés ne manquent pas. Par exemple, à peine a-t-on entendu l'ange Gabriel saluer Marie et lui annoncer sa divine maternité, que l'enfer s'entr'ouvre et que Lucifer nous assourdit, appelant à lui tous les diables, et dans l'inquiétude où il est sur ce qui se prépare ici-bas, les envoyant prendre des informations. Sa verve infernale est grossière, mais ne manque pas de pittoresque :

Diables bouillis, damnés sans fin
Crever puissiez-vous de venin !
Venez ça, hau ! où êtes-vous ?
Crapeaudiable, parlez à nous,
Où es-tu, Satan, Beelzébut
Astaroth, et toi, Cerberus
Zabulon, Behiel, Crocquet
Leviatan et Destourbet !

Digitized by Google

Où es-tu, dy, hé ! hé ! Agrapart
Que tous les diables y aient part :
Qu'on vous puisse tout vifs écorchier !
Me ferez-vous cy enragier ?
Si je me puis ôter d'ici
Je vous promets et certifie
Que mes griffes vous démembreront
Et tellement vous déchireront
Que vous serez bien forcés de répondre
Mal tempeste vous puisse confondre !
Ne viendra donc nul de vous parler à my ?
Ah ! Ah ! J'enrage, qu'est-ce ceci !
Gloutonnaille, venez avant.

J'imagine que nos ancêtres du XV^e^ siècle s'ébaudissaient à entendre tous ces gros mots ; les pires violences du langage ne les effarouchaient pas. Cependant, si peu raffiné que fût leur goût, je ne m'explique pas qu'ils aient supporté la longue et odieuse scène des soldats à qui Pilate permit de flageller le Sauveur. Ils raillent et insultent avec un cynisme si révoltant, ils agissent avec une si impitoyable barbarie, que nous ne souffririons plus un pareil spectacle alors même que la victime serait le dernier des hommes. C'est bon pour un auditoire de Canaques, et encore !

Par contre, il y a des passages vraiment touchants ; parce que les sentiments les plus nobles et les plus profonds du cœur humain y sont exprimés avec une naïveté qui plaît, une force qui émeut. Ce sont, en particulier, ceux où la vierge Marie exhale les soupirs et les cris de son angoisse maternelle.

Maintenant, étant connu le caractère malin de notre esprit gaulois, on n'est pas étonné de rencontrer ici et là quelque trait de satire. En voici un lancé — naturellement — contre la femme.

Le supplice de la Croix a été décidé pour le Sauveur ; des Juifs se rendent chez un ouvrier : « que vous faut-il,

Digitized by Google

demande celui-ci ; des crocs ? des trépieds ? des écumoires des grils, des crémaillères ou des pots, des lardoirs, des chenêts, des pincettes ? J'ai tout cela, à votre choix.

« Il s'agit d'autre chose, répondent les juifs.

« Et de quoi donc ?

« Nous voulons des clous solides pour maintenir sûrement sur la Croix, celui qui vient d'être condammé par Pilate : Jésus.

« Jésus : s'exclame l'ouvrier ; ce n'est pas possible ? Vous ne trouverez persomne pour faire ce que vous demandez ; mais, ajouta le bon homme se parlant à lui-même, quels prétextes vais-je trouver pour justifier mon refus ?

« Il va dans son arrière-boutique et revient disant qu'il n'a ni fer, ni charbon, et qu'en conséquence, il lui est impossible de fabriquer des clous.

« Survient sa femme en coup de vent, laquelle s'empresse de crier : Mon mari est un menteur, il a parfaitement ce qu'il lui faut. — « Alors, reprennent les Juifs, s'adressant au mari ; faites vite ce qu'on vous demande ; autrement, il vous en cuira ; Caïphe n'est pas commode. — Allons, insiste la femme, et commence à forger — Et toi, réplique le mari, attends ce que tu vas recevoir sur le museau » — « Et tu me bats, quand je veux te faire gagner de l'argent ? » — « Mais je ne puis travailler, mes amis, j'ai vraiment trop grand mal aux mains » — « Il vous trompe, ne manque pas de rectifier la femme, ses mains ne sont pas plus malades que les miennes » — « Eh bien ! reprennent les juifs, suis-nous, viens chez Caïphe, là tu t'expliqueras » — « J'y vais aussi, ajoute la femme, car je veux savoir quelle excuse il donnera ».

On arrive chez Caïphe, qui, instruit de l'affaire, interpelle le brave ouvrier : « Comment, Ribault, tu refuses de travailler » ? — « C'est un assassin qui mérite d'être pendu, crie la femme ; je suis toute écervelée, des coups qu'il a voulu me donner » — Bien ! Bien ! dit Caïphe, mais vous,

Digitized by Google

,vrier, pouvez-vous me dire pourquoi vous refusez de tra-
ıiller ? » — « parce que j'ai un grand et terrible mal aux
ıains. »

« Qu'à cela ne tienne, dit la femme, c'est moi qui forgerai
es clous ». Et elle le fait comme elle le dit. Quand elle a fini son travail, elle se tourne vers les Juifs ; et contente d'elle-même elle dit : « Eh bien ! est-ce que je m'entends à la forgerie ? Tenez, portez ces clous à Anne, à Caïphe, dites-leur que c'est moi qui les ai fabriqués ; et puis, s'il en faut d'autres, venez à moi ».

Quelle mégère ! s'il y en avait beaucoup de pareilles à Arras, la vie ne devait pas être très gaie pour le sexe fort.

Celui-ci était donc représenté par des gens à qui il répugnait de mal faire. Il comptait aussi, à en croire notre poème, des marchands très habiles à attirer la clientèle.

Oyez les boniments de l'apothicaire chez lequel Marie-Madeleine alla faire emplette de parfums ; — du fourbisseur chez lequel les apôtres Pierre et Jacques allèrent acheter des épées ; enfin du tavernier chez lequel s'arrêtèrent les disciples d'Emmaüs au soir de la Résurrection.

L'Apothicaire

Or, ça, ça, il n'y a pas en Syrie
Onguent pareil à celui que j'ai apporté.
Il est fin, je l'ai éprouvé.
Il n'y a pas meilleur jusqu'à Damas.
Je l'allai quérir, là où croît le balsme
Il rendrait à un mort l'âme
Vous n'en trouverez pas de plus fin jusqu'en Orient

Madeleine

Dieu vous garde, maître !

L'Apothicaire

Soyez la bienvenant

Digitized by Google

MADELEINE

Que me coûterait je vous prie
Cette boîte d'onguent ci

L'APOTHICAIRE

Il vaut bien trente basans
Car il est fin, net et luisant

MADELEINE

C'est cher ! En convient-il autant payer ?

L'APOTHICAIRE

Je n'en ôterais pas un denier

MADELEINE

Or, tenez, voilà l'argent

L'APOTHICAIRE

C'est vrai ; je m'en tiens pour content.
S'il vous semble bon, revenez
J'en ai du tel encore assez
Qui est bien vostre

MADELEINE

C'est bien dit.

Plus bavard se montre un autre apothicaire, celui chez lequel les saintes femmes vont acheter des aromates pour embaumer le corps du Christ.

Or, ça, ça, J'ai un onguent
Fait de fin baume reluisant
Il ferait revivre un mort
Celui qui pour le composer
Cueillit les herbes me dit,
Me jura qu'avant de trouver ces herbes
Il parcourut les grandes Indes,
Le grand pays de Tartarie

Digitized by Google

Bref, plus de cent contrées.
Il trouva de folles couleuvres
Qui le voulaient dévorer ;
Il leur montrait ses herbes,
Et chacune de s'agenouiller
Pour lui faire honneur ;
Il chassait ainsi les serpents,
Sans autre enchantement,
Il faisait parler les oiseaux ;
Mais si je voulais vous raconter
Toutes les merveilles que le marchand m'en a dit,
Je vous tiendrais ici pendant un an. Croyez-moi,
Il n'y a pas d'onguent
Plus raffiné, mieux éprouvé,
Il n'est pas fait de collosa
Ni de Cyrofolonisa
Ni de Parofolonizin ;
Il est fait de baume très fin,
Doux, suave, odoriférant ;
C'est droit fin baume d'Orient.
Il n'y en a pas de si bon en Syrie
Ni dans tout le pays de Turquie.
Je puis bien m'en vanter,
Car j'en ai éprouvé la vertu
Sur les plus grands seigneurs du pays.

MADELEINE

Ne vous fatiguez pas tant, ami,
Et montrez-nous ce que vous avez de précieux

L'APOTHICAIRE

J'en ai de bons onguents, de fins :
On n'en trouve de meilleurs nulle part.
En voici un qui vient des grandes Indes :
Il est cler, net et reluisant

MARIE JACOBI

Oui, il est bien odoriférant ;
Je vois ce que c'est ; eh bien ! J'ai ces trois boîtes là.
Combien pour me les remplir ?

Digitized by Google

L'Apothicaire

Vingt basans, pas un denier de plus.
Pas un de moins. Il serait bon
Pour oindre un roi, et pourrait rendre la vie
A un mort. Je vous le certifie :
C'est du fin baume, et je ne crains pas
Qu'on me démente ; tenez,
Je pourrais le vendre cent ducas.

Marie Salomé

Voici votre monnaie ; remplissez les trois boîtes

L'Apothicaire *(pendant qu'il remplit les boîtes)*

Comme il est bien composé,
Doux et chaud et affiné !
Qui aurait tout l'or de Salomon
N'aurait pas meilleur onguent.

Marie Salomé

Allons ! voilà votre paiement.

L'Apothicaire

Et vous, voilà vos boîtes remplies !
Tenez-les bien droites, mes amies,
Et portez-les sans les pencher

Marie Jacobi

Il est pour nous temps de partir,
Maître, nous devons vous quitter
Mais cent fois nous vous recommanderons.
Adieu.

L'Apothicaire

Adieu, allez;
Et si vous êtes contente de l'onguent
Vous reviendrez, n'est-ce pas ?

Quand elles sont parties :

Eh bien ! vrai, je n'ai pas perdu ma peine
Avec elles. J'ai fait une bonne affaire,
Car elles ont bien payé.
Dieu fasse qu'elles me reviennent bientôt.

Digitized by Google

De l'apothicaire à l'armurier, il n'y a pas loin. Écoutons le boniment de celui-ci :

« Or ça, ça, mes amis, j'ai du vieux temps de jadis, des glaives, des couteaux, différentes armes, des marteaux, des hallebardes, des hâches, des gantelets, des dagues, de belles armures, des heaumes, des bassinets, des fers de lance, de magnifiques boucliers, des arbalètes, des arcs, des épées larges et courtes, des dards de toute façon. Je suis prêt à en vendre tant et plus, car je n'ai pas plus d'argent qu'il ne faut pour le moment. »

Précisément, on voit passer dans la rue les apôtres Saint Pierre et Jacques le Mineur. Le premier dit au second :

« Il me semble, Jacques, qu'il serait bon d'aller acheter des épées pour résister aux Juifs en cas de besoin.

JACQUES

L'avis est bon ; et vraiment ce serait déshonneur et négligence de notre part, si nous ne cherchions à défendre le Maître.

PIERRE

— Alors ! allons acheter — Mais je n'ai pas d'argent, dit Jacques — Ni moi non plus, dit Pierre, mais je laisserai mon manteau en gage ; voici l'hôtel d'un fourbisseur ; entrons. — Bonjour, mon ami, Dieu vous fasse honneur ! Montrez-nous deux bonnes épées.— En voici deux bien affilées.— Et combien les vendrez-vous ? — Huit sous chaque paire ; impossible de vous les faire à meilleur marché.

PIERRE

— Nous emportons cette paire, et nous vous laissons ce manteau en attendant l'argent, au revoir.

LE FOURBISSEUR

Ça va ! Je suis content. Mais que diable sont ces gens-là ? D'où viennent-ils ? Je suppose que leur métier n'est pas de batailler ils ont une mine qui fait peine ; et on leur donnerait du pain et de l'avoine plutôt que de les combattre et les amener à se rendre. »

***

Digitized by Google

Un dernier boniment : celui de l'aubergiste chez lequel, au soir de la Résurrection, les deux disciples d'Emmaüs, voulurent prendre leur repas.

LE TAVERNIER

Si quelqu'un veut entrer céans
Et loger en mon hôtel
Qui est grand, gracieux et bel
J'ai de quoi lui faire faire bonne chère.
Du bœuf bien gras, du bon mouton,
Des oiseaux de rivière et du lapin
Avec des vins de toute sorte :
Vin du Poitou et vin français,
Vin sarrazinois, du Rhin, de Gascogne,
Vin d'Orléans, de Bourgogne.
J'ai très bon vin de Roménie
D'Allemagne et de Lombardie,
Vin bastard et bon Mouscadet
Qu'on doit boire à petit godet.
Et j'ai très bon vin d'Angleterre
Qui a cru en roche de terre
Tout hault en croupe de montagne.
Et j'ai aussi bon vin d'Espagne
Tel qu'il faut à un bon friand
Qui fait aller gens chancellant
Aussitôt qu'on en a goûté.
Dans mon cellier se trouve encore
Vin de Lieppe et vin d'Auxerre
Qui est tant bel à boire à verre
Et pour gens qui ont bon argent
Et peuvent en dépenser largement.
J'ai de l'hypocras, du fin,
Le meilleur qu'on ait jamais goûté
Pour la languette d'un glouton
Faire aller à procession.
J'ai aussi des chambres, des lits
Pour les princes de deux pays
Et si vous ne voulez pas me croire
Venez, venez voir.

Digitized by Google

Les deux pélerins auxquels Jésus s'est joint sans se faire reconnaître se décident à entrer. L'un deux dit au tavernier.

Il me semble, à ce que je vois,
Que bonhomme êtes et courtois.
Veuillez nous donner à manger,
Car nous sommes tous fatigués.

LE TAVERNIER

Asseyez-vous ; je suis prêt ;
Voici la table mise.
Demandez ce que vous voudrez
Je vous servirai sans tarder
Du pain, du vin à votre gré.
Asseyons-nous, disent les Pélerins
— Tenez, buvez joyeusement
Voici du vin et des verres.
Du bon pain, de l'excellent poisson.
Allons ! faites bonne chère
— Merci, brave homme, mais
A ce que je vois, aucun de nous trois
N'a de couteau sur lui.

L'hôte donne des couteaux ; les pélerins sont à table ; Jésus rompt le pain, le distribue ; se fait connaître en quelques paroles, et disparaît. Les deux convives restés seuls, échangent leurs impressions, achèvent vite le repas commencé et retournent à Jérusalem prévenir les apôtres de ce qui vient de leur arriver.

J'arrête là mes citations ; si peu nombreuses qu'elles soient, elles suffisent, je pense, à montrer que notre poème de la Passion d'Arras est assez varié pour être lu sans trop de fatigue, du premier vers au dernier. J'ajoute un vœu ; et souhaite que la cave de chacun de vous soit aussi bien garnie que la cave du tavernier d'Emmaüs.

Digitized by Google

II.

UNE MORALITÉ

jouée à ARRAS en 1435

Nous sommes dans la bonne ville d'Arras en l'année 1435. Il y a grand remuement dans la Cité en raison d'un congrès qui se prépare et doit réconcilier deux puissants princes : l'un Charles VII, neveu de Louis d'Orléans, assassiné en 1407 ; — l'autre, Philippe le Bon, duc de Bourgogne et fils de Jean sans Peur, assassiné à son tour en 1419.

Des haines implacables devaient naître et naquirent en effet entre deux familles dont chacune voulait venger un sang injustement versé.

Les guerres s'en suivirent. Elles furent longues, terribles, d'autant plus désastreuses qu'elles amenèrent les Anglais dans notre pays.

En peu de temps, la riche civilisation qui avait fleuri autour de Charles V et même de Charles VI, disparut ; elle fit place à la plus affreuse misère que la France eut peut-être jamais connue.

La fortune privée sombra ; comment en aurait-il été autrement ? Le marchand n'osait plus sortir de l'enceinte des villes ; et le paysan ne pouvait cultiver que dans les faubourgs, sous les yeux et la protection des guetteurs ; encore n'étaient-ils pas sûrs d'échapper à ces bandes famélíques qui surgissaient soudain, et se montraient sans

Digitized by Google

foi ni loi, poussées qu'elles étaient par la faim. Aussi la terre de France était devenue un désert, de la Somme à la Loire. Partout des maisons ruinées, des églises calcinées, des terres en friche.

Et que dire de la fortune publique ? Qu'étaient devenues ces vastes demeures seigneuriales pleines d'officiers et de serviteurs, où chaque prince avait sa suite de baladins, d'historiographes, de ménestrels, de jongleurs, de peintres et de poètes ?

Les princes ? criblés de dettes, ils en étaient venus à devoir vendre livres, tapisseries et joyaux pour entretenir leurs bandes de gens de guerre et soutenir leurs prétentions.

Il n'y avait que la Cour de Bourgogne qui fût en état de paraître avec son luxe brillant d'autrefois.

Le duc était Philippe le Bon, sous le gouvernement duquel Arras se trouvait encore placée. Philippe a 35 ans ; au physique, c'est un homme assez grand, droit comme un jonc, vigoureux, avec une figure de paysan madré où brillent de grands yeux clairs ; — au moral, s'il est dur à émouvoir, il n'est pas facile à apaiser ; il est très passionné, au point qu'on lui connaît trente maîtresses, et que dans l'amour ou dans la douleur, son sang ne faisait qu'un tour, il claquait des dents et étouffait. Il veut qu'on reconnaisse en lui le justicier, le chevalier parfait, (c'est lui pourtant qui acheta Jeanne d'Arc et la vendit aux Anglais).

Son passe-temps ordinaire ? c'est danser, banqueter, jouter, chasser à l'oiseau, jouer aux barres, à la paume, tirer à l'arc, exercices pour lesquels il montre une grâce princière et qui répondent tout-à-fait à ses dons physiques.

Les fêtes se succèdent autour de lui : joutes, pas d'armes et tournois ; la guerre même ne les interrompt pas. Comme il se délecte dans la lecture des anciens romans de chevalerie, il les fait adapter aux circonstances présentes et développer dans d'extraordinaires scènarios, ballets,

Digitized by Google

défilés et cortèges, tels que ceux qu'on devait admirer à Versailles au temps de la jeunesse de Louis XIV. Lui aussi, d'ailleurs, il a adopté pour devise le Soleil.

Or, par un contraste d'autant plus étonnant qu'il est plus rare, ce Philippe qu'on appelait le grand duc, le grand lion, l'Auguste, était, avec ses serviteurs, l'homme le meilleur et le plus simple du monde.

Le travail du jour, ou la représentation terminée, il s'enfermait dans sa chambre avec ses valets. Avec eux, il était libre comme avec ses plus intimes amis ; il était lui-même : il se plaisait à entendre leurs propos comme il préférait aux perdrix servies dans les grands banquets officiels, un simple jambon de Mayence ou quelque bonne tranche de bœuf salé.

Trois de ses valets de chambre sont particulièrement connus, parce qu'ils ont un nom dans l'histoire littéraire du XV^e^ siècle : Olivier de la Marche, Pierre Châtellain et Michault Taillevent.

Parlons de celui-ci puisqu'il est l'auteur de la *Moralité*, sujet de la présente lecture.

Dans les comptes des receveurs du duc de Bourgogne, Michault Taillevent est qualifié de varlet de chambre, de joueur de farces à gaiges.

Les gages n'étaient pas très-élevés : six sous par jour ; plus élevés cependant que ceux du chroniqueur Olivier de la Marche qui ne recevait journellement que trois pauvres sous.

Michault excellait comme entrepreneur de ces fêtes-spectacles qui réjouissaient, de temps à autre, la Cour de Bourgogne ; de ces représentations de mystères et d'allégories montées sur les tréteaux et qu'on jouait dans les grandes circonstances où telle ou telle ville était en fête.

La seule pièce de théâtre que nous ayons de lui est la *Moralité*, jouée à Arras en 1435.

Digitized by Google

Je l'ai dit en commençant cette lecture, un congrès devait se tenir en cette ville. Il avait été décidé parce que les deux partis belligérants, celui du roi Charles VII, et celui du duc Philippe le Bon avaient enfin résolu de s'entendre et d'examiner ainsi les vœux de leurs peuples, lassés de tant de guerres et demandant la paix à grands cris.

L'assemblée était considérée comme devant être d'une telle importance que les Pères du Concile de Bâle, le pape Eugène, le duc de Savoie, les conseillers de Charles VII en avaient pris l'initiative.

Au début de l'année, une grande fête fut donnée à Nevers. Le duc de Bourbon, messire Regnault de Chartres, le Connétable de Richemont vidèrent joyeusement les coupes de vin, en l'honneur de la paix espérée, et les sages convinrent que bien fol était « celui qui en guerre se boutait et se faisait tuer pour eux ».

Au mois de juillet, se rencontrèrent dans Arras, Français, Anglais, Bourguignons, envoyés du Pape et du Concile.

Une foule énorme se pressait dans les rues pour accueillir et saluer les arrivants ; elle criait Noël ! Noël ! admirait les Cardinaux de Ste-Croix et de Chypre, Montjoie, le roi d'armes de France, les dames et damoiseaux parés, avec leurs robes et chaperons couverts d'orfévrerie.

Pendant que les négociations se traitaient entre les diplomates, un chevalier d'Espagne fit des armes sur le grand Marché d'Arras contre un chevalier de Bourgogne ; le peuple multiplia les divertissements, danses et feux de joie; enfin, vers le mois de septembre, Michault Taillevent fit jouer sa *Moralité*, pièce dans laquelle il traduisit avec beaucoup de bonheur l'attente générale des populations.

Le personnage principal est le peuple, il est désigné par ces mots : *Povre Commun*. Povre Commun donc déclare de suite qu'il a fort à se plaindre de son adversaire nommé *Guerre* ; tellement celui-ci est cruel. Il raconte en détail tous les maux qu'il lui a fallu subir,

Digitized by Google

Guerre ne manque pas de répliquer ; il essaie des explications ; et pour renforcer sa cause, il appelle à son aide ses nobles parents et amis.

Povre peuple est loin d'être convaincu, il renouvelle avec plus de force ses lamentations et s'écrie : Depuis des années et des années, j'ai eu tant de meschance, j'ai souffert tant de maux que je ne sais comment j'ai pu durer ; je crois qu'on est sans pitié pour mes infortunes et qu'on veut ma ruine complète, corps et âme. Dieu veuille inspirer à tous les amis de Guerre l'esprit de concorde et nous obtenir une bonne et solide Paix.

Sur quoi *Pouvoir Papal* — un troisième personnage — fait son entrée, et de suite, il demande : « qui gémit ? Qui pleure ainsi ? — C'est moi ! répond Povre Peuple ; et on l'entend reprendre la litanie des misères endurées.

Survient le quatrième personnage, — l'envoyé du Concile ; il explique tout au long ses projets, et par de bonnes paroles il tâche de rassurer Povre Peuple qui se prend à espérer et commence à se réjouir.

Mais Pouvoir Papal de modérer son allégresse. « Ne te réjouis pas trop tôt, dit-il : il est vrai qu'on prépare en ce moment la Paix ; mais elle n'est pas encore signée : et les meilleurs discours sont insuffisants à la garantir, si les cœurs eux-mêmes ne deviennent pas pacifiques ; qu'ils le soient, tout est fait ; sinon, rien ne se fera...

Sur ce Guerre et Povre Commun recommencent à dialoguer.

Hélas ! dit Povre Commun, on m'a fait maint meschief
Dont j'ai maintes peines souffertes.
Navré le corps, navré le Chief
Jusques au sang et plaies ouvertes ;
Vès les cy toutes découvertes.
Mais pour tous les maux qu'on m'a faits
Et pour toutes mes autres pertes
Je ne vous demande que paix.

Digitized by Google

Après de nouvelles plaintes sur les maux de la guerre, Povre Peuple fait une pause ; il se recueille pour demander les prières de toutes les dévotes créatures dans une belle ballade sur le refrain :

La paix du royaulme de France

La ballade se termine par cette strophe au public :

Seigneurs, no matière est finie
Prenez en gré par vo plaisance
Et ayez pour recommandée
La paix du royaulme de France.

La paix fut signée à Arras ; mais comme on l'a justement remarqué : « une paix signée à la pointe des épées, n'est jamais qu'une trêve ». Et dans ce bas monde on ne peut espérer que des trêves plus ou moins longues. Que de projets pourtant, et que de ligues ont été formées, que de livres ont été écrits en faveur de la Paix perpétuelle ! Quelles touchantes allégories les artistes ont peintes en voulant nous représenter la Paix ! Majestueuse, elle tient une torche allumée avec laquelle elle veut brûler les armes meurtrières, elle foule aux pieds la discorde ; et la discorde parvient toujours à se relever, et les armes ne sont jamais détruites.

Digitized by Google

III.

LE LIVRE D'ANGELINO GAZET

INTITULÉ :

Pia Hilaria : Pieuses Joyeusetés

Le livre dont je désire entretenir l'Académie est écrit en vers latins. Il a pour titre : *Pia hilaria : Pieuses Joyeusetés* : il a pour auteur un Père jésuite né à Arras en 1568, d'une famille qui compta plusieurs illustrations dans la république des Lettres.

Notons en premier lieu Guillaume Gazet qui, avec le temps, devint curé de la Madeleine, en cette ville. Très versé dans l'histoire ecclésiastique de cette contrée, il écrivit de nombreux ouvrages, et mourut à Arras le 23 août 1602, regretté de ses paroissiens, de ses compatriotes et, en général, de tous les savants des Pays-Bas.

Ce Guillaume eut trois neveux : le premier, Allart Gazet, qui entra très jeune dans le monastère de Saint-Vaast, et consacra à l'étude tous les loisirs que lui laissait le soin d'une santé débile.

Le second, Nicolas Gazet, qui entra dans l'ordre de Saint-François ; il exerça avec beaucoup d'éclat les emplois de prédicateur et de professeur de théologie, à Liége et en d'autres couvents de son ordre.

Le troisième, Angelino Gazet, est celui dont j'ai à vous parler ce soir.

Digitized by Google

Entré dans la Compagnie de Jésus, en 1586, alors qu'il n'avait que dix-huit ans, il se fit de bonne heure une réputation méritée. Destiné à l'enseignement, il devint recteur du Collège des Jésuites d'Arras, à la fin du XVI[e] siècle ; il dirigea d'autres collèges de la Compagnie et mourut octogénaire dans celui de Valenciennes.

Au point de vue littéraire, il se distingua par sa facilité à tourner les vers latins. Plus d'une fois, il tempéra l'aridité des études classiques par ses piquantes historiettes, où l'on pouvait admirer un style plein de verve et d'agrément. Il faut croire qu'ils étaient joliment « calés », pardonnez-moi l'expression, et dûment formés à comprendre toutes les délicatesses de la langue latine, les élèves à qui étaient destinées ces historiettes dans le but de les instruire en les amusant.

Je n'imagine pas le livre des *Pia Hilaria* donné aux potaches d'aujourd'hui comme livre de lecture désopilante et même comme livre de prix.

Devenu rare de nos jours, l'ouvrage fut jadis très populaire, et souvent réimprimé. Notre bibliothèque de la Ville d'Arras a l'avantage de posséder l'édition dédiée à la jeunesse du collège de la Flèche nouvellement fondé par Henri IV ; édition faite par Georges Griveau en 1623, du vivant de l'auteur. A Rouen parut une traduction en français avec ce titre : *Pieuses récréations* du Révérend Père Angelin Gazet, œuvre remplie de saintes joyeusetés et divertissements pour les âmes dévotes.

Le collège de la Flèche, ai-je dit, venait d'être fondé par Henri IV. En dépit du Parlement et de certains partis plus religieux que politiques, ce prince aimait les Jésuites ; et Sully eut la surprise de le trouver un jour dînant familièrement entre les Pères Coton et Gonthéry.

Entre parenthèses, voici un trait qui peint au naturel le monarque et le jésuite Gonthéry. Un jour que celui-ci prêchait à Saint-Gervais, le Roi, la Marquise de Verneuil

Digitized by Google

et la plus grande partie des dames de la Cour se trouvèrent au sermon ; ces dames se plaçaient ordinairement près du banc-d'œuvre, parce que le Roi s'y mettait presque toujours. Elles causaient, se trémoussaient et la Marquise, surtout, faisait des signes au Roi pour le faire rire. Le Père Gonthéry s'arrêta soudain au milieu de sa prédication, et, se tournant vers le Roi : « Sire, dit-il, ne vous lasserez-vous jamais de venir avec un sérail entendre la parole de Dieu, et de donner un si grand scandale dans le lieu saint ? ». Toutes ces femmes, et la Marquise plus que les autres n'oublièrent rien pour porter le Roi à punir un prédicateur si indiscret. Le Roi les écouta et n'en fit rien. Le lendemain, il retourna pour entendre le même prédicateur, il le rencontra quand celui-ci allait en chaire. Au lieu de se plaindre de ce qu'il avait dit la veille, il l'assura qu'il ne devait rien craindre et le remercia de ses corrections, lui demandant seulement de ne pas les faire en public.

Quant au Père Coton, il était si avant dans les bonnes grâces d'Henri IV, que ceux qui éprouvaient quelque refus de la part du Roi, murmuraient en disant : c'est qu'il a du Coton dans les oreilles.

Donc Henri IV aimait les Jésuites et souhaitait qu'ils eussent autant de collèges en France qu'il y avait d'évêchés. Comme il possédait à la Flèche, un château de famille, il pensa le leur donner pour en faire une maison d'éducation. En 1601, écrivant au cardinal d'Ossat, son ministre à Rome, il lui fit part de son projet ; en 1603, le projet était en voie d'exécution, et dès 1604, le collège était en plein exercice avec neuf chaires et douze cents élèves appartenant à la première noblesse du pays. Mentionnons parmi ces élèves Eudes de Guébriant qui devint Maréchal de France, Marais de Mersenne, René Descartes et Denys Petau que l'histoire met au rang des plus illustres savants de cette époque.

A partir de 1622 la prospérité de l'établissement s'ac-

Digitized by Google

crut avec une rapidité merveilleuse. On compta bientôt trois cents pensionnaires et près de deux mille externes.

C'est l'année suivante, en 1623, que le libraire Georges Griveau édita les *Pia Hilaria* du Père Gazet et les dédia à la jeunesse studieuse de la Flèche. Il s'agissait de récréer l'esprit des élèves à qui on enseignait pas mal de sciences plus ou moins ardues : grammaire, humanités, rhétorique, langues latine, grecque, hébraïque, philosophie, morale, logique, physique et mataphysique, mathématiques, théologie scolastique, écriture sainte, cas de conscience, que sais-je encore ?.

Et maintenant, quelles sont donc les historiettes qui, dans l'idée du P. Gazet, devaient pieusement recréer les étudiants d'alors ? Elles sont variées : et je remarque que les animaux y ont une bonne part ; c'est la cigale qui s'agite, joyeuse, au bout des doigts de Saint-François d'Assise, et chante à sa façon la louange du Créateur ; c'est une petite brebis qui écoute avec une docilité exemplaire les avertissements et les conseils du même saint ; des agneaux captifs remis par lui en liberté ; c'est la perdrix avec laquelle l'apôtre Saint-Jean lui-même se délassait au grand scandale de ses disciples ; puis, voilà un lièvre poursuivi méchamment par des chiens et sauvé par Saint Martin ; un autre lièvre se réfugiant sous les pattes du cheval de Saint Anselme ; c'est ensuite un vilain corbeau coupable de nombreuses rapines, anathématisé pour ses méfaits et mourant « *de male mort* »... C'est une chèvre ayant fort à faire pour se défendre d'un loup : dans la lutte, elle parvient si bien à enserrer le cou de l'adversaire avec ses cornes, qu'ils sont liés ensemble et inséparables ; et il leur arrive de tomber sur le dos d'un cheval, et de s'y tenir à califourchon pour aller je ne sais où ; c'est (sauf votre respect) c'est un porc charitablement porté sur les épaules de Saint François de Borgia, et une guenon miraculeuse,

Digitized by Google

plus habile à pénétrer les secrets que les plus expertes somnambules de nos jours.

Des animaux, montons ou descendons jusqu'aux ivrognes.

En voici, qui voyant tout vaciller devant leurs yeux, quand eux seuls chancelient, croient que leur maison est devenue une barque agitée par les flots ; un Belge ivre-mort est pris par sa femme, qui l'enveloppe d'un suaire, et lui persuade qu'il est désormais dans le royaume des trépassés ; une autre victime du vin est rencontrée gisant à terre, par le duc de Bourgogne, Philippe le Bon ; celui-ci se trouve en belle humeur ; il fait ramasser le poivrot et conduire au château ducal, installer, coucher dans un appartement princier, ordre est donné à la domesticité de traiter le nouveau venu en roi ; l'individu est tout étonné de se trouver à son réveil si grand personnage, et plus étonné le lendemain de se trouver Gros-Jean comme devant.

Les simples d'esprit ne sont pas oubliés dans les histoires du P. Gazet ; et il nous représente les braves habitants de Dijon tout désorientés lorsqu'en 1582, dix jours furent retranchés au cours normal de l'année, par suite de la Réforme du Calendrier. Saint Maclou prend le dos d'une baleine pour la terre ferme, et se met en devoir d'y célébrer la messe ; un certain frère Adolphe verse un pot de lait sur sa tête ; le fameux frère Jacopone de Todi se livre à d'amusantes et innocentes facéties.

Par contre, en Egypte, un ermite non dépourvu de malice, parvient à s'emparer de certains voleurs et les châtie consciencieusement ; dans la même contrée, un abbé Isaac joue aussi de bons tours à plusieurs mécréants.

Les hérétiques et Luther en particulier ont trois ou quatre histoires à leur compte ; et comme on peut bien le deviner, l'auteur cherche à faire rire à leurs dépens.

Les diables eux-mêmes sont sujets à plaisanterie. Saint Doncan en tient un par le nez ; Saint Dominique fait

Digitized by Google

brûler les doigts d'un autre à la flamme d'un cierge ; mais où l'auteur manque absolument de galanterie, c'est quand il montre de petits diablotins folâtrant sur la traîne somptueuse d'une grande dame.

Ces différents récits sont écrits en vers iambiques ; le style en est bref, alerte ; ne pouvant les citer tous en entier, je citerai seulement celui qui avait le plus de succès autrefois, et qui charme encore les fervents toujours plus nombreux de Saint-François d'Assise et de ses premiers disciples, dont le plus original, le plus candide fut assurément le Frère Juniper.

Gazet nous raconte, d'après le livre des *Fioretti*, comment Frère Juniper coupa le pied à un porc vivant, uniquement pour le donner à un malade.

Le Frère visitait, un jour, à Sainte-Marie des Anges, aux pieds de la ville d'Assise, un Frère malade ; après un moment de conversation, il lui dit : « Puis-je te rendre quelque service ? ». Le malade répondit : « Ce serait un grand plaisir pour moi si tu pouvais me procurer un pied de porc ! » Frère Juniper de s'écrier immédiatement : « Laisse-moi faire, je vais en avoir un sans délai ».

Sur ce, il prend un couteau de cuisine, et dans l'ardeur de sa charité, court vers un bois voisin où étaient quelques porcs en train de pâturer ; vite, il se jette sur le dos d'un d'entre eux, lui coupe le pied, et s'enfuit, sans plus s'inquiéter de l'animal qu'il laisse à son malheureux sort. Retourné au couvent, il lave, il arrange, il fait cuire le pied, et quand il le croit bien apprêté, il le porte, tout joyeux et empressé, au malade. Celui-ci mangea de si bon appétit que Frère Juniper ne se sentait pas de consolation et de joie.

Mais voici bien autre chose. Celui qui gardait le troupeau n'avait pas été sans apercevoir le haut fait de Frère Juniper ; et prestement il était allé raconter à son maître ce qui venait de se passer. Le maître étonné, indigné court au

Digitized by Google

couvent des Franciscains, et commençant par les traiter d'hypocrites, de voleurs et de mécréants, finit par leur crier « Pourquoi ayez-vous coupé le pied de mon porc ? ».

Il faisait un tel bruit que Saint François était sorti de sa cellule ; et avec lui, tous les Frères. Le saint avoua qu'il ne savait rien du fait dont l'homme se plaignait ; et il assura celui-ci que si on lui avait causé quelque dommage, on ne manquerait pas de l'indemniser.

Mais l'homme ne fut pas calmé pour cela. Furieux, il renouvela injures et menaces, et quitta le couvent répétant sans cesse qu'on avait coupé le pied de son porc par pure méchanceté.

On imagine sans peine la stupéfaction de tous les Frères, Saint François, plein de prudence, réfléchit, et dit à part lui : « Ne serait-ce point Frère Juniper qui aurait commis ce méfait, dans son zèle indiscret ? ».

Il le fit appeler secrètement et l'interrogea : N'aurais-tu pas, dit-il, coupé un pied à un porc dans le bois voisin ?

A cela, Frère Juniper, non comme quelqu'un qui a commis une faute, mais comme une personne qui aurait accompli un acte de grande charité, répond tout joyeux : « Mon Père si doux, c'est vrai que je lui ai tranché un pied à ce porc ; et la raison, mon Père, écoute-la, si tu veux et avec indulgence. J'allais par charité visiter tel Frère qui était malade ».... et il raconta de point en point ce qui s'était passé, puis il ajouta : « Je t'assure donc, que considérant la consolation que notre Frère a éprouvée. et le réconfort qu'il a reçu, si j'avais coupé les pieds à cent porcs, comme je l'ai fait à un seul, je suis certain que Dieu l'aurait approuvé ».

Oh ! Oh ! reprit St-François, avec un grand sentiment de justice et un vif mécontentement : « ô Frère Juniper, pourquoi as-tu causé un si grand scandale ? Ce n'est pas sans raison que cet homme se plaint et qu'il est courroucé contre nous : sans doute que maintenant il va nous diffa-

Digitized by Google

mant dans toute la ville. Hé bien ! Je te commande, au nom de la sainte obéissance, de courir après lui, et quand tu l'auras rejoint, tu te jetteras à terre devant lui et tu avoueras ta faute et lui prometteras une complète réparation. »

Frère Juniper fut étonné de ces paroles au delà de tout ce qu'on peut dire. Il ne comprenait pas qu'une action aussi charitable que la sienne pût mériter un reproche quelconque. Il lui semblait que les biens matériels ne sont rien quand on n'en donne pas fraternellement une partie à son prochain. Il répondit : Ne doute pas Père, que je n'aille immédiatement après cet homme, et que je ne lui donne satisfaction ; mais, pourquoi me tourmente-t-on ainsi ? Ce porc, dont j'ai coupé le pied, n'était-il pas à Dieu plutôt qu'à cet homme ? et n'ai-je pas accompli un acte de grande charité ? — Va ! dit Saint François et Frère Juniper se met à courir ; il rejoint l'homme qui ne cesse pas d'être irrité. Il lui raconte pour quelle raison il avait agi ; et lui parle, exultant de joie comme quelqu'un qui aurait rendu un grand service pour lequel il s'attendrait à être largement rémunéré. Le maître du porc qui était d'autre sentiment, accable le Frère d'outrages, l'appelant écervelé, fou, voleur et le pire des malandrins.

Juniper ne comprend rien à cette colère, à ces injures ; il croit n'avoir pas été bien entendu, il recommence son récit, se jette au cou de l'homme, l'embrasse, l'étreint, affirmant toujours que la charité seule avait inspiré son action. Il va même jusqu'à l'inviter à sacrifier le reste de l'animal. Il dit tout cela avec tant de charité, de simplicité, d'humilité que le propriétaire du porc revenant à lui en arrive à se jeter aux pieds du Frère, non sans beaucoup de larmes. Puis, plein de remords des outrages dits et faits aux Frères du couvent, il alla prendre le porc, sujet de tant d'émotion, le tua, le découpa et le porta avec une grande dévotion et un grand regret à Sainte-Marie-des-Anges. Il

Digitized by Google

le donna à ces Saints Frères, en réparation de l'injure qu'il leur avait faite.

Tout est bien qui finit bien.

Et notre poète Gazet ? est-ce que, de son côté, il finit bien son ouvrage? Il y a lieu d'en douter; car, chose singulière, il donne comme épilogue à ses « *Pieuses Joyeusetés* » un récit auquel on est bien loin de s'attendre ; je veux dire une conversation entre Saint-François d'Assise et Frère Léon, conversation dans laquelle le saint explique ce qu'il croit capable de causer en nous une joie parfaite : ô Frère Léon, dit-il, suppose que loin d'être partout bien accueilli, bien écouté et fêté, suppose que nous rentrions de voyage à notre couvent de Sainte-Marie-des-Anges, tout trempés de pluie, transis de froid, souillés de boue, torturés par la faim ; le portier arrive tout en colère et nous crie : Qui êtes-vous ? Nous répondons : deux de vos frères ; le portier réplique : vous mentez ; vous êtes plutôt deux coquins qui allez trompant le monde, volant le bien des pauvres ; allez-vous en ! Et nous restons dehors, à la pluie, à la neige, avec le froid, la faim : la nuit venue, nous frappons encore, et le portier tout en colère nous chasse et nous crie d'aller à l'hôpital ; et parce que, pressés par la souffrance nous continuons à frapper, le suppliant avec larmes de nous donner abri, il sort avec un bâton noueux, nous prend par le capuchon, nous jette à terre, nous roule dans la neige, nous bat sans pitié ; c'est alors, Frère Léon, si nous savons supporter le tout avec patience, c'est alors qu'il est possible de ressentir la joie parfaite.

Ainsi pensait et parlait le Poveretto d'Assise ; mais les écoliers du collège de la Flèche, en étaient-ils à ce point de perfection qu'ils fussent capables de comprendre, de goûter la leçon, et de la trouver à sa place dans les *Pia Hilaria*? Je ne le crois pas.

Ils auraient sûrement préféré les joyeusetés d'un autre P. Jésuite, le célèbre Gresset, l'auteur de *Vert-Vert*, du

Digitized by Google

Carême Impromptu et du *Lutrin Vivant*. C'étaient là de franches joyeusetés, dont se divertit encore l'esprit français; mais elles n'étaient pas précisément pieuses; l'auteur, jugé trop mondain par ses supérieurs, fut « limogé » à la Flèche. Il connaissait le collège pour y avoir enseigné autrefois les humanités ; mais il ne se consola qu'à moitié de s'y trouver dans les nouvelles conditions qui lui étaient faites, témoins les vers suivants :

Un climat assez agréable,
De petits bois assez mignons,
Un petit vin assez potable,
De petits concerts assez bons.
Un petit monde assez passable,
S'il était de belles prisons.

Mais gardons-nous bien de railler Gresset dans cette Académie, qui, un jour, si ma mémoire ne se trompe pas, fut heureuse de lui faire fête et félicitons-le plutôt, félicitons avec lui le P. Angelin Gazet d'avoir su accorder cette lyre joyeuse aux chants de laquelle Horace devait de se reposer doucement au milieu de ses travaux.

O lyra, laborum
Dulce lenimen.

Digitized by Google

IV.

HAM-EN-ARTOIS

UNE ÉLECTION D'ABBÉ AU XVII^e SIÈCLE

J'ai eu l'occasion, hier, d'aller visiter Ham-en-Artois, à trois kilomètres de Lillers ; naturellement, je visitai l'église ; seul reste, ou à peu près, de l'ancienne abbaye. Elle fut respectée, pendant la Révolution de 1793, quand les bâtiments claustraux étaient, en grande partie, ruinés par les démolisseurs.

Aujourd'hui, elle est réparée, surtout dans la partie inférieure, par des ouvriers qui travaillent sous la direction des Beaux-Arts ; l'abside est toujours revêtue d'un riche lambris qui s'élève jusqu'à la voûte où il prend la forme d'un baldaquin. Cinq niches de style Corinthien sont pratiquées dans ce rétable monumental ; les statues qu'elles abritent sont plus grandes que nature et représentent les quatre évangélistes, et l'ascension du Sauveur.

On remarque, en outre, des guirlandes et des médaillons où sont représentés en relief les fondateurs des principaux ordres religieux. Quant aux fenêtres, elles m'ont frappé

Digitized by Google

par leur forme étroite, élevée, et à cintres surbaissés. La tour octogone s'élance entre le chœur et les nefs ; elle s'aperçoit de loin, dans la plaine unie qui l'environne.

Ce que je tenais surtout à savoir, c'est si l'épitaphe du fondateur de l'abbaye, Enguerrand, seigneur de Lillers, épitaphe datée de 1100, existait encore. Je ne la trouvai pas à l'endroit où je croyais qu'on l'avait jadis placée. J'interrogeai un ouvrier qui me renvoya à son patron, lequel me montra la pierre où sont gravés, en beaux caractères gothiques, les deux vers suivants :

Hic flos militiæ, Paridis gena, sensus Ulyssis,
Æneæ pietas, Hectoris ira. jacet.

Celui qui fut la fleur de la milice guerrière, qui eut la beauté de Paris (mot à mot la joue de Paris, *Paridis gena,*) la prudence d'Ulysse, la piété d'Enée, la vaillance emportée d'Hector, est là gisant. J'aime beaucoup le voisinage des deux mots *Hectoris ira, jacet*, il y a une telle opposition avec la fougue que nous rappelle le mot *ira*, et cette immobilité impuissante marquée par ces deux syllabes : *jacet.*

J'en arrive maintenant à la fondation elle-même de l'abbaye, pour parler ensuite de Maur Fautrel, un des abbés du XVII^e^ siècle.

***

L'année 1080, Enguerrand, seigneur de Lillers, partit en pélérinage à Saint-Jacques de Compostelle, en Espagne, avec le Comte de Guînes, premier du nom.

Au retour, nos deux Chevaliers s'arrêtèrent à l'abbaye de Charroux, près Poitiers. Ils furent tellement édifiés de la discipline, de la piété qui régnaient dans le monastère,

Digitized by Google

qu'ils résolurent d'en détacher plusieurs religieux pour les amener dans leurs terres.

C'est ainsi qu'on vit s'élever près de Guînes, l'abbaye d'Andres, et celle de Ham, près de Lillers.

Il fut stipulé que les religieux de ces deux monastères éliraient leurs abbés parmi les moines de Charroux.

Mais, au XIII^e^ siècle, en 1249, sous le seizième abbé, nommé David, il fut décidé, par un commissaire du Pape Innocent IV, que les religieux de Ham ne seraient plus obligés de choisir un abbé dans la communauté de Charroux.

Maintenant, ceci posé, arrivons au XVII^e^ siècle.

Il y avait à Arras, avant la prise de cette ville par les Français, en 1640, une famille du nom de Fautrel, que j'ai le regret de ne pas trouver mentionnée dans le Dictionnaire de Cardevacque. Nous connaissons le père, François Fautrel, et l'un des enfants ou l'enfant : Maur Fautrel.

Assitôt qu'Arras fut prise, tous les deux se retirèrent à Saint-Omer, resté sous la domination espagnole. L'enfant ayant terminé ses études, se fit religieux en l'abbaye de Ham. En 1674, la nomination d'un nouvel abbé devint nécessaire.

A qui revenait-il de faire cette nomination ?

A moi, dit Louis XIV, attendu que Ham est du bailliage de Lillers, et que Lillers est pays de nouvelle conquête ; et sans tarder, le Roi nomma Maur Fautrel comme abbé.

A nous, répliquèrent les religieux de l'abbaye ; c'est un droit que nous tenons de Rome depuis le XIII^e^ siècle, que nous avons toujours exercé, et que nous voulons exercer encore ; et, chose assez étonnante, ils nommèrent abbé le même Maur Fautrel, ce qui est évidemment à l'honneur de celui-ci.

A nous plutôt, déclarèrent les ministres d'Espagne qui

Digitized by Google

étaient à Bruxelles, attendu que la contrée d'Aire-sur-la-Lys et de Saint-Omer reste encore sous notre domination; et nous commençons par déclarer nulle l'élection faite par d'autres que par nous.

Aussi, Théodore de Bryas, évêque de Saint-Omer et supérieur du monastère refusa de confirmer l'élu.

Celui-ci ne se tint pas pour battu. Il se pourvut en Cour Royale et obtint de Louis XIV un brevet autorisant Guy de Sève, évêque d'Arras, à délivrer des lettres de confirmation, quitte à les faire enregistrer au Conseil d'Artois siégeant à Arras.

Mais qu'apprit-on bientôt à la Cour de France? On apprit que François Fautrel, père, avait quitté Saint-Omer pour se fixer à l'abbaye d'Ham, près de son fils ; qu'il avait apporté au monastére des papiers importants ; puis, chose curieuse ou plutôt inexplicable, qu'il avait écrit à la Cour Espagnole de Bruxelles, sollicitant une seconde nomination en faveur de son fils. Naturellement, on fut à Paris très mécontent de l'aventure et on soupçonna Maur Fautrel d'être encore attaché aux intérêts de l'Espagne. Le Ministère ne manqua pas d'envoyer une Commission au Conseil d'Artois pour en informer.

Bien mieux, deux Commissaires du Roi, Henri-Antoine le Carlier, et André Bataille, escortés de quatre archers, allèrent mettre les scellés sur les papiers de François Fautrel, père, et sur ceux de l'abbé, son fils.

Malgré cela, Maur Fautrel assista aux États d'Artois tenus à Arras pendant huit années consécutives ; il n'assista jamais aux États de Saint-Omer pour la partie de l'Artois qui était encore sous la domination de l'Espagne.

Il fut même, au titre de représentant du Roi, adjoint au Comte de Montbrun, gouverneur d'Arras, et à Scarron, président du Conseil d'Artois, pour l'élection d'un abbé à Auchy-les-Moines.

Digitized by Google

Qu'arriva-t-il, par la suite? Les soupçons qu'à la Cour de France, on avait contre sa fidélité s'aggravèrent-ils? En fut-il cause responsable par son manque de discrétion? Je ne sais.

Toujours est-il qu'il fut décrété d'ajournement personnel au Conseil d'Artois. Il y comparut, en 1688 ou 1689. Il subit quelques interrogatoires, puis il fut retenu à Arras, à la suite de la Cour, un certain temps. Mais un beau matin, un premier jour d'avril, à cinq heures il vit un huissier du Conseil pénétrer dans la maison où il logeait.

L'huissier était accompagné de deux ou trois adjoints, et porteur d'un ordre de prise de corps que le Conseil d'Artois lui avait remis.

L'abbé de Ham dut céder à la force ; on le conduisit dans la prison de la Cour-le-Comte ; et on le renferma dans un lieu infect avec défense de parler à qui que ce fût, pas même à ses religieux. Cet internement plus que sévère dura jusqu'au 10 du même mois, d'avril, alors, il cessa.

Mais on ne fit sortir le prisonnier que pour le conduire en Normandie, au Mont-Saint-Michel, où il devait rester détenu pendant deux ans. Je ne sais dans quelles conditions on l'y retint ; mais en visitant la fameuse abbaye, il y a quelques années, j'y remarquai des réduits souterrains, des gêoles sombres où sûrement il ne faisait pas bon de vivre pour les malheureux qu'on y jetait.

Notre prisonnier obtint enfin sa liberté ; il en profita pour retourner en son abbaye.

Courageux dans l'adversité, il se montra vigilant dans l'exercice de ses fonctions. A en croire son épitaphe : *successoribus suis codices censuales propria manu conscriptos reliquit,* c'est-à-dire qu'il mit soigneusement par écrit toutes les redevances dues à son abbaye : *chorum et turrim magnifice extruxit :* de ce chœur, de cette tour

Digitized by Google

magnifiquement construits, il ne reste plus rien ; plus rien non plus des bâtiments restaurés par lui : *alia hujus monasterii œdificia reparavit ;* plus rien, enfin, du riche mobilier dont il avait embelli son église : *sacram suppellectilem abunde procuravit.*

Plein de mérites, il mourut dans son monastère le 20 mai 1695 ; il avait soixante-quatre ans d'âge, et vingt années de gouvernement abbatial.

Digitized by Google

V.

L'ABBAYE DU VIVIER

DE L'ORDRE & DE LA FILIATION DE CITEAUX

Un manuscrit dont M. Delaby a fait l'heureuse acquisition et qu'il a bien voulu me prêter, relate l'histoire versifiée de l'abbaye du Vivier, depuis la première abbesse (1227) jusqu'à l'abbesse vivant alors que l'auteur fit son œuvre vers la fin du XVII[e] siècle.

Cet auteur, né à Saint-Omer, vers l'année 1615, fut reçu religieux à l'abbaye de Clairmarais le 23 avril 1672. Il fut nommé confesseur des religieuses du Vivier, ce qui lui permit de connaître les Annales de la Communauté. Comme il avait le goût de la poèsie, il rima son histoire, se donnant, à mon avis, une peine bien inutile pour dire ce qu'il désirait nous faire connaître. Ce n'est pas qu'il fût sans talent : dans la description des travaux de maçonnerie et autres, dans le récit des guerres dont l'abbaye eut tant à souffrir, il se tire d'affaire assez bien.

Une courte préface ouvre son petit volume ; il y croit devoir s'excuser de ce qu'il n'orne pas son récit avec les divinités de l'Olympe, comme si la règle ordonnait aux poètes de ne rien écrire en dehors d'elles. De race flamande, il craint d'employer des expressions peu françaises, et il en demande pardon par avance.

Maintenant je résume brièvement son poème.

Digitized by Google

1. — Dans les premières années du XIII[e] siècle le Seigneur de Neuville-Vitasse se nommait Eustache; son frère Baudouin de Neuville était allé à la conquête de Constantinople et y avait trouvé la mort.

Eustache, pendant une chaude journée d'été, s'était laissé aller au sommeil. Dans une vision, il aperçut la Vierge accompagnée d'un moine à l'aspect vénérable, mais austère.

Le moine avait une robe de laine blanche, un scapulaire noir sur les épaules, sur la tête, un simple capuchon, une ceinture de cuir autour des reins. D'une main il tenait une crosse de bois, de l'autre une tablette où se voyait dessiné un couvent placé au centre d'un vivier.

Réveillé, Eustache chercha les personnages entrevus dans son rêve, et ne vit plus rien. Il crut être l'objet d'une illusion, quand un religieux de Saint-Dominique, nommé Henri Falempin, vint lui donner l'explication attendue. Il lui dit que le moine était Saint Bernard, que le saint désirait avoir un couvent affilié à son ordre et qu'il lui demandait de le faire bâtir dans un marais de ses propriétés situé à Wancourt.

Eustache s'exécuta volontiers ; les bâtiments finis, on rassembla dix ou douze dames auxquelles on donna pour abbesse une religieuse du couvent Cistercien d'Annay, nommée Berthe. C'était en 1227.

Le terrain était malsain ; mais Saint Bernard en recherchait de tels pour ses fondations, bien loin de les éviter ; afin, dit-on, d'entretenir en ses religieux la salutaire crainte de la mort. Les premiers logements n'étaient ni confortables ni même salubres ; mais l'abbesse sut encourager ses filles, et leur fit entrevoir dans un avenir prochain une situation moins miséreuse.

Elle gouverna sagement sa maison, jusqu'à sa mort arrivée en l'année 1248.

Digitized by Google

2. — Pour lui trouver qui lui succèdât, sans recourir au roi, ni à personne, le chapitre choisit Madame Helinde et le choix fut confirmé par le Père général de Citeaux.

La nouvelle abbesse devait être une maîtresse femme, car elle arrondit vite son domaine.

En 1254, elle eut la protection de Robert d'Artois. Celui-ci combla de biens le monastère, avant que d'aller aux côtés de son frère le roi Saint-Louis, batailler en Orient, et trouver là une mort glorieuse. Elle mourut le 16 mai 1260.

3. — Madame Lutgarde lui succède, d'une rare sagesse, d'un savoir-faire parfait, elle conduit si bien sa maison, que le couvent du Vivier devint célèbre tout à l'entour. Les novices affluèrent. Mais voici, en 1263, une terrible inondation qui rompt les digues, se répand dans les près, attaque le Couvent ; les religieuses effrayées, échappent à la mort; mais que de ruines : les provisions, les bâtiments, les effets, sont emportés par l'eau ; après l'inondation, ce sera fatalement l'extrême misère et la famine. Mais Lutgarde, intrépide, rassure son monde ; elle dit d'espérer quand même, et de fait, on trouva heureusement arrêtés par un obstacle providentiel, les débris que l'eau entraînait, tableaux, ameublements, ornements, reliquaires.

L'évêque d'Arras était alors Pierre II de Noyon.

Il consola les religieuses, les secourut, provoqua des largesses des fidèles, si bien que le monastère se rebâtit, et fut protégé par des digues puissantes contre de nouvelles inondations, on l'édifia d'ailleurs sur un lieu plus élevé. L'abbesse se montra d'une habileté consommée et parvint à s'assurer la bienveillance de Robert II Comte d'Artois (tué à Courtray en 1302). Elle mourut le 22 mars de l'on ne sait quelle année.

4. — Madame Hélinde, deuxième du nom, quatrième abbesse. Elle achève l'œuvre commencée, et le couvent est un modèle. Elle meurt le jour de St-Benoit, 21 mars

Digitized by Google

1310, et l'auteur fait cette réflexion : équinoxe à ses sœurs de printemps affligeant.

5. — Madame Sainte dite le Sauvage, cinquième abbesse. Elle avait de l'esprit, du talent et du zèle. Avec elle plus d'acquisitions, de dons, d'achats, de contrats; et cependant la maison, la chapelle et leurs dépendances s'enrichissent. Enfin tout florissait quand elle mourut en 1320 (13 avril), On lui doit le papier terrier de l'abbaye ou registre des biens 1313.

6. — Madame Marie Ire, sixième abbesse. Elue par le chapitre, elle se récrie, pleure, gémit, fait un terrible vacarme, y met tout en alarme, puis finit par accepter Elle s'efforça de ramener ses sœurs à l'austérité primitive et subit les ennuis d'un procès comme on en voyait tant à cette époque.

Elle mourut en 1334, le 26 mai.

7. — Madame Alide, septième abbesse. — La même année 1334, 3 décembre, un religieux de l'Ordre de Citeaux, le P. Jacques du Four Bernardin, dit le Cardinal le Blanc, est fait pape sous le nom de Benoît XII. Alors, soit par indulgence, soit par simple connivence, la mollesse s'introduit dans l'ordre; la chair, le poisson font partie de la nourriture. La communauté du Vivier se garda de tout excès, et l'usage de la viande fut autorisé trois jours par semaine. L'abbesse mourut le 29 septembre 1356; non sans avoir éprouvé les premiers effets de la guerre entre les Anglais et la France.

8. — Madame Péronne, huitième abbesse est élue. Les temps étaient difficiles; Mahaut avait obtenu le Comté d'Artois. Robert III, arrière-fils de Robert II, est mécontent, se croyant lésé dans ses droits; l'Anglais en veut aux Valois, et se joint à d'Artevelle, et l'Artois est ravagé par le fer et le feu. Les couvents ne sont pas épargnés.

Digitized by Google

Du haut de son clocher, l'abbesse voit la Thieuloye au faubourg de Ronville, et les Dominicains détruits par l'incendie, parce que sur les terres de Mahaut. Péronne fut assez heureuse pour sauver son héritage, l'enrichir même ; elle meurt le 26 février 1381.

9. — Madame Pâquette, neuvième abbesse. C'était le temps du grand Schisme d'Occident. La division s'est mise partout, et elle a déchaîné le désordre jusque chez les religieux, ceux de Citeaux en particulier. L'abbaye du Vivier continue sa vie austère. Mais voici qu'en 1392, une seconde inondation menace le couvent. Les dégâts sont importants, mais vite réparés, si bien réparés, dit notre poète, que tout paraît nouveau. L'abbesse s'affaiblit avec l'âge et meurt le 6 août 1400.

10. — Madame Marie, dite de Hangard, deuxième du nom, dixième abbesse. La guerre éclate entre Charles VI et le duc de Bourgogne. Celui-ci, se trouvant à Bapaume, est assiégé par le Roi ; mais les biens du Vivier sont, en grande partie, dans la contrée ; ils ne sont pas épargnés par les pillards. Le roi se rejette sur Arras, avec 200.000 hommes. C'est en cette ville que l'abbesse suivie de ses filles cherche un refuge. Arrivée au faubourg St-Sauveur, elle voit mille bourgeois s'armant et criant : Vive Bourgogne !. Pendant sept semaines, la ville subit assauts sur assauts, mais résiste toujours. Enfin une paix est signée.

Les religieuses retournent à leur Monastère, et ne le reconnaissent plus, tant les soldats qui y ont séjourné quelque temps, ont tout mis à sac, tout sali. Vite, on se met à l'ouvrage, et comme il arrivait toujours en ces cas-là :

> Tout est si bien rangé que dans peu le couvent
> Est au premier état, et mieux qu'auparavant.

L'abbesse meurt le 14 novembre 1429.

Digitized by Google

11. — Madame Catherine de Barmarques, onzième abbesse.

Les guerres avaient réduit le monastère à une véritable détresse ; détresse de biens temporels, et probablement aussi de sujets. Car, pour trouver qui succédât à la défunte abbesse, on s'adressa à un autre monastère ; affilié à Clairvaux-Beaupré, au risque de déplaire à Citeaux. Le père confesseur porta la crosse et les clefs du couvent pour les offrir à une religieuse nommée Catherine, laquelle accepta, vint au Vivier et se mit à l'œuvre non sans succès.

La paix signée à Arras au fameux traité de 1435, rendit le calme ; un moment, pendant l'année 1430, une sécheresse exceptionnelle amena la stérilité et une telle misère que tous criaient à la famine. Heureusement, l'année suivante fut d'une fertilité admirable.

L'abbesse mourut le 26 juillet 1472.

12. — Madame Jacqueline Beirap, douzième abbesse.

C'est le temps où Louis XI vient excercer ses audacieuses entreprises contre le Comté d'Artois et la ville d'Arras, après la mort de Charles-le-Téméraire duc de Bourgogne, et au mépris des droits de la jeune héritière Marie d'Autriche.

Le couvent fut dans de continuelles alarmes ; et l'abbesse, qui était impressionnable, souffrit beaucoup ; elle mourut le 29 juin 1486.

13. — Madame Catherine de Tilly ; treizième abbesse.

Alors, il y avait neuf sœurs au plus. Mais l'abbesse, de famille noble, a d'éminentes qualités ; elle a de grands desseins ; pour les accomplir, elle implore des indulgences ; et elle réussit à rebâtir une belle chapelle. Ses desseins étaient servis par la paix qui régna en France pendant que Louis XII bataillait en Italie.

L'abbesse mourut le 24 mars 1507.

Digitized by Google

14. — Madame Marguerite de Mor, quatorzième abbesse.

Elle enrichit la chapelle ; fait mettre une horloge au clocher. L'évêque d'Arras, de Ruistre, est demandé pour faire la consécration. Celle-ci a lieu en grande pompe, plus de vingt instruments de musique en rehaussèrent l'éclat, (9 avril 1508).

Elle meurt en 1519.

15. — Madame Isabeau de Tilly, quinzième abbesse.

Elle avait beaucoup d'esprit, d'adresse et de capacité. Cependant soit qu'elle se montrât trop fière à l'égard de ses sœurs, qu'elle cherchât trop ses aises, et s'occupât des autres moins qu'il ne convenait, elle cessa vite de plaire. Puis la guerre amena de nouveau ses ravages, guerre entre François Ier et Charles-Quint. Après la guerre, la peste de 1523 fit mourir douze mille personnes dans Arras, dont trois cents prêtres. L'abbesse fut rendue responsable de tout ce que le couvent eut à souffrir, et elle fut acculée à la démission, on lui donna pour lui succéder :

16. — Madame Isabeau, seizième abbesse.

La démissionnaire n'accepta pas volontiers le sort qui lui était fait ; elle remua ciel et terre pour qu'on lui rendît la crosse ; elle perdit son temps ; il lui fallut vivre en simple religieuse, et après douze années, la mort mit fin à ses jours et à ses larmes.

Isabeau voit des embarras de tout côté, tout a été négligé ; par bonheur l'abbé de St-Vaast vient à son secours, et se montrant parfaite économe, elle rétablit ses affaires. Mais, je ne sais pourquoi, elle se soustrait à l'obédience de l'abbé de Vaucelle, reconnu Commissaire du Vivier. Elle n'a eu pourtant qu'à s'applaudir de son zèle et de sa générosité ; mais, pour une raison que l'auteur n'arrive pas à deviner et nous encore moins que lui ; elle se met sous la direction de l'abbé de Cercamp, et meurt bientôt, 7 septembre 1546.

Digitized by Google

17. — Madame Marie Fouquants, dix-septième abbesse.

La nomination de la nouvelle abbesse fut plus compliquée que les précédentes L'intervention du gouvernement espagnol siègeant à Bruxelles était requise. L'abbé d'Aulne, nouveau Commissaire du Vivier, se rend en cette ville, voit la reine Marie, sœur de Charles-Quint, expose sa demande et la reine députe le président d'Artois, le suffragant d'Arras et l'abbé de Launois pour recevoir les votes des treize religieuses alors présentes au monastère. Marie Fouquants est nommée, reconnue par lettres royaux, confirmée par l'abbé général de Citeaux, installée par l'abbé de Launois.

Les premières années furent tranquilles ; puis, c'est encore la guerre ; la mise en sûreté de tout le mobilier, la fuite dans Arras ; là, l'abbesse, sur l'avis de l'abbé d'Aulne cherche une maison qui pût servir de couvent ; elle trouve un gîte suffisant ; ce qui permit d'aller, de résider, selon les temps, tantôt à la campagne, tantôt en ville. Mais cela ne pouvait durer ; rien ne fatiguant plus que cette insécurité de l'existence toujours menacée ; l'abbesse mourut en 1557.

18. — Madame Jeanne Ricamets, dix-huitième abbesse.

Après les préliminaires, Jeanne Ricamets est élue. Les temps sont toujours orageux jusqu'à la paix de Cateau-Cambrésis 1559, mais l'élue a du crédit près du duc gouvernant à Bruxelles, et des seigneurs voisins ; on lui donne des hallebardiers et des gendarmes pour protéger le monastère. Elle meurt en 1560.

19. — Madame Jeanne de Neuville, dix-neuvième abbesse.

L'évêque d'Arras Richardot est chargé par le duc d'Albe de présider à l'élection ; celle-ci mit la crosse aux mains de Jeanne de Neuville, qui, protégée par l'autorité,

Digitized by Google

échappe aux déprédations commises ça et là par les Huguenots.

Quoiqu'elle fût habile en matière d'affais
Gosson son avocat et son pensionnais
Lui donnait des conseils et de si bons avis
Que tout réussissait quand ils étaient suivis.
Ce *Gosson* si connu par ses beaux commentaires
Qui règlent de l'Artois les arrêts ordinaires
Aux cas litigieux l'assistait avec soin,
Lui donnait des avis, dont lui-même eut besoin,
Quand trop imprudemment fourré dans la tempête
Il ne put s'en tirer qu'il y laissât sa tête.

Notre poète raconte alors d'une manière vive et précise les troubles dans lesquels Gosson trouva un supplice qu'il n'avait pas mérité.

L'abbesse mourut en 1595.

20. — Madame Marie de Rocour, vingtième abbesse, est élevée au rang d'abbesse par lettres de la cour et brevet du roi. Pendant son règne, il y eut bien des alertes ; avec des intervalles de relative tranquillité. L'abbé général de Citeaux lui donna la croix d'or. (Paix de Vervins en 1598).

21. — Madame Hélène Caudron, vingt-et-unième abbesse.

L'élection se fait par la grâce de l'Archiduc Albert et d'Isabelle ; Monseigneur Herman, évêque d'Arras (le soixante-dix-septième) le président du Conseil d'Artois, et dom Henri de Beaujeu, abbé de Vaucelles, furent nommés Commissaires à l'élection. Madame Caudron était native d'Arras, d'une famille très connue.

Son règne se passa dans la paix ; elle mourut en 1628.

22. — Madame Jeanne de Boufflers, vingt-deuxième abbesse.

Un brevet de l'infante Isabelle nomme Jeanne de Boufflers abbesse. Celle-ci entreprend aussitôt des travaux

Digitized by Google

immenses pour embellir ses deux maisons, celle des champs, celle de la ville d'Arras. Elle est d'une activité que rien ne lasse et d'une magnificence qu'on admire.

Puis, quand elle a tout achevé, tout est compromis par les désordres d'une soldatesque sans frein. Les troupes de passage réclament de l'argent et du pain ; les maraudeurs emportent sans demander.

Nous sommes en 1640; Arras est assiégé par la Meilleraie et le Maréchal de Chatillon. Avant que la ville soit prise, les assiégeants ont ravagé les alentours ; la maison du Vivier est détruite ; les sœurs tombent dans une disette épouvantable, une d'elles fut tuée un jour par un soldat barbare. L'abbesse s'en crut responsable ; le remords abattit ses forces ; elle mourut le 5 février 1648.

23. — Madame Catherine Carpentier, vingt-troisième abbesse.

Elle était native de Saint Omer ; naturellement par suite de la conquête Française, et du fait que les Epagnols ne la croyaient pas définitive, et voulaient maintenir leurs droits, Madame Carpentier ne savait à qui s'adresser pour avoir le brevet nécessaire. Elle s'adressa à l'Espagne, qui lui fut favorable ; mais Louis XIV, lui opposa une autre abbesse, d'où mille difficultés qui cessèrent à la paix des Pyrénées (1659).

Elle mourut le 15 décembre 1670.

24. — Madame Isabeau Roguet, vingt-quatrième abbesse, est reconnue par le roi Louis XIV. Elle connut vite la plus épouvantable détresse que le monastère eut jamais éprouvée ; il fallut qu'on vint à son aide pour donner du pain à ses religieuses. L'état de guerre persistant, les gens de la campagne avaient apporté dans le couvent les effets, les meubles, le blé qu'ils voulaient abriter contre la déprédation, et en 1649, un terrible incendie dévora tout et ne laissa qu'un monceau de ruines.

Digitized by Google

25. — Madame Robert, vingt-cinquième abbesse.

Les trois Commissaires députés à l'élection de Madame Robert furent le gouverneur d'Arras, l'intendant de Picardie et d'Artois, puis l'abbé de Clairmarais, celui qui donna l'habit religieux à notre auteur le 23 avril 1672.

Celui-ci était confesseur des religieuses au temps de l'abbesse Robert. Comme il ne conviendrait pas de la louer, étant vivant, il arrête là son travail qui n'est pas sans mérite.

Je laisserai ce soin (de continuer) à quelque successeur
Qui sera du Vivier après moi confesseur.
Content de ses vertus d'admirer la carrière
Je verrais mieux sa course assis sur la barrière.
Et déjà sur les dents des précédents travaux.
Mon esprit jouira désormais du repos.
Car lorsqu'on va fraper au quatorzième lustre (65 ans)
L'on commence trop tard pour devenir illustre
Un apprenti tardif, en même temps barbon
Ne s'est pas encore fait dans son art un grand nom.
Dussè-je des amis souffrir les rebuffades,
Je n'entreprendrai point pour eux des Iliades.

Digitized by Google

Digitized by Google

II.

Séance publique du 13 Novembre 1924

Digitized by Google

Digitized by Google

ALLOCUTION D'OUVERTURE

PAR

M. LESTOCQUOY

Président

MESDAMES, MESSIEURS,

Plus d'un parmi vous est certainement surpris de ne pas voir, à la place que j'occupe aujourd'hui, M. Sens, notre distingué Président depuis la guerre.

Lorsque nous étions rentrés, mobilisés ou réfugiés, au milieu des ruines affreuses de notre Ville martyre, M. Sens nous avait réunis, — nous n'étions plus alors que treize Membres, — dans son logement d'érudit, pour recommencer nos séances hebdomadaires et essayer, avec notre aide, de reconstituer notre Société.

La reconstitution, tout le monde le sait, a continuellement tenu, depuis l'armistice, la plus grande place dans la pensée artésienne ; tous les pouvoirs, toutes les entreprises, toutes nos Sociétés en ont fait leur principale préoccupation. Elle s'est faite, elle se fait maintenant et, j'en suis certain, elle se fera entièrement, malgré les obstacles, si nous conservons l'entêtement héréditaire qui nous caractérise.

M. Sens a réussi dans son dessein. Au mois de juin dernier, nous avons atteint le chiffre normal des Membres

Digitized by Google

résidants et depuis quelques années déjà nous ne lui demandons plus une hospitalité, pourtant si familièrement aimable ; en accord avec M. Leroy, Maire de la ville d'Arras, qui fut un de nos Collègues particulièrement regretté, il nous avait installés dans le provisoire Hôtel de Ville du Boulevard Vauban.

Notre Président nous avait tellement bien reformés, que nous avons pu, le 4 juillet 1923, fêter dans une Séance solennelle brillante le 150e Anniversaire de l'Académie d'Arras.

Je n'ajoute plus rien, je pourrais en dire davantage, je me bornerai tout simplement à affirmer que vous avez bien mérité, Monsieur Sens, de l'Académie d'Arras et aussi de la ville d'Arras, dont nous constituons depuis si longtemps une partie de la manne intellectuelle.

Mais alors, me dira-t-on, pourquoi votre Société n'a-t-elle pas conservé, comme Président, celui dont elle pense tant de bien ? Se serait-elle donc lassée d'appeler Aristide « le Juste » ? Non, il existe, dans nos statuts un article qui ne permet pas à certains Membres de notre Bureau, et en particulier au Président, de conserver leurs fonctions pendant plus de quatre années consécutives, et voilà pourquoi notre Président d'hier est devenu notre Chancelier d'aujourd'hui.

Pourquoi l'Académie m'a-t-elle choisi pour succéder à M. Sens ? Je n'en sais vraiment rien : j'en suis encore tout ébahi. Il y a tant de mes Collègues qui rempliraient beaucoup mieux que moi les fonctions qui me sont confiées ! Peut-être, comme me le disait un de mes confrères, qui me félicitait de mon élection, a-t-on voulu donner une marque de sympathie au corps médical d'Arras en appelant son doyen d'âge à l'honneur ; si c'est là la raison, et vous me permettrez de croire que c'est la vraie, je vous en remercie bien volontiers, mes chers Collègues, et j'essayerai de ne pas trop déméríter de mes prédécesseurs.

Digitized by Google

Je vous ai dit que M. Sens était arrivé à réunir le chiffre normal de nos Membres résidants. Depuis, hélas ! la mort nous a ravi M. Alice Advielle. Il s'est éteint le premier juillet dernier et nous nous sommes fait un devoir, avec nombre de nos Collègues de l'accompagner à sa dernière demeure. Il n'y eut pas de discours sur sa tombe, sa modestie n'en avait pas voulu. Je n'en dois pas moins dire ici en quelques mots quels regrets il nous a laissés et combien son souvenir persistera parmi nous.

Issu d'une ancienne famille de notre ville, M. Advielle représentait pour nous, qui le connaissions depuis de longues années, le véritable type de l'enfant d'Arras, travailleur, épris d'art, aimable et bon. Dans sa longue carrière, il avait eu le temps de perfectionner le goût, qui était inné en lui, des choses de l'art, médailles, gravures, peintures, livres. Au contact de tous les mobiliers plus ou moins disparates, qu'il laissait éparpiller autour de lui et qu'il expertisait constamment, il trouvait de temps en temps des débris, des restes qui gardaient pour lui une saveur archéologique et qu'il faisait valoir en d'intéressantes conversations.

Aussi n'est-il pas étonnant qu'il ait été nommé, il y a, je crois, une quinzaine d'années, conservateur du Musée municipal, ce musée pour lequel il éprouvait une véritable tendresse et qui le consolait en partie des épreuves que, comme tant d'autres, il avait eu à supporter dans la vie.

Ce musée, il eut l'affreux déplaisir d'en voir la destruction, lors de l'incendie du 5 juillet 1915. Dans cette néfaste journée, où périrent tant d'œuvres d'art, dans cette fournaise où s'abimèrent tant de livres qui avaient résisté à l'emprise des siècles écoulés, dans l'effroyable bombardement qui anéantit entièrement la bibliothèque et les collections de notre Société, M. Advielle, refugié à Montreuil, mais vivant dans une inquiétude continue, était revenu à Arras. Il contribua avec M. Leroy, notre

Digitized by Google

ancien maire, et avec d'autres que nous pourrions nommer, à sauver une importante collection de peintures et d'œvres d'art.

Tout cela ne constituait-il pas des titres à M. Advielle pour entrer dans notre Compagnie ? Et c'est pourquoi, en 1920, il fut admis chez nous à l'unanimité.

Certes il était déjà bien vieux en 1920, mais il fit des efforts pour assister quelque fois à nos séances et il s'y montra, au milieu de l'estime qui l'entourait, affable comme il l'avait été toute sa vie.

***

Mesdames et Messieurs, soyez remerciés pour avoir bien voulu assister à notre séance publique annuelle, dont la première fut ouverte le 14 mai 1738, qui se continua jusqu'en 1789, reprit de 1817 à 1913 et fut renouvelée en 1920. Ces séances publiques ont toujours été marquées au coin du calme le plus discret, de la courtoisie la plus élégante et de la distinction la plus rare dans les sentiments exprimés.

Nous devons une reconnaissance particulière à M. le Préfet du Pas-de-Calais qui a bien voulu se dérober un jour à la lourde tâche qu'il a assumée pour prendre contact avec l'élite de la population arrageoise. Vous pénétrez ici, Monsieur le Préfet, dans une assemblée qui est l'aboutissant de nos réunions hebdomadaires : là nos Collègues, qui de même que tous leurs concitoyens, aiment leur grande et leur petite patrie avec une ardeur raisonnée et grave, nos Collègues, dis-je, s'adonnent à la recherche du beau, pratiquent le bien autant qu'ils le peuvent et s'essayent à la découverte du vrai en envisageant de temps en temps les problèmes dont est semé le vaste champ de notre belle histoire et qui sont loin d'être résolus à l'heure actuelle.

Digitized by Google

Monsieur le Maire, nous tenons aussi à vous témoigner nos sentiments reconnaissants. Vous aussi, vous avez bien voulu délaisser, pour quelques instants vos absorbantes occupations ; vous avez bien voulu nous octroyer, pour la séance d'aujourd'hui, cette délicieuse Salle des Concerts, que vous avez remise à neuf, avec l'esprit artésien qui vous anime et où le peintre de talent, qui l'a décorée, n'a pas oublié de faire figurer les silhouettes de Jean Bodel et d'Adam de la Halle. Ces illustres trouvères du treizième siècle faisaient partie avec les jongleurs, leurs compagnons, et avec les bourgeois de la cité prospère, qu'était Arras en ce temps-là, d'une association littéraire, appelée *Puy*, qui organisa, sous la direction de Jean Bretel, prince du Puy, des concours où étaient couronnées des poèsies lyriques. Ne pourrait-on pas trouver là comme un germe ancestral de notre Compagnie ?

Nous eussions été heureux de saluer ici Monseigneur l'Evêque d'Arras, dont nous goûtons l'aimable et sereine parole dans les rares instants qu'il veut bien passer avec nous. Un événement imprévu l'empêche au dernier moment de se rendre auprès de ses Collègues.

Digitized by Google

Digitized by Google

RAPPORT SUR LES TRAVAUX DE L'ANNÉE

(1923 1924)

PAR

M. le Baron CAVROIS DE SATERNAULT

Secrétaire-général

—:o:—

MESDAMES, MESSIEURS,

Les rapporteurs soucieux de trouver une entrée en matière avant l'exposé de faits disparates ou de travaux variés ont souvent usé.... ou abusé d'une charmante image empruntée à Saint François-de-Sales. Cet aimable écrivain est aujourd'hui particulièrement en honneur dans les Académies ; son compatriote, M. Henry Bordeaux, le célébrait naguère sous la Coupole, et l'Académie florimontane d'Annecy, il y a juste deux mois, procédait à l'inauguration solennelle d'un monument en l'honneur du savant prélat qui fut, avec le président Favre, son fondateur, dès l'année 1606.

Je puis donc à mon tour évoquer l'*Introduction à la Vie dévote* et la bouquetière Glycera si habile à diversifier la disposition et le mélange des fleurs que ses bouquets l'emportaient sur les tableaux du peintre Pausias. C'est une gerbe aussi que j'ai à vous présenter en ce moment et j'ose

Digitized by Google

espérer qu'elle aura l'heur de vous plaire, non point à cause de mon habileté, mais par l'agrément des fleurs qui la composeront.

Depuis le jour où Platon réunit ses disciples dans les jardins d'Academus, il est classique d'associer les fleurs et les Académies. Saint François-de-Sales avait appelé sa jeune société, née au pied des montagnes, du joli nom de Florimontane et lui avait donné pour emblème un oranger avec cette devise : *Fleurs et Fruits* (1). Notre Compagnie s'est conformée à cette gracieuse tradition quand elle a gravé sur son sceau un Génie laissant échapper des fleurs et des fruits d'une corne d'abondance et qu'elle a pris pour devise la formule souvent répétée parmi nous : *Flores fructibus addit*. Veuillez donc, Mesdames et Messieurs, entrer avec moi dans notre jardin ; puissent nos corbeilles et nos plates-bandes vous offrir quelques brassées dont l'éclat charmera votre promenade au milieu de nos parterres ; et, si vous le voulez bien, nous couronnerons ensemble nos érudits Collègues, pour les remercier des travaux qu'ils ont bien voulu nous apporter.

***

Ce sont des palmes guerrières, un faisceau de lauriers, que nous offrirons au Général Leleu. Il entretint l'Académie de la Bataille de Guise qui suspendit pour un jour, le 30 août 1914, la douloureuse retraite de notre armée de la Meuse à la Seine.

Ce fait d'armes revêt à nos yeux un intérêt particulier, parcequ'il fut accompli par la division de réserve du Nord et du Pas-de-Calais ; notre distingué Collègue y commandait la 102e brigade, sous les ordres supérieurs du Général

(1) Lecture de M. Henri Robert, délégué de l'Académie Française, à la séance publique des cinq Académies, le 26 octobre 1924.

Digitized by Google

Lanrezac auquel un tardif hommage fut récemment rendu. Le succès remporté par nos troupes ne put malheureuse ment être exploité, le repli de l'armée Anglaise ayant découvert notre gauche.

Le Général Leleu rendit un hommage ému à la vaillance de nos réservistes; la splendide et joyeuse ardeur qui reta-b'it leur front au milieu du désarroi, (on pourrait presque dire de la débandade) de la retraite, dès que l'ordre d'attaque leur fut transmis, restera l'un des souvenirs le plus passionnant de ceux qui en furent les témoins. Le Général Leleu laissa supposer qu'il n'avait pu suivre que de loin le mouvement de ses soldats, retenu par les exigences de la tactique moderne ; l'un de nous put dire qu'il n'en était rien et se faire l'écho de l'admiration que la bravoure, le sang-froid et l'autorité du Général suscitèrent alors parmi les hommes et les officiers de sa brigade.

Si les chrysantèmes, fleurs des souvenirs attristés et des regrets, avaient été connus aux XII[e] et XIII[e] siècles, je les proposerais comme emblèmes des trois « Congés » que nous a lus et commentés M. François Blondel, le familier des trouvères artésiens. En ces temps où l'horrible lèpre n'était point rare, deux de nos plus célèbres trouvères, Jehan Bodel et Baude Fastoul, en furent atteints et durent se séparer du commerce de leurs parents et de leurs amis. En des poésies touchantes, ils prirent « congé » de leurs concitoyens et leur adressèrent leurs adieux ; ils ne manquèrent pas l'un et l'autre d'exprimer leur chagrin de ne plus pouvoir vénérer la Sainte-Chandelle et la porter dans les processions, témoignage précieux pour l'histoire de Notre Dame-des-Ardents.

Le troisième Congé a pour auteur l'illustre Adam-de-la-Halle, décidé à quitter Arras pour Paris où il veut « acquérir science et art de mieux valoir ». Après avoir dit sa tendresse à son épouse « belle très douce amie chère » et sa reconnaissance à quelques familles arrageoises, il

Digitized by Google

consacra plusieurs strophes virulentes à injurier ses compatriotes, traitant notre cité de « ville de chicane et de haine et de dénigrement ». Ces violences appelaient une réplique qui ne tarda pas à venir sous la forme d'une sotie satirique, *Le Jeu de la Feuillée*, qui fut jouée publiquement sur la Petite-Place et dans laquelle étaient tournés en ridicule le poète, sa famille et ses amis.

Les travaux de M. Blondel sont toujours si appréciés que l'Académie ne saurait lui accorder « congé ». Elle a applaudi, comme le public, à la seconde édition de ses précieuses *Notes historiques et archéologiques sur Arras*, le seul livre populaire, et scientifique à la fois, qui raconte tout ce qu'un bon citoyen devrait savoir sur notre ville.

Risquerais-je l'attribution osée d'une fleur..... de rhétorique à la savante dissertation de M. Dupret sur la valeur éducative du latin dans l'enseignement secondaire ? Chose étonnante au premier abord, il apporte à la louange du latin son expérience d'ancien professeur de mathématiques : la version latine, expose-t-il, développe chez l'élève l'esprit de recherche, le scrupule du mot propre, le souci de la précision ; excellente préparation à l'étude des sciences exactes, si bien que lorsque les options qui sont faites à la bifurcation de certaines classes mettent en présence des élèves venus de l'enseignement primaire et d'autres sortis des études classiques, les premiers, déjà habitués aux excercices scientifiques, marquent dans le début une supériorité sur les seconds, mais ne tardent pas à être dépassés par eux, parce qu'ils n'ont pas été soumis à l'action profonde des mêmes disciplines intellectuelles.

L'aimable Secrétaire-Général de la Société d'horticulture d'Arras, qui vous parlera tout à l'heure avec beaucoup de poésie des arbres, des plantes et des fleurs, pourrait certes prétendre à l'octroi de quelque sujet splendide et rare. Pourtant je demande la permission de ne présenter à M. Poiret qu'une fort modeste fleur, dédaignée de toutes

Digitized by Google

les bouquetières. Elle eut cependant un jour la faveur royale : on sait que, pour marquer leur intérêt à l'égard des travaux de Parmentier, Louis XVI et Marie-Antoinette arborèrent des fleurs de pomme de terre. C'est de ce précieux tubercule que s'est préoccupé M. Poiret en nous décrivant les maladies nouvelles qui le menacent. Il est, comme nous, un sinistré de la grande guerre, victime, hélas ! de nos alliés, Américains et Anglais, qui ont importé chez nous un coléoptère, le Doryphora, et un champignon, la galle noire. Le docte conférencier exposa le processus de l'un et l'autre fléau et indiqua les divers moyens de les combattre, soit par des procédés chimiques, soit par le travail de la terre, soit par le choix des tubercules.

Voici maintenant le carré des plantes médicinales. Un médecin jadis nous eût parlé des simples, des quatre fleurs peut-être. Les docteurs modernes sont plus savants. Sur l'invitation de M. le Docteur Lestocquoy, M. le Docteur Vaillant nous a fait entrevoir les grands espoirs que font naître les résultats déjà obtenus par le vaccin antituberculeux. En une leçon très claire, nous apprîmes comment l'analyse chimique a montré que la virulence du bacille de Koch réside surtout dans les matières grasses dont il est en grande partie composé et comment le Docteur Calmette a eu l'idée de le cultiver dans des milieux biliaires qui l'ont appauvri en graisse et l'ont progressivement transformé en un bacille de virulence atténuée. De lentes sélections ont fini par le fixer et la vaccination pratiquée sur de jeunes veaux les a complètement immunisés pour l'avenir contre la tuberculose. Devant des résultats aussi concluants, le Docteur Calmette a osé procéder à la vaccination des nourrissons qui sont demeurés indemnes, même dans des familles contaminées. Ce vaccin est purement préventif, il ne guérit pas, il est même dangereux pour les êtres atteints d'infection tuberculeuse ; mais si

Digitized by Google

les observations faites se confirment et si cette vaccination des nouveaux nés se généralise comme celle de Jenner pour la variole, la tuberculose aura disparu dans un temps plus ou moins long.

Continuons notre cueillette et jetons à poignées de nouvelles fleurs,— *Manibus date lilia plenis,* — à M. Sens, dont les patientes investigations ont reconstitué la généalogie de la famille Le Pippre, aujourd'hui éteinte, qui vécut en Artois du XIV^e^ siècle à la Révolution et donna en 1750 un membre à notre Société littéraire ; — à M. Sion traducteur de contes de Christmas et de poésies anglaises, et surtout spécialiste reconnu des études démographiques, qui suit avec sollicitude le mouvement de notre population et s'est attaché à la diminution causée par la guerre, entre 1911 et 1921, dans les dix départements dévastés où seuls les arrondissements de Boulogne et de Senlis sont en augmentation ; — à M. Lennel, à qui nous devons une communication sur le repeuplement d'Arras en 1479 par des familles que Louis XI fit venir d'Evreux, et une note sur les mœurs judiciaires au XVIII^e^ siècle, notamment sur les excuses publiques imposées à qui avait lésé autrui ; — à M. Jardel enfin qui nous apprit la fondation en Grande Bretagne avant Jules César, par une colonie artésienne, d'une ville nommée plus tard Barkshire et nous fit une lecture fort curieuse sur l'assimilation des ondes électriques et des ondes de la pensée : le souci très séduisant de reconnaitre l'unité dans les lois de la nature le conduit à comparer le cerveau à un poste émetteur et récepteur d'ondes, à un accumulateur qui se charge et se décharge, qui doit être formé et adapté, qui s'use aussi par le surmenage ; l'influence du son de la voix, celle de la puissance du regard, sur la pensée de l'auditeur sont expliquées par des transmissions d'ondes, comme sont transportés l'énergie électrique, les rayons lumineux ou les vibrations sonores ;

Digitized by Google

hypothèses brillantes et mystérieuses, dont la vérification échappe encore au contrôle scientifique.

Il me reste à rendre compte des nombreux travaux de M. le chanoine Vergneau. Il y a quelques jours, c'est un souci qu'il eût fallu avec tristesse placer pour lui dans notre bouquet ; fort heureusement, les nouvelles de sa santé sont pleinement rassurantes et, s'il n'est pas aujourd'hui parmi nous, nous savons qu'il ne tardera pas à reprendre séance. Envoyons-lui avec nos félicitations, la fleur du souvenir fidèle, le myosotis, « ne m'oubliez pas ». Il y a droit plus que personne, car il mériterait le titre de « lecteur ordinaire » de notre Compagnie. Il a toujours en réserve quelque histoire curieuse et, dès que notre ordre du jour présente une lacune, sa bonne grâce inépuisable évoque la mémoire d'un de ses lointains collègues, Guyart des Merlins, chanoine d'Aire-sur-Lys au XIII^e^ siècle, ou Catusse, du Chapitre d'Arras, qui annonçait à Mazarin l'existence en Palestine d'une montagne d'or... encore inexploitée aujourd'hui. Un autre jour, il narre les avatars d'un abbé de Ham-en-Artois, Maur Fautrel, nommé par Louis XIV, contesté par le ministre d'Espagne, emprisonné un instant et exilé à Arras. Voici les pérégrinations, historiques et peut-être quelque peu légendaires, de Thomas Becket en Artois, à Saint-Omer, à Arras. Voici une note sur les députés « Pritchardistes » du Pas-de-Calais, c'est-à-dire ceux qui votèrent l'indemnité exigée par le gouvernement anglais lors du fameux incident Pritchard, sous Louis-Philippe. Voici encore l'humoristique récit de l'arrestation à Saint-Omer d'un gentilhomme de la cour de la reine de Pologne, Saint-Amand, poète goûté de ses contemporains, membre de l'Académie française dès sa création, qui serait bien inconnu aujourd'hui si Boileau n'avait criblé de ses traits les plus acerbes l'auteur du *Moïse sauvé*.

M. Vergneau est un fervent disciple de Boileau ; il aime et imite sa sévérité. Il nous a lu une dissertation sur ce

Digitized by Google

sujet : « Pourquoi la médiocrité est interdite aux poètes ». C'est que le plaisir intellectuel réclame la beauté, la délicatesse des émotions, les jouissances supérieures de l'art, choses de luxe, qui demandent l'excellence et la perfection. Je dois dire que plusieurs auditeurs se firent les avocats des poètes : il n'y a point que les chefs-d'œuvre à être des œuvres bonnes et la subjectivité des appréciations artistiques les défend contre l'absolu de la critique. Du moins ne doivent-ils présenter au public que leurs propres créations et tout le monde se montre impitoyable envers les plagiaires. Et pourtant d'illustres auteurs ont reproduit des vers de certains de leurs devanciers. M. Vergneau nous apprit que la célèbre image des stances de Polyeucte : « Et comme elle a l'éclat du verre, elle en a la fragilité » se trouvait déjà dans une ode dédiée à Richelieu par l'évêque Godeau ; il étudia plus longuement la reproduction par Racan d'un quatrain tout entier emprunté aux « Dictons à réciter par cœur » du conseiller Mathieu. Un poète, trompé par ses réminiscences, peut-il prendre de bonne foi, pour l'œuvre de son inspiration ce qu'il a recueilli jadis dans ses lectures ? Problème de psychologie, et sans doute aussi de morale, dont la solution paraît bien délicate.

L'ancienne littérature artésienne a aussi attiré la curiosité de M. le chanoine Vergneau. Il nous a intéressés successivement à une Moralité représentée avec grand apparat au fameux Congrès d'Arras de 1435 qui mit fin à la guerre de Cent Ans en réconciliant Charles VII et Philippe-le-Bon de Bourgogne, à une Passion également jouée dans notre Ville au XV^e^ siècle et à un recueil d'historiettes en vers latins écrit vers la fin du XVI^e^ siècle par le recteur du Collège des Jésuites d'Arras pour le divertissement et l'édification — *Pia Hilaria* — de ses élèves.

De la bibliothèque municipale, passons avec M. Vergneau dans celle de notre Collègue M. Delaby. Le Général Leleu

Digitized by Google

y avait remarqué le récit d'un voyage fait en 1714 dans l'Artois et la Flandre et nous en avait signalé l'intérêt. Le chanoine Vergneau en fit une analyse détaillée; il en a tiré diverses études sur les bibliothèques de notre région, sur les modes de locomotion usités jadis, sur les coutumes des auberges et des hôtels d'autrefois ; on devine quelles observations piquantes notre auteur a su tirer de ces pérégrinations.

Nous recommençâmes bientôt avec lui un voyage similaire en accompagnant deux moines bénédictins, collaborateurs de la *Gallia Christiana*, qui visitèrent en 1718 les abbayes du Nord de la France afin de rassembler les documents pour le « Recueil des historiens de France ».

C'est encore M. Delaby qui documenta M. Vergneau en lui remettant un manuscrit qui contient l'histoire versifiée de l'abbaye du Vivier fondée au XIII[e] siècle au milieu de marais — d'où son nom — dans les environs de Wancourt; détruite en 1649, elle fut transportée à Arras, sur l'emplacement de l'Hospice actuel des Vieillards.

Et je n'en ai pas encore fini avec les travaux de notre infatigable lecteur. Il a entrepris une étude sur Arras et les Gouverneurs des Pays-Bas sous la domination Espagnole. L'histoire générale et régionale s'y mêle heureusement à l'histoire locale. Bien que ne résidant plus dans notre Ville, les Archiducs de la Maison d'Autriche témoignèrent pour elle d'une sollicitude éclairée ; ils y firent de solennelles entrées qui sont restées célèbres. Le séjour de Charles-Quint dans nos murs en 1516 suscita l'enthousiasme des habitants ; ils furent séduits par la galanterie du jeune prince qui descendait de cheval pour embrasser une jolie femme acclamant son passage, par son habileté dans les jeux de la Compagnie des Archers à laquelle il daigna se faire affilier ; les Etats d'Artois lui votèrent une contribution extraordinaire ; mais ces transports unanimes n'empêchaient point le Magistrat de laisser pendre au gibet le

Digitized by Google

corps d'un supplicié sur le chemin du cortège officiel, afin de témoigner de l'indépendance de ses droits.

Notre promenade est maintenant terminée. Permettez-moi, Mesdames et Messieurs, de cueillir une dernière fleur, une pensée, et de l'offrir en témoignage de gratitude à M. Tierny, notre dévoué Secrétaire-Adjoint, qui a bien voulu par deux fois, pour mon repos et pour votre plaisir, passer en revue devant vous les travaux des années précédentes. Ses rapports ont attiré l'attention et ont eu l'honneur d'être mentionnés dans la *Revue des Deux Mondes*.

Il ne me reste plus qu'à ensevelir sous un monceau de violettes l'humilité des Académiciens qui se sont contentés d'applaudir leurs Collègues; nul ne m'en voudra de ce trait dont je me frappe moi-même : les coups d'une bataille de fleurs ne blessent point.

***

Notre Académie a le bonheur de disposer d'un prix de vertu en faveur de personnes, habitant l'un des cantons d'Arras, qui ont accompli des actes de dévouement envers des enfants. Cette somme de 500 francs ne peut mettre l'aisance dans une famille éprouvée ; petite aubaine inattendue, quelque chose comme un trèfle à quatre feuilles subitement découvert au bord d'un rude chemin, elle apporte du moins un sourire et le réconfort d'un témoignage d'estime. L'Académie l'offre cette année à Madame Jules Cassoret, née Armandine Legrand, demeurant à Arras, chemin de Neuville. Devenue veuve avec sept enfants dont le plus jeune n'avait que deux ans, dénuée de ressources, elle n'eut que son travail pour élever sa nombreuse famille. Les petits grandirent et peu à peu la charge de la mère s'allégea. Elle eût pu estimer que, son devoir accompli, elle avait le droit de se reposer durant sa

Digitized by Google

vieillesse. Mais voici qu'à la fin de la guerre une de ses filles, mariée, vint à mourir, laissant à son tour trois pauvres orphelins. Madame Cassoret, n'écoutant que son cœur, avait promis à la mourante de ne pas les abandonner. Des circonstances qu'un rapport public ne peut décrire lui rendirent cette tâche particulièrement difficile. Elle l'a poursuivie et la remplit encore aujourd'hui avec abnégation. L'Académie, voulant récompenser cette généreuse aïeule, lui décerne son prix de vertu pour l'année 1924.

Digitized by Google

Digitized by Google

DISCOURS DE RÉCEPTION

PAR

M. POIRET

Membre résidant

MESDAMES, MESSIEURS,

Malgré l'insuffisance de mes titres, vous m'avez fait le grand honneur de m'admettre dans votre Compagnie; laissez-moi vous en exprimer toute ma reconnaissance.

Je ne saurais vous dire quel charme a pour moi la perspective de me voir associé à vos travaux, certain de bénéficier auprès de vous de la bienveillance et de la coutumière courtoisie qui doublent à mes yeux l'attrait de vos discussions.

La fierté que j'en ressens n'est cependant pas exempte de quelque inquiétude : mon faible mérite suffira-t-il à tenir, comme il conviendrait, la place laissée vacante par le départ d'Arras de mon honorable prédécesseur ? Mais, sans doute, Messieurs, est-ce moins l'éducateur modeste que le fervent adepte de la science horticole, l'enthousiaste ami des fleurs qu'il vous a plu de compter dans vos rangs: attention trop délicate et trop flatteuse pour que je ne vous en sache pas un gré infini.

M. Edmond Pilat est un amoureux de la terre puissante et féconde d'Artois. Aimé des Muses, il a chanté dans leur divin langage, à ses moments de loisir, la gloire de la

Digitized by Google

Terre aux multiples beautés. la gloire de la Terre au front paré de roses, la langueur des plaines couvertes de blondes moissons, les villages à demi-enfouis dans la verdure, les paysans courbés sous les rudes labeurs, les charmes toujours renaissants de la glèbe immortelle.

Cependant toute la poésie ne réside pas dans un rythme enchanteur, don précieux et rare qui élève et berce la pensée : ne se dégage-t-elle pas, spontanée et radieuse, de la vie épandue sous mille formes autour de nous, non moins active sous l'ombre épaisse des fourrés que dans la plaine grande ouverte aux morsures ardentes du soleil ?

Votre récipiendaire d'aujourd'hui, Messieurs, n'est pas un poète, mais il a vécu son enfance, plus portée, il est vrai, à l'observation qu'à la rêverie, dans la pittoresque et grandiose forêt de Compiègne.

Au milieu de ce décor féérique, comment une âme jeune et avide de connaître ne se serait-elle pas ouverte toute grande à la Nature, à la Divinité, et serait-elle restée insensible à cette poésie qui, comme d'une source cachée, semble sourdre de toutes les merveilles de la vie mystérieuse des bois ?

Oui, Messieurs, dans cette antique forêt où au milieu des ruines gallo-romaines, semble toujours planer le souvenir des ancêtres ; sous les hautes futaies d'émeraude où l'on croit voir encore, au clair de lune, errer les Druides avec leur faucille d'or ; dans ces solitudes où doivent danser à minuit, dans la douce sérénité qui tombe du firmament, les Elfes et les Sylphes ; dans ces vastes clairières enfin, où les Nymphes, les Dryades et les Sylvains, mènent leurs rondes échevelées, s'évoquent des scènes inoubliables, tant les images qu'elles impriment dans les cœurs sont profondes et vivaces.

Quelle est belle, en effet, Messieurs, imposante et diverse au cours des quatre saisons, la vie de la Forêt ! Soit qu'elle s'éveille au printemps avec sa verdure naissante et les

Digitized by Google

vocalises joyeuses de ses hôtes ailés ; qu'elle éclate en Août dans son radieux manteau tout tissé de soleil ; qu'elle agonise dans la pourpre et l'or à l'automne ou qu'elle s'endorme épuisée sous la neige ou parée royalement d'hermine par les givres de l'hiver, la Forêt, sous l'activité variée de la nature, nous offre un spectacle grandiose et toujours nouveau. Et ces métamorphoses successives, ces aspects qui fuient et renaissent sans cesse d'année en année, ne sont-ils pas pour l'homme des champs, souvent doublé d'un philosophe, comme un gage de l'éternelle jeunesse de la nature, et surtout comme le symbole de l'immortalité bienheureuse qui doit se dégager du travail douloureux et amer de la vie ?

De la maison paternelle, on découvrait toute la vallée, l'étroite rivière, les prairies fraîches et lisses, la colline se détachant sur le ciel, et à flanc de côteau, la majesté du grand bois. Une cavée y conduisait. Dans ce joli chemin creux, tout piqueté de l'or des mousses, sous le rideau vert tendre des feuilles nouvelles, j'ai appris peu à peu à connaître et à aimer le monde forestier.

Tantôt, c'était une nappe de légères anémones ou de jolies pervenches bleues, reflétant la joie et la pureté du ciel ; tantôt une jonchée odorante de muguet aux graciles clochettes, tantôt une vaste lande de bruyères roses.

Tout était surprise et enchantement pour mon imagination enfantine et curieuse : le nid d'un rouge gorge, la chrysalide d'un papillon, dans son sarcophage de soie minuscule, collée au tronc argenté d'un hêtre ; les excroissances d'une feuille de chêne ; les cépées de houx aux fruits de corail, les frondaisons des hautes fougères, tantôt d'un vert glauque, tantôt brodées de vieil or, et portant dans leur pétiole l'aigle bicéphale.

Des bruits inconnus me causaient parfois une certaine frayeur : le passage précipité d'une harde de cerfs aux andouillers énormes, le brusque débûcher d'une laie sui-

Digitized by Google

vie de ses marcassins, la fuite apeurée d'un chevreuil troublé dans sa sieste, les sanglots des grands ducs, pareils aux plaintes d'un blessé ou l'envolée oblique et lourde d'un faisan festoyant auprès d'une fourmilière.

Plus loin dans la clairière où se jouaient les rayons du soleil, c'étaient les ramiers appelant ou poursuivant les palombes, les geais criards, — Sentinelles vigilantes ; le sifflet de la draine ou du merle, l'éclair rapide de l'écureuil, les papillons aux ailes nacrées, les lucanes géants, les capricornes aux longues antennes, les oryctes nasicornes, ces miniatures du rhinocéros.

Et quelle place conservent dans ma mémoire les mûres des ronciers, les cenelles rouges de l'épine, les prunelles aigrelettes, les fraises et les framboises parfumées, les faines et les avelines blondes, les cèpes majestueux et les humbles giroles, à la coupe d'or, si communes, mais combien délicieuses !

La joie des choses me pénétrait au milieu de cette harmonieuse nature forestière : c'était une prise de possession lente de tout mon être, et cette diversité de merveilles me jetait dans des rêveries pleines d'enchantement.

Après un demi-siècle, ces souvenirs remontent tout frais et clairs à la surface de mon âme. Aussi, parfois, je me surprends l'esprit absent, retourné vers la forêt, et là, promeneur solitaire dans cette allée de grands hêtres avec sa porte de lumière, je revis avec une parfaite lucidité les minutes heureuses passées en compagnie de la fée Viviane et de l'enchanteur Merlin.

Ignorant alors la Géologie, maintes fois, je suis resté en contemplation devant ces roches coiffées de mousse, devant ces entassements de blocs énormes, aux formes étranges et d'une majesté sauvage, comme si les Titans foudroyés par Jupiter avaient abandonné là leurs projectiles sur le lieu de leur déroute.

Enchantement de l'heure présente, la Forêt n'est pas

Digitized by Google

moins éloquente à nous parler du passé. Ces arbres plusieurs fois séculaires, ces géants puissants et forts, véritables patriarches, ces dolmens, ces pierres levées ont été les témoins muets de l'évolution de l'humanité.

C'est d'abord l'existence préhistorique qui nous montre l'homme à ses débuts sur la terre dans son humble et primitive retraite, la caverne ou la hutte ; les Gaulois au cœur indompté préférant la mort à la perte de leur liberté ; les Francs, Mérovingiens, Carolingiens, Capétiens, toute la vieille famille française qui sauva la race par son génie et son courage ; les Valois, défendant contre l'envahisseur, leur patrimoine, cœur de la France ; le gentil Seigneur d'Orléans, dans son coquet manoir de Pierrefonds, avec sa suite de barons aux pesantes armures, et de preuses en hennin ; plus près de nous, les splendeurs des Cours impériales, et aujourd'hui dans cette clairière de Rethondes, désormais historique, la chute de l'aigle germanique voulant dominer le monde, et qui fut vaincu par les peuples qu'il prétendait asservir.

La Forêt, Messieurs, poésie et parfum de la Terre, a dit le poète, monde merveilleux, joie des yeux, plaisir des oreilles, apaisement du cœur et de l'esprit !

La Forêt, solitude pleine de mystère et de silence religieux, harmonie d'espaces libres, de douce lumière, et d'ombres profondes ; La Forêt, avec sa chanson des feuilles qui est comme un ruissellement d'eaux vives, ses brises embaumées, le mugissement de ses cimes dans la tempête, ses froufrous d'ailes invisibles, la diversité de sa faune et de sa flore ; La Forêt avec sa suite de châteaux verts, ses arceaux de cloîtres et ses ogives flamboyantes qu'on dirait dessinés par les dieux ; La Forêt enfin, qui ouvre le cœur et l'âme à la méditation, et dont le murmure endort, efface même le souvenir des peines ou des laideurs de la vie, c'est la plume d'un Theuriet, d'un Flaubert, ou d'un J. Nesmy qu'il faudrait pour la chanter tout entière, et

Digitized by Google

vous peindre ces émotions de mon adolescence, si bienvenues à me ressaisir aujourd'hui.

La destinée m'a éloigné depuis de longues années de celle qui fut mon initiatrice aux sciences naturelles et m'a conduit dans ces plaines d'Artois si chères à M. Pilat.

Certes l'Artois n'a pas ces fiers rochers, ces ravins, ces sauvages berceaux ; mais à défaut des arbres séculaires, des solitudes augustes, des sous-bois mystérieux de la Forêt dont j'ai parfois la nostalgie, la même nature s'y épanouit, éternellement jeune, belle, toujours aussi bonne, aussi accueillante à ceux qui savent l'aimer et la comprendre.

Quelle qu'elle soit, plaine ou forêt, la Nature nous laisse pénétrer ses secrets pour peu qu'on la consulte avec amour; elle nous procure sans compter ses jouissances, ses couleurs, ses parfums, sa simplicité. Ses couleurs et ses parfums, Messieurs, où le triomphe en éclate-t-il plus admirable que dans la fleur !

Aussi, j'aime passionnément les fleurs, toutes les fleurs, depuis ces bonnes petites vieilles que cueillait G. Sand autour de Nohant jusqu'à ces belles étrangères qui ressemblent à d'opulentes créoles.

Plaisir des couleurs, voluptés permises des odeurs jaillissant des corolles, les fleurs ne nous offrent pas seulement des satisfactions esthétiques, mais comme de douces et gracieuses amies, elles nous sourient dans nos tristesses, elles partagent nos joies, elles interprètent nos sentiments, elles égayent les plus humbles demeures comme elles embellissent les salons les plus somptueux. « La Nature, dit Bernardin-de-St-Pierre, qui ne connait ni riches ni pauvres, a placé à la porte de la cabane les mêmes fleurs dont les reines couronnent leurs fronts ».

Aussi, n'est-il pas étonnant qu'elles aient joué un rôle important dans l'histoire des peuples au point de vue moral littéraire et artistique.

Digitized by Google

Dès l'origine du monde, les fleurs sont intimement liées à la vie de l'homme.

La Genèse nous montre Adam et Eve au milieu des arbres et des fleurs du Paradis terrestre ; dans un semblable milieu, Moïse place l'Eden et Milton, le Paradis.

Salomon cultivait et étudiait les plantes de ses jardins et les connaissait toutes depuis le cèdre altier jusqu'à l'humble hysope.

Dans la Perse, Xerxès avait fait tracer des jardins, et Pline nous parle de parterres de roses, de violettes et de fleurs odorantes.

Chez les Grecs, les Champs Elysées, le Jardin des Hespérides, celui d'Alcinoüs, tant vanté, renfermaient surtout des parterres de fleurs.

Lycurgue trouvait dans la contemplation des fleurs un moyen de purifier les mœurs et d'ennoblir les élans du cœur. Dans la procession des Grandes Panathénées, les jeunes Grecques marchaient couronnées de lotus et de safran, et aux jours de fêtes, le Parthénon, les Propylées de l'Acropole disparaissaient sous les jonchées de fleurs.

Mais c'est surtout à Rome que la culture des fleurs devint une science qui eut ses auteurs, ses livres, son enseignement ; l'horticulture était un art de bon goût reposant sur le sentiment du beau. Alors les fleurs eurent leurs fêtes, les Floralies qui étaient des occasions de grande réjouissance. Malheureusement la licence corrompit ces institutions ; et bien qu'innocentes de ces excès, les fleurs furent bannies par les Stoïciens. Elles se réfugièrent dans les cloîtres et les monastères. Mais avec le même rigorisme que les moines apportaient dans leurs habitudes ascétiques, ils répudièrent les fleurs d'agrément pour ne cultiver que les simples, c'est-à-dire celles qui sont employées en médecine. Cet ostracisme dura longtemps.

Après bien des vicissitudes, les fleurs, grâce à la spirituelle Clémence Isaure, revinrent en honneur dans les

Digitized by Google

Jeux Floraux qui marquent l'Alliance de l'horticulture et de la poésie.

Aujourd'hui, Messieurs, les fleurs sont devenues une nécessité sociale qui chaque jour s'impose davantage ; il n'est pas d'événement de notre vie intérieure, pas de fête publique qui ne demande des fleurs. Hélas, ce sont encore elles qui traduisent notre douleur et nos regrets sur la tombe de ceux que nous avons aimés.

Les poètes eux-mêmes ont puisé à pleines mains plus d'un genre de beautés dans la contemplation de ces filles de Flore, principalement de la Rose : Homère, Anacréon, Virgile, Ausone, le poète persan Saadi, Malherbe, Ronsard, Delille et tant d'autres l'ont chantée, et nombre de nos écrivains contemporains trouvent encore dans les fleurs de belles et nobles inspirations.

C'est surtout dans l'architecture et la statuaire que l'influence des fleurs s'est nettement manifestée. Au troisième siècle l'acanthe inspira au sculpteur Callimaque la noblesse du chapiteau Corinthien. En France, jusqu'au douzième siècle, le style roman domina dans les cathédrales, et la décoration en était toutes de monstres, d'animaux ou de scènes bibliques. Saint-Bernard s'éleva énergiquement contre l'emploi abusif de ces décors et de ces motifs profanes. Dorénavant les sculpteurs, les tailleurs de pierre choisiront les modèles plus simples que leur offre la nature: les fleurs et les plantes du sol français.

Peut-être ont-ils trouvé ou puisé leur nouvelle inspiration dans notre vieille forêt de Compiègne, car bientôt on vit surgir une floraison de roses, d'iris, de genêts, de primevères sur les portails, les balcons, les clochers, les arcs-boutants des cathédrales de Senlis, de Beauvais, de Paris, de Soissons, d'Amiens, et à l'orée de la forêt, de Noyon, la doyenne des églises gothiques.

On vit alors, dit Anatole France, ces vieux artistes naïfs dont le rêve et la pensée creusaient la pierre avec leur

Digitized by Google

marteau, attacher avec grâce le lierre, le houx, le chardon au chapiteau des colonnes et suspendre des guirlandes de chêne sur les murailles, aux niches des preux du château de Pierrefonds, dont chacune est ornée d'un feuillage différent.

L'Architecture ogivale d'abord hésitante, se transformait dans le style fleuri de la Renaissance et produisait des merveilles : une végétation nouvelle semblait germer des pierres elles-mêmes, emplissant les chapiteaux, et les gorges, courant le long des galbes, s'épanouissant en fleurons.

Et c'est peut-être parce que ces cathédrales attestaient la perfection de l'art français, le génie artistique de notre race, parce qu'elles étaient l'apogée d'une formidable poussée de sève architecturale et de foi catholique, que la fureur allemande s'est acharnée à les détruire.

Ainsi, Messieurs au vingtième siècle, la culture de certains peuples peut encore consister à détruire systématiquement ce qui est l'œuvre d'hommes d'autres races et d'autres époques. Mais à ces victimes tragiques, pas plus qu'à nos fils tombés autour d'elles, la terre maternelle ne refusera sa gerbe compatissante. Déjà les ruines de nos monuments se couvrent de verdure; la flore des murailles rehausse leur majesté, et à certaines heures, le soleil vient éclairer d'un sourire le deuil éternel de leurs pierres croulantes.

Dès le quinzième siècle encore, l'enluminure, la peinture, la gravure, la ferronnerie d'art, les faïences, les cuirs repoussés, la broderie, le luxe de la toilette demandaient aux fleurs leur beauté, leurs formes gracieuses, leur touchante délicatesse, et au dix-huitième siècle les dentelles d'Arras ne firent-elles pas les délices des Incroyables et des Merveilleuses ?

Ainsi donc, Messieurs, comme l'exprime fort justement Xavier Marmier, « par les nécessités matérielles de cha-

Digitized by Google

« que jour ou par une capricieuse fantaisie, par un travail « manuel ou une étude scientifique, par un sentiment « religieux, par les fêtes, les deuils, à tout instant, la vie « de l'homme touche à la fleur, à la vie végétale ».

J'ai voulu revoir il y a quelques années les lieux témoins de mon adolescence. Tandis que, pensif, tournant vers le passé un regard interrogateur et bienveillant, je cherchais inutilement les chanteurs ailés que j'avais entendus jeter du haut des cimes leurs notes mélodieuses, que je me rappelais l'anémone et le muguet du printemps, les splendeurs de l'été, la faine et le gland mûris annonçant l'approche de l'hiver, voici que la pluie s'est mise à tomber, fine et drue, persistante, comme il pleut en automne, sans espoir d'un rayon de soleil. Et le cœur plein de la tristesse infinie de la Forêt, je songeais que moi aussi, désormais, j'allais être ainsi dans la nuit tombante avec mes souvenirs semblables à des feuilles mortes ou à des fleurs fanées. Mais cette ombre sera légère, Messieurs, puisque dans la variété, la sérénité de vos travaux, je pourrai encore quelquefois vous parler de la Forêt et des fleurs qui seront toujours mes plus fidèles et mes meilleures inspiratrices.

Digitized by Google

RÉPONSE AU DISCOURS DE RÉCEPTION

de M. POIRET

PAR M. LENNEL

Membre résidant

MONSIEUR,

Quand votre prédécesseur, M. Edmond Pilat, prit officiellement séance à l'Académie, il exprima le regret que nos réglements « hostiles à la louange des vivants » ne lui aient point permis de dire tout le bien qu'il pensait du savant ingénieur auquel il succédait et que ses fonctions éloignaient d'Arras. La même réserve s'impose donc. Pouvait-il prévoir, en cet après-midi de juin 1912 où, dans le somptueux décor de notre ancien Hôtel-de-Ville, l'élite de nos concitoyens et une gracieuse couronne d'auditrices amies des Muses se pressaient pour goûter le régal raffiné d'un discours académique en vers, la catastrophe qui allait bouleverser le monde et, jetant la perturbation dans les milieux les plus stables, le contraindre d'abord à quitter sa paisible demeure arrageoise, puis à abandonner, au moins pour un temps que nous souhaitons très bref, la Compagnie qui s'applaudissait alors de l'accueillir. Il nous reste attaché par les liens les plus étroits et nous avons eu la joie, lors de la célébration de notre Cent-cinquantième

Digitized by Google

anniversaire, d'entendre sa voix chaude et vibrante chanter sur un rythme harmonieux l'aïeule vénérable que chaque génération sortie d'elle rajeunit en continuant son œuvre.

Cette œuvre, vous êtes appelé aujourd'hui, Monsieur, à y collaborer et si cette perspective inspire à votre modestie quelque inquiétude, nous sommes, quant à nous, pleinement rassurés sur votre aptitude à remplir dignement les devoirs qu'elle vous impose.

Avec raison vous pensez que l'Académie voit en vous, non seulement l'éducateur qui a consacré sa vie à une tâche modeste et néanmoins féconde, mais encore le savant horticulteur qui s'est voué à répandre dans tous les milieux sociaux, même les plus humbles, le goût de nobles distractions et d'innocents plaisirs capables d'embellir la vie et d'élever l'âme humaine. L'Académie sait aussi de quelle unanime sympathie vous êtes entouré à Arras. Reconnaissant la dette contractée envers vous dès leur enfance, nombreux sont les anciens élèves de notre Collège qui vous conservent un affectueux respect. A eux se joignent, dans un même sentiment, les hommes, qui, à l'Ecole des Beaux-Arts, ont appris de vous les éléments du dessin et puisé dans vos leçons, avec le moyen de perfectionner leurs dispositions natives, la possibilité de s'élever dans cette hiérarchie du travail manuel dont le sommet atteint la région de l'art, et le groupe de vos amis se grossit de tous les ouvriers, vos disciples en jardinage, auxquels vous avez procuré un supplément de ressources très appréciable en nos temps difficiles et un agréable emploi de leurs loisirs maintenant accrus. Ainsi l'aménité de votre caractère, la courtoisie de vos manières, la discrétion d'un effacement volontaire, la dignité d'une vie qu'auréole la stoïque acceptation du plus douloureux sacrifice consenti par un cœur paternel à la Patrie française, toutes ces vertus morales vous désignaient au suffrage de notre Com-

Digitized by Google

pagnie et vous permettrez à votre ancien collègue de vous dire combien il est personnellement heureux d'avoir été choisi pour vous souhaiter ici la bienvenue.

Or, par une sorte de coquetterie, voilà que, non content des titres qui déjà légitimaient votre élection, vous nous dévoilez un nouvel aspect de votre personnalité. En vain vous le niez ; remplaçant ici un poète, c'est en poète que vous venez d'exprimer votre remerciement à l'Académie. S'il manque à votre discours la cadence du nombre et l'écho des rimes, il n'en révéle pas moins une âme de poète. Vous le reconnaissez vous-même, la poésie ne réside pas toute dans la forme. « L'art ne fait que des vers, le cœur seul est poète ». Que la versification ne soit par la poésie, les rapporteurs de nos concours annuels n'ont que trop souvent l'occasion de le constater ! Ce n'est point l'heure de tenter ici une impossible définition de ce don mystérieux, l'inspiration, qui, remuant l'âme jusqu'en ses profondeurs, exalte la sensibilité et vivifie l'imagination, source d'indicibles allégresses et génératrice des émotions les plus rares. Ces émotions vous les avez si fortement éprouvées et vous les traduisez avec une sincérité si communicative ; ces allégresses vous les avez si bien goûtées et vous les chantez avec de tels accents que, en vous écoutant célébrer les beautés de la forêt où votre adolescence eut la révélation du grand mystère de la nature, où la contemplation des arbres séculaires et des fleurs fugitives éleva vos pensées jusqu'à Dieu et fit jaillir en vous un tel flot de joies pures que ni l'âge ni l'absence n'en ont tari la source, j'ai le droit de saluer en vous un poète d'autant plus sincère qu'il s'ignore lui-même et nous vous sommes reconnaissants de démontrer, par votre exemple, que nos Académies de province ne sont pas uniquement peuplées, comme l'insinuent parfois des critiques malveillants, de vieux messieurs figés dans la stérile étude des choses mortes et dont le cœur serait aussi sec qu'un antique par-

Digitized by Google

chemin. Avec vous, c'est un air vif et frais qui pénètre ici, et vos réminiscences juvéniles sont embaumées de senteurs forestières, tout imprégnées d'une vie frémissante.

Les impressions ineffaçables que vous avez reçues du contact journalier de votre enfance curieuse et enthousiaste avec la forêt de Compiègne projettent une vive lumière sur la suite de votre existence ; elles nous aident à comprendre la genèse de vos inclinations et l'orientation de votre carrière ; elles nous expliquent les qualités que vous avez manifestées dans un milieu bien différent de celui qui vous a vu naître. Les usages académiques m'imposent l'agréable devoir de le prouver en évoquant, en bref, les principaux titres que vous vous êtes acquis à nos suffrages.

Il y a quarante-cinq ans, vous faisiez une entrée inaperçue dans cette ville encore emprisonnée dans son corset de pierres. En franchissant, pour la première fois, cette enceinte sévère, en passant sous la Porte Ronville, quelles sensations étaient les vôtres ? Le contraste déjà si accentué entre les paysages de l'Ile-de-France et du Beauvaisis et la terre féconde, mais sans relief et presque sans ombrages, des plateaux Picards et Artésiens avait frappé vos regards et j'imagine qu'une vague mélancolie se mêlait à la joie du jeune professeur nommé à un poste envié, alors que, par les rues sinueuses, moins bruyantes et moins encombrées qu'aujourd'hui, il se dirigeait vers ce collège où allait s'écouler la meilleure partie de sa vie.

Vous apportiez à vos fonctions, avec le zèle et la conscience d'un maître qui sait l'étendue et l'importance du devoir librement accepté, un faisceau de solides connaissances acquises en de longues années d'études, un don naturel de bienveillance propre à vous gagner l'affection de vos jeunes élèves et surtout des qualités d'esprit développées au cours de vos promenades solitaires à travers futaies et taillis : la clarté, la précision, la netteté indispensables à l'observateur. C'était l'époque où le culte de la

Digitized by Google

déesse Orthographe se muait en superstition idolâtrique, où les candidats aux examens de l'enseignement primaire et aux concours d'entrée des administrations étaient mis en présence de textes extraordinaires, arbitrairement assemblés. Les mots les plus bizarres, les tournures de phrases les plus compliquées, les cas les plus rares d'accord des participes y étaient juxtaposés, amalgamés pour plonger en de terribles anxiétés les infortunées victimes des sacrificateurs officiels. Vous êtes venu, Monsieur, leur tendre une main amie, vous les avez guidés à travers ces inextricables fourrés orthographiques. Votre sûre expérience, votre connaissance des règles de notre langue, si claire en elle-même, mais obscurcie par un lourd pédantisme. vous permirent de composer à leur usage un *Recueil complet des règles de grammaire relatives à l'orthographe* édité en 1886 et dédié à M. de Mallortie dont le souvenir est demeuré vivace parmi nous. Toutes les difficultés y sont prévues, élucidées à l'aide d'exemples. Si la lecture n'en saurait être ordonnée comme remède aux hypocondriaques, ce petit livre continue d'être d'un précieux secours à quiconque veut écrire impeccablement.

Il vous eût même valu un fauteuil à l'Académie d'Arras lors de sa fondation, car les annales de notre Compagnie nous révélent que, le 2 Août 1738, la Société littéraire fixait les deux points d'étude que voici : pour l'histoire, « quelle est l'époque de l'établissement de la Monarchie françoise... », pour la langue, « de quel genre sont les mots amour, alcove, automne, délices, épitaphe, épithalame, équivoque, horoscope, couple, légume, orgue, œuvre ; s'ils peuvent être employés au masculin et au féminin indifféremment ou en quel cas; et désigner les autres mots qui ont la même prérogative, appuyés d'exemples des meilleurs auteurs ». Or, chacune de ces questions est résolue dans votre livre et votre collaboration eût été singulièrement utile à MM. Delestré, Manchon, de la

Digitized by Google

Fertée et de Wismes dont les noms étaient sortis de la « boîte » et qui avaient été chargés de traiter ce sujet.

Si, en écrivant cet ouvrage, vous ne songiez guère aux lauriers académiques, vous lui avez dû, je pense, d'être, au 33me Régiment d'Infanterie, investi de la direction du cours préparatoire à l'École de Saint-Maixent. Dix années durant, de 1891 à 1901, vous avez instruit les candidats à cette école avec un dévouement que récompensèrent de beaux succés et, quand vous avez renoncé à cette mission devenue trop lourde pour des forces que vous dépensiez déjà dans d'autres domaines, vous emportiez, avec le témoignage officiel de reconnaissance du colonel d'Or, chef du régiment dont Arras avait la fierté, celui du Général-Commandant le 1er Corps d'Armée et le témoignage plus précieux encore de votre conscience, heureux d'avoir contribué à ouvrir à de nombreux jeunes gens l'accès d'une carrière entre toutes honorée et bien servi la France.

En 1882, vous inauguriez, à l'École des Beaux-Arts, les cours de dessin auxquels vous êtes encore fidèle. Combien d'élèves dont vous avez ainsi guidé les essais ont été initiés par vos soins aux secrets de cette autre grammaire que Charles Blanc, dans son livre célèbre, appelle « grammaire des arts du dessin ». Tâche parfois ingrate et toujours difficile, mais non sans charme, car elle vous a permis de voir peu à peu se développer, en ceux qui profitent de vos leçons, avec le sentiment esthétique, la faculté de façonner des œuvres originales, d'animer la matière inerte, de prolonger, en un siècle trop asservi au mécanisme brutal, la longue lignée des artisans du passé qui donnaient aux plus humbles objets sortis de leurs mains habiles et patientes ces formes dont s'enchantent encore maintenant nos yeux.

Là ne se bornait pas votre effort éducateur. Il se continuait dans une série de conférences post-scolaires. Vous saviez bien qu'il ne suffit pas d'apprendre aux enfants de

Digitized by Google

nos écoles les rudiments de la lecture et de la grammaire, l'écriture et les notions élémentaires du calcul et des sciences et que, même officiellement sanctionné par le certificat d'études primaires, le bagage des connaissances ainsi acquises est léger, fragile surtout et qu'il a besoin d'être accru et renforcé chez ceux qui n'ont pas l'heureuse fortune d'une scolarité plus longue. Dans votre modeste sphère vous avez essayé de fortifier les esprits débiles et de les munir des connaissances usuelles les mieux appropriées aux diverses conditions sociales.

De toutes les vérités, les vérités morales sont les plus indispensables. De ce noble souci est née une petite brochure, parue en 1896 et intitulée : *L'Alcoolisme, ses dangers, moyens de le combattre.* Le Conseil Général du Pas-de-Calais en favorisa la diffusion dans les écoles et M. le Recteur de l'Académie de Lille, en vous en félicitant, se déclarait convaincu que les professeurs et les instituteurs auraient dans cette brochure un instrument très efficace dans la lutte qu'il leur était prescrit d'entreprendre contre un fléau si menaçant que les Pouvoirs publics s'en étaient alarmés. En vous attaquant à lui vous n'êtes pas tombé dans une exagération qui nuit au résultat à atteindre, vous n'avez pas condamné, avec l'intransigeante rigueur des abstinents anglo-saxons le bon vin qui réjouit le cœur de l'homme, vous n'étiez pas sans indulgence pour « la bouteille aux joyeux glouglous et le divin jus de la treille. » Vous ne prescriviez pas le régime sec qui sévit officiellement aux Etats-Unis. Ce que vous dénoncez, c'est « le mal profond, tant au point de vue moral qu'au point de vue physique, causé en France par l'abus des spiritueux, principalement dans nos populations ouvrières et rurales ». Vous n'en ignorez ni les causes, ni les remèdes ; mais, vous le saviez aussi en les indiquant, pour détruire les unes et pour appliquer les autres, il ne faudrait pas moins qu'un miracle dans l'ordre moral et une révolution dans

Digitized by Google

nos mœurs politiques... que vous ne pouviez espérer. D'avoir au moins tenté de suggérer quelques moyens d'atténuer le mal, soit par la description des tares et des ravages physiques dont il est l'origine, soit par l'énoncé de certaines mesures d'ordre législatif réalisables, car de grands Etats les ont appliquées et avec succès, l'œuvre était méritoire et digne d'éloges.

Cependant, parmi les multiples besognes que, par devoir ou par dévouement, vous aviez assumées, vous demeuriez avant tout et dans l'intime de votre être l'homme que, dès l'enfance, avait séduit et pour toujours captivé le charme puissant de la grande forêt, des fleurs et de la terre nourricière des hommes. Aux études littéraires et scientifiques pures vous aviez adjoint celles qui ont pour objet la mise en valeur rationnelle de la glèbe rendue plus féconde, le développement ordonné des richesses et des beautés dont elle est la source première et inépuisable. A l'Institut de Beauvais, dont vous avez suivi les cours, des maîtres éminents vous ont enseigné les éléments de cette science en harmonie si parfaite avec vos goûts et vous n'avez jamais cessé de développer ces connaissances, de les appliquer en les perfectionnant et de les répandre autour de vous.

De 1882 à 1894, associé aux travaux de M. Pagnoul, directeur de la station agronomique d'Arras, et l'un de vos prédécesseurs à l'Académie d'Arras, vous entrepreniez une série d'expériences en vue d'un emploi plus judicieux des engrais chimiques en horticulture et ces recherches aboutissaient, en 1891, à la création de deux engrais organo-chimiques pour l'alimentation et le développement des plantes d'appartement. Les horticulteurs les plus éminents reconnurent l'intérêt et l'importance de vos découvertes. En 1894, un mémoire sur les *Moyens de hâter la nitrification des substances renfermant de l'azote*, présenté à la Société Nationale d'Horticulture de France, vous valait une médaille d'argent et, l'année suivante, la même Société

Digitized by Google

décernait la médaille de vermeil à un autre mémoire plus remarquable encore intitulé : *De la chaleur du sol et de celle de l'air quelle est celle qui influe le plus sur la végétation ?* Le profane que je suis n'a pas qualité pour apprécier de tels travaux et ne peut que les citer ici, en regrettant son incompétence, mais les juges les plus éclairés en ont attesté le mérite. En 1897, la Société Nationale d'Horticulture de France le proclamait à nouveau en insérant dans son *Bulletin* le résultat de vos *expériences faites pour l'accentuation du coloris dans le feuillage de Bégonias Rex et des fleurs par l'emploi de la série des aluns.* Ainsi grandissait, chaque année, dans le monde de l'horticulture française et jusqu'à l'étranger la notoriété dûe à votre infatigable labeur et, grâce à vous, nos parterres s'enrichissaient de variétés florales aux couleurs plus éclatantes et plus fines, pour le plus grand charme des regards humains.

Comme il convient, votre ville adoptive bénéficia plus que toute autre de votre activité et de vos connaissances. Votre nom est indissolublement uni à celui de la Société artésienne d'horticulture dont vous fûtes l'un des fondateurs. D'abord Trésorier, puis Secrétaire général de cette Société qui s'est donné pour mission de propager les meilleures méthodes d'arboriculture, de floriculture et de culture potagère, vous avez dépensé sans compter votre temps et vos forces pour les répandre à Arras et dans la région et pour accroitre le nombre des amis éclairés des plantes et des fleurs. Par la parole, dans vos conférences comme dans vos substantiels discours à chacune des assemblées de la Société ; par la plume, dans les articles si intéressants que diffusait la presse locale, vous avez instruit les ignorances, suscité les vocations, groupé les bonnes volontés hésitantes ou éparses. Passant de la théorie à la pratique, vous avez créé en 1901 le Jardin-Ecole devenu par vos soins un modèle du genre, une idéale leçon de choses plus éloquente encore que vos paroles, car c'est la

Digitized by Google

Nature elle-même qui les traduisait, parlant aux sens par les couleurs diaprées de ses massifs odorants, par la beauté et la saveur de ses fruits, par le velouté de ses gazons et la fraîcheur de ses verdures.

Leçons de choses aussi et combien agréables les expositions horticoles que vous organisiez en 1898 au Manège militaire et à l'Ecole des Beaux-Arts, simples ébauches cependant si on les compare à celles qui firent la parure de la grande Exposition d'Arras en 1904. Cédant à vos instances, les professionnels les plus célèbres et les amateurs les plus réputés vous avaient confié les plus beaux produits de leurs jardins et les merveilles de leurs serres. Vous les aviez ordonnés avec un art si parfait que, non seulement ils constituaient un enseignement pour les initiés eux-mêmes, mais qu'ils mettaient en pleine valeur les mérites divers des exposants. Aux visiteurs éblouis, quelque peu fatigués par le bruit et la foule, au sortir des stands où les spectacles les plus variés sollicitaient leur curiosité, vos expositions horticoles offraient le calme reposant d'une oasis embaumée. Une haute distinction officielle récompensa vos efforts auxquels rendaient un juste hommage les initiateurs de cette inoubliable manifestation de la vitalité et de la puissance d'attraction de l'antique capitale de l'Artois au début du vingtième siècle.

Hélas ! qu'est maintenant devenu le cadre merveilleux où Arras avait convié ses milliers de visiteurs à admirer les œuvres les plus remarquables de l'industrie et des arts ? Où sont-ils les troncs centenaires dont les robustes rameaux faisaient de nos Allées une incomparable nef aux piliers géants et à la voûte de feuillages ? Où sont ces recoins ombreux propices aux tendres confidences et aux amicales causeries ? Elles ont disparu ces calmes retraites où l'on aimait à méditer dans une paix profonde et le silence des clairs matins à peine troublé par les notes lointaines du carillon qu'affaiblissait la brise ? En même temps

Digitized by Google

que s'écroulaient beffroi et cathédrale, que l'incendie consumait Saint-Vaast et ses trésors, que nos maisons n'étaient plus qu'un amas de décombres, les arbres jadis plantés par les aïeux succombaient eux aussi hachés par les obus, mutilés par la mitraille, victimes de la fureur barbare qui au sang des hommes mêlait la sève des ormes et, si la voix indignée d'un Ronsard arrêta la cognée du bûcheron menaçant la forêt de Gâtine, il n'en fut point d'assez puissante pour dominer le fracas des batailles.

Le sentiment douloureux qui étreignit nos cœurs devant un tel spectacle de désolation, devant ces « larmes des choses » qui faisaient pleurer le doux Virgile, comme il dut être pénible à votre âme, au jour où, saignant d'une blessure intime, vous êtes rentré dans la Cité meurtrie et méconnaissable ! En quel état vous apparaissait ce Jardin-École de la Société d'Horticulture qui était votre œuvre ! Rassemblerait-on jamais les membres survivants de cette Société que la tourmente avait dispersés aux quatre coins de la France ?

Pourtant, avec l'aube d'une paix que notre victoire eût pu souhaiter plus réparatrice, mais qui se levait radieuse sur nos ruines, s'affirmait la foi en un renouveau que hâterait la commune énergie. Sans vous attarder à de vaines lamentations, vous avez assumé votre part du gigantesque effort, confiant en l'aide maternelle de la Nature qui de la mort hivernale ressuscite les splendeurs du Printemps. Tandis que, avec une rapidité enviée par d'autres villes, Arras rebâtissait ses édifices, vous mettiez en action les vers du poète :

> « Diriger les jardins est mon paisible emploi.
> Déjà le sol docile a reconnu ma loi ;
> Des gazons l'ont couvert. et de sa main vermeille
> Flore sur leur tapis a versé sa corbeille ».
>
> (Delille, *Les Jardins*, Chant IV).

Sans doute, ni votre zèle, ni votre science horticole ne

Digitized by Google

peuvent nous restituer nos frondaisons séculaires et le Lion d'Arras aura repris depuis longtemps sa garde altière au sommet du beffroi reconstruit avant que vos petits-neveux jouissent pleinement des ombrages que leur prépare votre sollicitude, mais nous avons, dès à présent, les gazons, les fleurs et les arbustes que votre goût d'artiste, mis au service de nos édiles et secondé par l'habileté professionnelle de vos collaborateurs a si bien disposés pour la joie de nos yeux dans le Square Méaulens et le charmant petit jardin qui entoure Notre-Dame-des-Ardents. Dès à présent, le grand Square des Allées, dont vous avez pansé les plaies vives et où vous tirez parti des rares bouquets d'arbres épargnés par la guerre, laisse deviner l'harmonie de son ordonnance future, de ses vastes pelouses, de son bassin capricieux et de ses massifs. Dès à prèsent, nous savons que, sur la colline de Baudimont comme au carrefour Sainte-Marguerite, vous préparez de reposantes haltes aux promeneurs dominicaux. Sous votre impulsion, la Société d'Horticulture a repris son essor et reconstitué son Jardin-École, de nouveaux jardins ouvriers entourent la ville d'une verdoyante ceinture.

L'Académie d'Arras qui, tant de fois, au cours de son histoire a témoigné de l'intérêt qu'elle porte aux questions horticoles et qui s'honore de compter parmi ses membres des hommes dont la vie fut modeste, mais qui, chacun dans son domaine, se sont efforcés de servir la Cité, n'a donc fait que payer pour sa part la dette envers vous contractée par la ville entière. Elle vous prie de lui réserver quelques heures des loisirs que vous laisse une retraite, justifiée par tant de labeurs, mais qui ne saurait être oisive. Elle se réjouit de posséder en vous le représentant le plus qualifié de l'horticulture artésienne et qui semble avoir fait sienne, durant toute sa vie, la devise de notre Compagnie : *Flores fructibus addit.*

Digitized by Google

RAPPORT

SUR LE

CONCOURS D'HISTOIRE

PAR

M. Georges BESNIER

Membre résidant

MESSIEURS,

Cette séance aura été comme une fête des jardins ou plutôt comme un triomphe des jardiniers philosophes et philanthropes. Vous avez applaudi tout à l'heure le maître d'un rare dévouement qui après avoir eu sa large part dans la brillante réussite des jardins ouvriers est aujourd'hui le résurrecteur des parcs municipaux, aussi habile dans l'art de bien dire et d'enseigner que dans celui de cultiver les plantes et celui de faire le bien. Maintenant, par mon modeste organe, votre Commission d'histoire vous propose de décerner votre plus haute récompense, c'est-à-dire une médaille d'or de 200 francs, à une biographie de Dumont de Courset, (1) le botaniste Boulonnais,

(1) « Dumont de Courset le botaniste-cultivateur Boulonnais 1746-1824 ». Devise : *Ense et Aratro.*

Digitized by Google

qui sut laisser de sa science un témoignage plus communément sensible que son herbier et ses ouvrages : son jardin de Plantes rares, un moment le plus beau de France après celui du Roi.

Courset fut reçu, en avril 1787, l'un des premiers correspondants de votre Compagnie ; il n'est guère possible de faire de ses mérites plus juste et délicat éloge que ne fit le Directeur de l'année, Robespierre. Peut-être y trouverez-vous aussi quelque chose des convictions, amères mais si profondes, qui porteront, en deux ans, l'avocat de votre Barreau à la Tribune nationale puis à la Dictature :

« Les divers tableaux que M. de Courset vous a présentés... respirent tous... la passion du bien public. *Cette noble passion n'est pas la moins propre à troubler la tranquillité de ceux qu'elle domine* et, si je n'avais d'autres garants du bonheur de M. de Courset je ne le croirais pas bien solidement affermi. Mais... il perfectionne l'agriculture, partage sa vie entre la Nature et les Muses ; ses utiles occupations sont un service continuel rendu à l'humanité. Tous ces avantages peuvent rendre à *l'âme d'un philosophe sensible le calme que le spectacle des injustices et des misères humaines pourrait en bannir* et ceux qui connaîtront la vie et les ouvrages de M. de Courset pourront envier à la fois et son bonheur et ses talents ».

Il paraît que cette séance académique de 1787 dura quatre heures : nos habitudes sont moins patientes. Aussi bien ne me sentirais-je pas marqué pour devenir un autre Robespierre et vous imposer à ce titre une trop longue attention ! Je me vois donc obligé à ne justifier qu'en quelques mots les suffrages que nous vous demandons pour la biographie du Baron de Courset.

A vrai dire, le sujet n'est pas entièrement neuf. Mis au concours par votre Compagnie dès le lendemain de la mort de son correspondant, il avait été l'objet de deux mé-

Digitized by Google

moires, restés inédits, mais consultés, par notre auteur, avant leur destruction en 1915. D'autre part, les Boulonnais n'ont pas été ingrats envers un compatriote qui voulut leur être utile et dont la réputation les honora : son buste en marbre, par John Hopkins (1867), est dans leur Musée et sa vie, comme ses œuvres, ont été plusieurs fois rappelées.

Ce qui fait la valeur propre du présent travail, c'est qu'il est basé sur les papiers même de Courset, donnés à la ville de Desvres par la dernière douairière de Coupigny, veuve de son petit-fils, notes et correspondances qui présentent autant de variété que d'intérêt.

Officier pendant douze années de paix et de réformes organiques profondes dans l'état militaire (1766-1778), promené à travers toute la France par le régime des garnisons commun aux armées de métier ; allié à la noblesse de sa province ; imbu des idées philosophiques des Encyclopédistes ; mêlé à l'administration locale pendant la Révolution et l'Empire, comme maire de sa commune, président du canton, conseiller d'arrondissement ; associé par ses goûts et ses études au mouvement intellectuel qui se disciplina par la création des Sociétés académiques ; en correspondance avec A.-L. Jussieu, Daubenton et les directeurs du Museum, Dumont de Courset est assez représentatif des classes supérieures de sa province et des naturalistes de son temps pour que nous puissions nous attacher au récit singulièrement vivant qui nous l'évoque tel qu'il fut, sans dissimuler même ses humaines faiblesses, au milieu de ses serres, parterres et pépinières, de ses fleurs et de ses arbres rares, création hélas ! trop éphémère dont on chercherait en vain aujourd'hui les reliques, mais aussi au milieu de ses amis : là nous trouvons quelque chose de plus durable, l'âme d'hommes si proches de nous malgré cent-cinquante années de quelles révolutions politiques, sociales, scientifiques !

Digitized by Google

Nous avons pris un tel plaisir à la lecture de ces pages, qui ressuscitent un si riche passé et ne déçoivent guère notre curiosité, que nous vous proposerions volontiers de contribuer pour une part compatible avec vos ressources budgétaires à leur impression dans vos Mémoires. L'auteur accepterait, sans doute, d'effectuer les réductions qu'imposerait le souci impérieux de ménager nos médiocres ressources. Il est, en effet, telles répétitions, périphrases, hors d'œuvre, que ne peut éviter, au premier jet le chercheur infatigable, plus attaché aux idées qu'à leur forme, abusé peut-être par la facilité même de son style alerte, que l'on devine sous la devise de circonstance *Ense et aratro.* Il nous en coûte d'exprimer une semblable réserve, car, sans lever le voile réglementaire de son anonymat, nous ne pouvons ignorer que le mémoire, actuellement soumis à votre examen, est la remise en chantier courageuse, sur les notes primitives patiemment revues, d'un premier travail déposé à votre secrétariat en juillet 1914 et détruit lui aussi dans l'incendie de vos archives. Mais l'auteur est trop expert pour ne pas prendre garde que deux cent cinquante pages de sa fine écriture font plus de vingt feuilles du format de nos publications dont le prix de revient est de deux cent cinquante francs. Je m'excuse de l'inélégance de semblables chiffres, mais *Pauvreté n'est pas vice,* et notre ministre des finances (que nous nommons notre Chancelier comme font nos alliés britanniques) a le trop légitime souci d'équilibrer notre budget pour que nous n'ayons pas à craindre de farouches résistances si notre proposition est officiellement soumise à l'Académie.

Notre concours d'histoire ne comporte cependant qu'une autre récompense, celle-la plus modique. Nous avons en effet reçu également une bonne *Monographie historique d'Hernicourt* sous la devise *Indocti discant et ament meminisse periti.*

Digitized by Google

Cette commune du canton de Saint-Pol présente la singularité d'une configuration en ciseaux se refermant sur sa voisine Wavrans. La monographie qui lui est consacrée, finement écrite par un homme qui aime, comprend, voit et sait décrire un paysage, constitue un consciencieux dépouillement des archives communales. Elle nous permet des constatations statistiques d'un réel intérêt sur l'amélioration des cultures, l'augmentation du cheptel bovin depuis un siècle, le retour à la terre que semble favoriser depuis la guerre le morcellement de la propriété. Mais la partie historique est vraiment un peu sommaire.

Votre Commission vous propose d'encourager l'auteur, par l'octroi d'une médaille de vermeil, à compléter ses recherches sur le plan de celles que M. Sangnier a menées avec une si excellente méthode pour la commune assez voisine de Blangermont (1).

Nous regrettons par contre de ne pouvoir cette année encore vous recommander aucun envoi pour l'attribution du prix Braquehay, réservé par les intentions du fondateur aux travaux concernant Montreuil-sur-Mer et la partie de son arrondissement qui ressortissait à l'ancienne Picardie, soit, en gros, les quatre cantons de Montreuil, Etaples, Hucqueliers et Campagne.

Un seul ouvrage vous a été présenté qui est la seconde édition d'un *Guide*, élégamment écrit et artistement illustré, mais insuffisamment renouvelé, je devrais dire documenté, sur des recherches originales, je devrais dire informées.

(1) G. Sangnier, *Blangermont.* Essai d'histoire générale, économique et sociale, d'un village de l'ancien Comté de Saint-Pol, publié par la *Commission Départementale des Monuments Historiques du Pas-de-Calais,* Calais. 1923. IV - 202 p. gr. in-8° ; 1 pl.

Digitized by Google

M. Braquehay, capitalisant, vers 1898, une somme de quinze mille francs pour garantir l'annuité du prix qu'il instituait, entendait évidemment donner aux études historiques dans sa petite patrie l'impulsion d'un encouragement matériellement sérieux. A cette heureuse époque un prix de quatre cents francs représentait l'impression d'une dizaine de feuilles in-8° (160 pages) qui aujourd'hui coûterait plus de deux mille francs.

Pour nous conformer à l'esprit, sinon à la lettre, des volontés du testateur, il vaudrait mieux augmenter le prix en en différant pendant quatre ou cinq années l'attribution plutôt que le banaliser en le remettant trop continûment à la disposition de candidats qui semblent s'en désintéresser. Depuis sa fondation (1901) en effet ce prix enviable n'a été décerné que six fois pour la totalité et trois fois pour partie.

Cependant l'histoire de cette partie de l'arrondissement de Montreuil qui appartint au Ponthieu et au Haut-Boulonnais est encore loin d'être bien connue. Sans doute les archives publiques, en particulier celles qui avaient été concentrées à Arras, ont été cruellement appauvries par la guerre. Il y reste néanmoins assez de titres anciens pour alimenter les recherches approfondies que M. Braquehay a voulu seules susciter ou faciliter ; les grands dépôts de Paris, Amiens et Lille ont centralisé à diverses époques des documents concernant nos provinces ; les archives locales sont encore mal connues.

La biographie de Dumont de Courset que nous venons de couronner prouve à nouveau combien peuvent être précieux les papiers oubliés dans un grenier familial ou municipal : mieux que les procédures administratives ou judiciaires conservées dans les dépôts publics, ils nous montrent la vie dans son courant quotidien dépouillée de tout fard officiel.

Digitized by Google

Pour les utiliser, guides et modèles ne manquent pas et je ne crains pas de répéter l'éloge du parti que M. Sangnier a su tirer de ses recherches sur Blangermont.

Sans doute la vie chère incite davantage à cultiver son jardin que les Muses, même et surtout celle de l'histoire. Cependant n'était-ce pas sous la plume de Robespierre, plus optimiste que Candide, que nous trouvions, tout à l'heure, en cette double culture, le secret du bonheur, c'est-à-dire de l'oubli ?

Digitized by Google

Digitized by Google

RAPPORT

SUR LE

CONCOURS de LITTÉRATURE

PAR

M. l'Abbé A. BARBIER

Membre résidant

MESDAMES, MESSIEURS,

L'année 1924 paraît avoir été peu propice à l'éclosion des chefs-d'œuvre et des œuvres de l'art littéraire, sur notre terre d'Artois. En effet, des cinq travaux qui ont été présentés au Concours de l'Académie, deux seulement, des essais en prose, semblent avoir vu le jour en ces derniers mois ; les trois autres, qui sont en vers, remontent à un temps déjà relativement éloigné, celui de la grande guerre et sont datés de 1917 et même de 1914.

A vrai dire, cela peut n'avoir pas d'importance : les ouvrages en vers — moins encore sans doute que ceux en prose — ne sont d'aucun temps ; ils gardent, s'ils sont jeunes en naissant, leur éternelle jeunesse et le parfum, de la véritable poésie, s'il est plus subtile, plus délicat, plus difficilement perceptible que les autres parfums a sur eux cet avantage qu'il ne s'évapore jamais.

Digitized by Google

L'Académie ne regarde pas l'âge des ouvrages qu'on lui présente ; elle a seulement cette coquetterie bien légitime d'exiger que, s'ils n'ont pas été spécialement composés pour elle, ils soient au moins inédits.

* * *

Tout n'est pas ancien, du reste, comme je le disais, et voici, par exemple, un travail en prose qui paraît nouveau — et qui d'ailleurs n'est pas plus gai pour cela.

Il est intitulé « *La Mort d'une Mère* » ; il porte en épigraphe ces mots : « *de toute son âme* » et il est signé « un fils ». A l'accent très sincère et très ému du morceau on sent très bien qu'il ne s'agit pas d'une fiction mais bien d'un vrai fils qui pleure, en la racontant, la vraie mort de sa vraie mère.

A ce propos, me permettra-t-on de dire qu'il me semble y avoir quelque chose d'un peu osé et pénible, et qui presque fait mal, dans ce fait de choisir un sujet si personnel et si douloureux, pour en faire un thème à variations littéraires. Nous n'oublions pas le mot connu : « Insensé qui crois que moi je ne suis pas toi... » ; nous savons bien que rien de ce qui est humain ne doit nous être étranger et que c'est en se frappant le cœur que les grands artistes ont trouvé leurs traits de génie et leurs vers immortels. Mais il reste vrai cependant que ce que l'on a inventé de plus beau, et de plus éloquent, et de plus émouvant, devant le cercueil d'une mère, c'est encore le silence.

En tout cas, si l'on entreprend de donner corps à l'expression de ce genre de douleurs il semble bien qu'on ne puisse s'attacher qu'à celles qui sortent vraiment de l'ordre commun et qui, chez un Victor Hugo par exemple, nous ont valu ces splendides fragments des *Contemplations*.

Hélas ! et on s'en doute bien, il nous faut reconnaître ici que, pour la matière comme pour le style, nous sommes

Digitized by Google

loin de pouvoir aller chercher si haut nos points de comparaisons.

La *Mort d'une Mère* a pour sous titre « *Simple récit* ». Le récit est simple en vérité, trop simple pour qu'il mérite d'être conté avec chance d'émouvoir. Qu'on en juge. « Quelque part en Artois » — et c'est tout ce que nous savons du décor extérieur, — une bonne vieille de soixante-dix-huit ans révolus sent venir sa dernière heure.

Hélas ! bon et noble fils de votre vénérée mère, c'est la loi trop naturelle des choses et nous sommes désolés de ne pas pouvoir nous appitoyer avec vous, si nous savons bien que d'être octogénaire, cela constitue la plus grave, la plus irrémédiable et — ainsi tourne le monde — la moins à plaindre sinon la plus souhaitable des maladies...

Donc, la bonne aïeule ainsi résolue, ordonne elle-même, avec un sang froid qui nous déconcerte, les funèbres apprêts. Puis, en des termes d'une simplicité qui ne vise à aucune éloquence, pas même l'académique, elle dit en guise d'adieu à ses enfants qui l'entourent : « Que voulez-vous, nous ne sommes pas venus pour rester... Alors ce sera pour quand le Bon Dieu voudra... » Et, en fait, le Bon Dieu ne tarde pas à vouloir. Elle cesse de vivre mais, comme elle est femme, elle ne cesse pas pour si peu de parler. Elle entreprend même devant le Juge suprême, qui est patient, de raconter par le menu, toute sa vie. Elle est née, elle s'est mariée, elle est pauvre, elle a souffert.

« Pendant que les autres — je cite — plus fortunées qu'elles, parcouraient les fêtes, les théâtres et les bals, seule et mélancolique, elle reprisait les chaussettes et les bas ». Voilà, comme dit l'auteur, « le lot échu à cette citoyenne de France à la tombola de l'existence... »

Elle a peiné, elle est morte, Dieu la prenne en son saint paradis : c'était en vérité une admirable femme...

Mais n'est-il pas vrai, Mesdames, Messieurs, que si toutes celles qui ont été mélancoliques et seules et qui ont

Digitized by Google

eu — si je puis dire — du fil à retordre avec leurs bas, ont le droit de s'arrêter au seuil de l'au delà et d'y faire de si longs discours, les hommes ne pourront jamais avoir leur tour au Jugement dernier ?

On me pardonnera de sourire un peu dans un sujet si austère. Je conclus en tout respect, que celui qui signe « un fils » montre des sentiments admirables de piété filiale. Si c'était d'un prix de vertu qu'il s'agissait en l'espèce, nul doute qu'il emporterait la palme. Comme c'est de littérature et d'art qu'il est ici question, l'Académie, tout en félicitant l'auteur de sa belle âme et de son grand cœur, n'a pas cru pouvoir aller au delà d'une *Mention honorable.*

* * *

C'est sur un autre terrain moins funèbre que nous transporte le second travail intitulé « *Autour d'un Roman Audomarois* ». Le sujet est plus gai, mais il est en même temps d'une actualité si brûlante, que le rapporteur en serait ému, s'il croyait qu'il fallût prendre les choses au tragique et même au sérieux.

Vous connaissez tous, au moins de renom, Mesdames, Messieurs, ce spirituel roman de notre compatriote Madame Germaine Acremant, lequel est intitulé : « *Ces Dames aux chapeaux verts* ». Elle met en scène, dans un cadre à la Rodenbach, à l'ombre d'une vieille cathédrale, dans une antique maison d'une ancienne rue où l'herbe croît entre les pavés, quatre sœurs, quatre solitaires qui ensemble ont avancé en âge, qu'on voit sortir à des heures régulières, vêtues de leurs houppelandes modèle cloche et coiffées de capotes à brides. Ce sont de saintes et benoites personnes et si elles ont des défauts ce sont ceux que la malignité publique prête habituellement aux filles qui ne sont plus jeunes. Dans cet asile de paix au cadre vieillot, tombe tout-à-coup une petite parisienne, vif argent, moderne

Digitized by Google

jusqu'au bout des ongles, Arlette, qui produit auprès de ses cousines le même effet que le Vert-Vert de Gresset, auprès des Visitandines, au retour de son pélerinage. Arlette est, au rebours de ses cousines aux chapeaux verts, de son temps et du premier peloton d'avant-garde. En tout bien, tout honneur, elle fume, fait du sport, connaît les danses nouvelles et parle argot. « Très sincèrement, dit-elle un jour à ses cousines en désignant des visiteuses qu'elle a gracieusement reçues (évidemment) et qui viennent de quitter la maison, « elles appartiennent, pour moi, à la catégorie des gens moches ». — « Des gens moches ? Qu'entendez-vous par là ? » s'écrie Telcide, l'aînée des dames aux chapeaux verts. « Ma chère cousine, répond Arlette, moche est un mot nouveau qui signifie, à la fois, indulgent et modeste ». La candide personne n'oublie pas la définition et, à quelques jours de là, comme suite d'une conversation dans laquelle M. le grand Doyen a parlé de son Vicaire dont il a vanté l'intelligence et le jugement, « Oh ! oui, conclut Telcide, d'un ton pieux et décisif, M. le Vicaire est tout à fait moche... »

Or donc, Arlette, en fouillant les vieux papiers de la maison, découvre un manuscrit, des mémoires, des souvenirs d'une idylle ébauchée quelque dix années auparavant et subitement interrompue, entre l'une de ses cousines et un professeur de l'endroit qui porte nom Ulysse Hyacinthe. La fûtée jeune fille, avec son entrain endiablé et un brio des plus amusants, arrive à renouer l'intrigue qui aboutit au mariage.

Elle même, du reste, sera prise à ses propres filets et la dernière page du livre annonce le lever de sa propre lune de miel.

Et il n'y a rien, en tout cela, qui ne soit très inoffensif. Mais le malheur, si c'en est un, est que tous ces personnages ne sont pas des fictions de roman, mais des êtres d'histoire et ayant vécu, dont quelques-uns même seraient encore

Digitized by Google

vivants, en chair et en os, et à la place même où les situe la romancière.

L'essai critique que nous avons entre les mains est précisément une manière de protestation contre ce procédé qu'on estime trop cruel.

Est-il admissible, dit-on, que l'on ridiculise ainsi les gens?

Il est peut-être permis, en effet, de poser la question et sans doute peut-on concéder que la charité chrétienne ne trouve pas tout à fait son compte dans ce roman...

Mais, voyons, il y a un dilemme qui m'inquiète. Si la peinture n'est pas vraie comment les victimes se sont-elles reconnues? — et si elles se reconnaissent quel troublant aveu n'est-ce pas de leur part?...

Au fond, n'accusons pas trop vite la méchanceté des gens, et soyons indulgents à la malignité qui fait sourire.

Il ne faut pas vouloir changer l'ordre essentiel des choses. L'homme — la femme aussi — se distingue des autres animaux — par quelques autres côtés encore, grâce au ciel — mais en ceci surtout qu'il rit. Le rire est une de ses caractéristiques les plus apparentes et qui le différencie spécifiquement.

C'est justement parce que le rire est le propre de l'homme que le célèbre médecin Rabelais le mettait à la base de sa thérapeutique. Et dans notre siècle de neurasthénie il est salutaire de revenir à ces saines traditions du passé.

Le Français parce qu'il est né "malin", parce qu'il saisit plus vite les ridicules et les observe mieux, est plus enclin au rire que n'importe lequel des autres peuples. Les Anglais par exemple ne rient pas comme nous. Leur humour est une espèce de rire rentré et concentré qui chatouille au dedans et secoue sourdement le diaphragme mais qui n'éclate pas sur le visage lequel reste glabre. *Yes! Indead!*

Vive notre bon rire de France en qui nous rencontrons toutes le gammes de la gaieté — le rire gaulois, bruyant,

Digitized by Google

large, sonore, truculent. — le rire moyen de tous les jours si varié, si souple, si gracieusement et si finement nuancé, qui ne dilate pas seulement la rate, mais tout l'être qu'il repose si bien, si agréablement, si vite, — le rire même des "précieuses" qui s'arrête à la barrière des dents blanches et des lèvres fines, qui égrène ses notes légères par le nez, sans secouer la poudre du visage et en piquant seulement deux étoiles dans les yeux.

Le rire français est tellement nôtre, tellement caractéristique de l'Artois à la Provence, de la Normandie à la Lorraine — qu'il suffirait à lui seul pour fixer, à défaut de frontières, nos limites ethnographiques.

L'objet du rire est immense. Il y a des gens qui font rire par métier, ce sont les comédiens ; ou par caractère, ce sont les comiques ; il y a aussi ceux qui ne savent pas qu'ils font rire et ce ne sont pas les moins drôles. Quand l'objet du rire ne vient pas au devant de nous, c'est nous qui allons à sa rencontre. La malice humaine s'exerce ainsi depuis toujours, et avec des traits inoffensifs du reste, sur certaines catégories sociales qui paient ainsi la rançon de leur autorité, de leur influence et de leur gloire.

Rions donc et ne nous effarouchons pas trop vite d'une innocente épigramme qui nous atteint. L'Académie a ceci d'excellent à Paris et en province, qu'elle pardonne tout le mal qu'on dit d'elle pourvu qu'il soit bien dit. Faisons comme elle et, à cause de cela, ne laissons pas garder rancune à l'auteur sémillant de « *Ces Dames aux chapeaux verts* ».

Ulysse Hyacinthe est entré un peu tard dans la carrière et Marie Davernis également. Ils ont les gaucheries de leur âge. Dans un moment qu'on jugerait pathétique, Ulysse Hyacinthe se passe la main sur le front. Une voix douce lui murmure à l'oreille : « Des larmes !... Vous pleurez ? — Non, dit-il, c'est de la sueur !... » Ulysse Hyacinthe et Marie Davernis sont à l'automne, ils n'ont

Digitized by Google

plus la souplesse de la belle saison. Que n'ont-ils commencé et achevé au printemps ! Comme du reste ils arrivent quand même à leur fin qui est le bonheur à deux, que demandent-ils de plus ? Qu'ils rient de nous voir rire ! Qu'ils méditent plutôt, sans s'occuper de nous, ce joli couplet qu'écrit en leur honneur, leur gracieuse et inoffensive ennemie :

« Amour, amour souverain ! Chaque fois qu'on a voulu te glorifier, on a représenté, montant deux à deux, vers tes autels, les êtres les plus beaux de la création. Les poètes et les peintres sont des fous ! Ton triomphe serait piètre s'il n'était autre. Que les jeunes gens, parés de toutes les grâces se rejoignent et s'unissent, quoi de plus simple ? Mais que les déshérités, dépourvus de charme et d'esprit, s'aiment assez pour s'attribuer toutes les qualités, voilà ce qui constitue ta victoire éternelle. Amour ! tu ne seras honoré que le jour où l'artiste représentera devant tes reposoirs deux créatures médiocres, qui, par ta magie, se parent réciproquement de toutes les beautés et qui, parce qu'elles s'adorent, se trouvent les plus admirables du monde ».

Impuissant à attaquer le fond de l'ouvrage, le critique se rabat sur le style. Il veut chercher et citer des exemples de mauvais goût ou de lourdeur dans la période. Voici un des passages qui l'ont le plus choqué et qu'il cite :

« Arlette a dix-huit ans, elle vit dans un perpétuel contraste, physiquement et moralement. Ses cheveux sont blonds et ses yeux sont noirs. Elle est plutôt petite et paraît grande, tant elle est mince et souple. Elle semble aimer le monde et l'agitation, elle pratique les sports. Elle n'est vraiment heureuse que dans sa chambre, avec ses chiens, ses poissons rouges, ses bouts de ruban et ses faveurs, ses bouquets de rose et ses rêves bleus, etc... »

Savez-vous ce que le critique reproche à ce passage ? L'abus des pronoms. Voiture faisait la guerre au mot « car », nul ne s'etait encore avisé de monter à l'assaut du pronom...

Digitized by Google

Il faut se borner .. En terminant, l'auteur s'écrie : « Après un tel réquisitoire condamnerai-je « Ces Dames aux chapeaux verts ? Oh ! pas le moins du monde ! » Sa conclusion sera la nôtre.

Pour le remercier même d'avoir contribué, indirectement, à donner plus de vogue à un beau et bon et charmant livre, l'Académie lui décerne une *Mention honorable.*

* * *

Sous ce titre général « *Aimer et lutter, pour la France* », voici un recueil de poésies diverses commencées en 1914 et inspirées, au jour le jour, par les évènements de la grande guerre. Il y a là un louable effort pour rendre des sentiments les plus nobles qui soient.

Malheureusement, en art, l'élévation des pensées ne compense pas les défaillances de la forme. On trouve peut être ici tout le souffle nécessaire pour, honnêtement, « sonner au champ », il manque hélas ! la trompette.

Et cette carence de l'instrument nous laisse à des vers de bonne volonté trop souvent invertébrés et pâles, à des strophes trop généralement anémiques, d'où fusent, à intervalles seulement, de courtes envolées auxquelles pour se maintenir dans les hauteurs, il manque la paire d'ailes. Ecoutez :

Jeunes conscrits de France,
Point de si, point de mais...
Notre Alsace-Lorraine
Vous attend *à genoux.*
Il faut qu'elle *revienne !*
Il faut !... Entendez-vous ?

Vous sentez le mouvement. Il est factice et se résume à frapper du pied. S'il part de l'âme — ce dont on ne peut douter — il ne va pas jusqu'à faire vibrer d'autres âmes. Le poète aspire aux grands effets et il ne trouve que petits

Digitized by Google

moyens. Il donne par exemple, ce conseil aux jeunes françaises de 1914 :

Jeunes filles de France.
Tricotez en silence !...

« Tricotez en silence » ! le poète a-t-il réfléchi à tout l'héroïsme qu'il exige là de jeunes françaises ? Et à quoi bon ? Qu'est-ce que le silence pourra bien ajouter au tricot?

Tricotez en silence,
Sainte fraternité...
Cousez, c'est pour la France
Et pour l'humanité !

« Cousez pour l'humanité ! » Quelle couture, Mesdames. Les aiguilles ne vous paraissent-elles pas bien menues pour qu'on les brandisse ainsi en manière d'épées ?

Le souffle manque avec la science de la langue et du rythme. Il manque aussi la maîtrise de la rime. Oyez plutôt.

Lorsque du soir maudit tomba l'appel funèbre
Les petits fils des Francs coururent comme *zèbres*...

Foi de vieux territorial, voilà des zèbres qu'on ne s'attendait guère à voir en cette affaire !

Ne soyons pas cruel et, par conséquent injuste. Concédons que c'est un art difficile de parler dans la langue des dieux. L'inspiration se soutient ici, très noble, d'un bout à l'autre, et cet avantage est bien quelque chose. Nous pourrions citer des passages où il ne manquerait que quelques retouches pour approcher du beau. Les retouches viendront, avec le travail, pour les prochains concours. Comme chante quelque part un personnage de Meilhac et Halévy :

La peinture à l'huile
C'est plus difficile,
Mais c'est bien plus beau
Qu'la peinture à l'eau !

Digitized by Google

Étant donné que la meilleure manière de corriger ses ouvrages est d'en écrire d'autres, l'Académie aura, nous n'en doutons pas, à remplacer l'an prochain, par une plus haute récompense, la *Médaille de bronze* qu'elle décerne aujourd'hui à l'auteur.

* * *

Un vrai poète — humble et discret comme un parfum de fleurs d'Artois — et qui ne doit pas en être à ses coups d'essai, nous a envoyé, sous ce titre, « *Poèmes aux couleurs du pays* », un recueil de poésies locales qui, malgré ce qu'elles paraissent avoir quelquefois de heurté, de déconcertant à une première lecture, offrent à qui les revoit et les médite, un pittoresque, un charme, un goût de terroir, un arôme qui ne sont pas loin d'être de tout premier choix.

Ces poésies ont été composées en exil et portent ces mots en exergue :

> De mon pays, l'invasion m'ayant chassé,
> En esprit j'y retourne, en rêve je l'habite.
> J'en chante l'agrément, la demeure interdite,
> Le présent triste, ainsi prend l'attrait du passé.

Ce pays c'est le nôtre, celui d'Artois et il est peint vraiment par un homme qui a vu et qui sait voir.

En quelques mots de présentation, le poète conquiert la sympathie par sa rondeur, sa bonhomie et sa finesse campagnarde.

> Je vis, je pense, trime ou flâne,
> De cœur et d'esprit ingénus,
> Ma simplicité paysanne,
> Mon pas rural sont bien connus.

Dans un tableautin intitulé « *En Artois* », il évoque une chaumière perdue au centre d'un hameau et il fait des

Digitized by Google

vœux voisins de ceux d'Horace à Tibur. Il rêve de vivre là,

D'une chèvre, d'un champ, garants du pain, du lait.
L'hiver sous le « cracet » feuilletant quelque livre,
Tandis que l'aquilon hurle aux joints du volet.
Plantant, au renouveau, taillant pampre et viorne,
L'été, serrant ma gerbe en nombrant mes « dizeaux »,
Et défiant l'ennui de glisser son front morne
Entre Virgile, un luth et d'agrestes travaux.
... Mon repos serait fait de ma tranquillité
J'asseoirais mon bonheur sur la simplicité.

Ce campagnard est donc un sage. Sa muse sans doute, erre un peu à l'aventure, comme ces rivières qui serpentent, en méandres capricieux, à travers nos prairies et nos vallées d'Artois. Le vocabulaire contient non seulement des termes techniques qui sont du crû, et auxquels on s'attend, mais des mots rares, subtils, qui indiquent que ce campagnard dont la démarche d'abord paraît fruste est en même temps un dilettante et un esprit des plus affinés. Sous un certain nonchaloir il y a un sens réel du rythme qui arrive quelquefois aux meilleurs effets et à la grande poésie. Regardez ce moulin qui se détache sur un soleil couchant et dites-moi si vous n'en voyez pas tourner les ailes sur l'horizon flamboyant.

EFFET DE COUCHANT

Voyez là-bas, vers le couchant,
Minuscule, frêle et *touchant*
Tournoyer le moulin agile
Qui, de si loin, jouet fragile,
Jouet d'enfant, semble posé
Tout au bas du ciel embrasé.

Son aile passe et puis repasse
Descend, remonte, jamais lasse
De se prêter aux jeux du vent
Et de poursuivre dans l'espace
Trois rivales la poursuivant.

Digitized by Google

A mesure que le jour baisse
L'incendie au couchant s'accroît ;
Les jeux d'audace et de prestesse
Se changent en gestes d'effroi !
Et le moulin en désarroi
De plus en plus, vire et s'affole,
S'emporte en une course folle,
En tournoiements précipités,
Signaux d'extrême anxiété !

Car arche immense qui flamboie
Et va toujours s'élargissant,
Le couchant le cerne et le noie
Dans son foyer incandescent.

En parlant de ses vers l'auteur fait quelque part, cette déclaration qui ne manque pas de candeur :

« Je les fis presque sans génie ».

« Presque sans génie » c'est là une réticence qui amuse — et dont comme toujours la rime est responsable, plus que la vanité du poète.

Sans aller jusqu'à parler, de génie, nous reconnaîtrons volontiers un vrai talent dont l'Académie est heureuse de souligner le mérite et de saluer l'espérance, en accordant une ***Médaille d'or***.

* * *

A côté de cette poésie luxuriante, indisciplinée à l'excès, voici le grand vers héroïque, oratoire, belliqueux, le royal alexandrin, dans lequel les grandes âmes depuis Corneille, jusqu'à Déroulède ont fait passer leur large souffle.

Le morceau est intitulé *France d'abord* et il est présenté sous forme de Discours pour une distribution de prix. Il a été écrit et prononcé en 1917, en pleine épopée et porte la marque du temps.

Digitized by Google

« C'était la guerre hélas ! Ne l'ayant pas voulue
La France, mes enfants, l'accepte résolue :
« Puisqu'il faut en venir aux tragiques moyens,
Debout, mes fils, dit-elle, aux armes ! Citoyens ! »
Un saint frémissement l'agite et la soulève.
Et soudain, le front haut, la main crispée au glaive,
Voilà que surgissant de la ville et des champs
Dans un chœur de soupirs, de sanglots et de chants
Que l'appel des tocsins martèle de sons graves,
Riches, pauvres, mêlés, jeunes et vieux tous braves
Au rythme des tambours, sous les drapeaux flottants
Roule, roule sans fin le flot des combattants.

Le récit continue et c'est, sur le même ton héroïque, avec le même mouvement oratoire, le même élan patriotique, toute la guerre qui est racontée, autant qu'on pouvait la raconter à cette date de 1917. Et le tableau se termine sur des visions d'horreur, mais plus encore sur de claironnants espoirs.

« Demain, n'en doutez pas, ce sera la victoire,
Nous chasserons du sol l'envahisseur maudit,
Nous vengerons nos morts. Au livre de l'histoire,
Nous allons lire enfin la page expiatoire,
Et ce sera bientôt, demain, tout nous le dit.

Demain. peuple courbé sous le poids de ses crimes,
Exécrable bandit pris aux doigts du destin,
Ecoutant éperdu la voix de ses victimes,
Nous le verrons rouler vers les sombres abîmes,
Flagellé par le Droit qui lui criera : Caïn ! »

Tout est écrit sur ce ton. Peut-être y a-t-il dans cette facture archaïque de l'alexandrin quelque chose de monotone à la longue. Et le lecteur se surprend par instants à se demander s'il ne lit pas quelque fragment d'une description épique de la *Henriade*. Mais nous sommes ici dans une épopée vraie, trop vraie hélas, et l'intérêt toujours renaissant du sujet fait oublier et passer la monotonie du rythme.

Digitized by Google

Le morceau dans l'ensemble a du souffle et qui se soutient ; les vers sont bien frappés L'Académie offre à l'auteur une ***Médaille d'or.***

* * *

Il nous reste un vœu à émettre, c'est que le temps de la guerre ayant été si fertile en œuvres littéraires, celui de la paix ne le soit pas moins.

Les Muses aiment le silence, le repos et la tranquillité. C'est leur propre pays. Elles en viennent, ou elles y conduisent. *Amant secreta Camaenae.*

Puissions-nous, en 1925, avoir à saluer une éclosion d'œuvres de plus en plus abondantes et plus belles. L'Académie les accueillera toujours avec bonheur. Les écrivains verront dans sa critique non un blâme mais un stimulant, quelques coups d'épingles jamais de coups d'épées.

Tous les concurrents ont toujours un mérite, celui de la bonne volonté, auquel l'Académie ne refuse jamais son laurier. A tous elle est reconnaissante.

Car si de la charmer ils n'emportent le prix
Ils ont du moins l'honneur de l'avoir entrepris

Digitized by Google

Digitized by Google

LAURÉATS DES CONCOURS

DE 1924.

LITTÉRATURE

Poésie

Médaille d'Or (100 fr.)

M. Alfred BERTRAND, de Foncquevillers.

M. Noël CHOPIN, Professeur au Collège de Béthune.

Médaille de Bronze

M. Hector DUBOIS, Chef d'Institution à Aire-sur-la-Lys.

Prose

Mentions Honorables

M. l'Abbé MARTEL, au Grand Séminaire d'Arras.

M. PRUVOST-DUMON, Publiciste à Arras.

HISTOIRE

Médaille d'Or (200 fr.)

M. l'Abbé Georges DELAMOTTE, Aumônier du Lycée de Saint-Omer.

Médaille de Vermeil

M. Jules LESIEUX, Instituteur à Hermicourt.

PRIX DE VERTU

Mme Jules CASSORET, née Amandine LEGRAND à Arras.

Digitized by Google

Digitized by Google

RÉGLEMENT

DES

CONCOURS DE L'ACADÉMIE D'ARRAS

I. — CONCOURS ANNUEL

L'Académie ouvre chaque année un concours portant sur des sujets spéciaux indiqués à l'avance ou sur le programme général suivant :

HISTOIRE, GÉOGRAPHIE, ARCHÉOLOGIE

Histoire d'une Ville, d'une Localité ou d'une Abbaye du département du Pas-de-Calais.

Monographie géographique d'une Commune.

Monographie d'une Église cathédrale ou paroissiale, d'une Maison conventuelle, d'une Maison hospitalière, d'une Institution civile ou religieuse du Pas-de-Calais.

Biographie d'un personnage artésien.

LITTÉRATURE

Une pièce ou un ensemble de poésies de deux cents vers au moins, ou un travail littéraire en prose, dont l'auteur, soit par son origine, soit par son domicile, appartienne à la Région (Pas-de-Calais, Nord, Somme).

L'Académie accepterait, d'auteurs étrangers, des poésies ou des compositions se rapportant à la Région.

Digitized by Google

BEAUX-ARTS

Histoire de l'Art ou de l'une de ses parties dans l'Artois.
Biographie d'un artiste artésien.
Expositions tenues à Arras ou dans le Pas-de-Calais.

SCIENCES

Etude de Science physique ou naturelle appliquée à la région artésienne.

Etude anthropologique sur les races que l'on rencontre dans le Pas-de-Calais.

Statistique industrielle du Pas-de-Calais, avec carte à l'appui.

Une question de Science pure ou appliquée.

CONDITIONS DE PRÉSENTATION

Les ouvrages inédits sont seuls admis.

Ils devront être adressés *(franco de port)*, au Secrétaire-Général de l'Académie, et lui parvenir avant le 1er mai. Ils porteront, en tête, une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur un billet cacheté contenant le nom et l'adresse de l'auteur avec l'attestation que le travail n'a pas été présenté à un autre concours. Ces billets ne seront ouverts que s'ils appartiennent à des ouvrages méritant un prix, les autres seront brûlés. Les concurrents ne doivent se faire connaître ni directement, ni indirectement.

Les prix consistent en mentions honorables ou en médailles de bronze, d'argent, de vermeil ou d'or ; ces dernières ont une valeur de 100, 200 ou 300 francs.

Tout lauréat ayant obtenu une médaille d'or sera désormais hors concours.

Digitized by Google

II. — PRIX BRAQUEHAY

Une rente de 400 francs provenant d'un legs fait à l'Académie d'Arras par M. A. Braquehay, sera décernée en prix aux auteurs des meilleurs ouvrages historiques, archéologiques ou autres, concernant Montreuil ou la partie de son arrondissement ayant ressorti de la Picardie.

Ces ouvrages seront présentés sous le nom de leurs auteurs ; ils pourront être non inédits ou imprimés, mais devront n'avoir pas été déjà récompensés par une Académie ou Société Savante.

Un lauréat qui aura obtenu, en une ou plusieurs fois, la totalité du legs Braquehay, sera désormais hors concours.

III. — RÉCOMPENSES PARTICULIÈRES

En dehors des concours, l'Académie recevra tous les ouvrages d'histoire, de Science ou d'Art, inédits ou non, qui lui seront adressés.

Il pourra leur être attribué les mêmes médailles qu'aux concours annuels, pourvu qu'ils intéressent le département du Pas-de-Calais et qu'ils n'aient pas été déjà récompensés par une Académie ou Société Savante.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES

L'Académie ne rendra aucun des ouvrages qui lui auront été adressés ; cependant, s'il s'agissait de travaux manuscrits destinés à l'impression, ils pourraient être prêtés à leurs auteurs sous la condition qu'un exemplaire imprimé au moins serait offert à la bibliothèque de l'Académie.

Les Membres résidants et honoraires de l'Académie ne peuvent participer aux concours ni aux récompenses ci-dessus.

Digitized by Google

PRIX DE VERTU

Les arrérages d'une somme de 10.000 francs donnée à l'Académie en 1920 par une personne anonyme, par l'intermédiaire de M. Leroy, maire d'Arras, seront attribués annuellement à des personnes ou à des familles qui se seront particulièrement distinguées par leur dévouement à la jeunesse, spécialement à l'enfance.

Le prix pourra être divisé ou au contraire cumulé si les arrérages n'en étaient pas attribués pendant une ou plusieurs années.

Les candidats devront appartenir à l'un des deux cantons d'Arras. Les demandes seront adressées au Président ou au Secrétaire-Général de l'Académie avant le 1er mai.

Le Président,
Dr LESTOCQUOY.

Le Secrétaire-Général,
Bon CAVROIS DE SATERNAULT.

Digitized by Google

LISTE

des

MEMBRES TITULAIRES, HONORAIRES & CORRESPONDANTS

de l'Académie d'Arras.

MEMBRES DU BUREAU

Président :

M. le Dr Lestocquoy.

Chancelier :

M. G. Sens.

Vice-Chancelier :

M. Lennel.

Secrétaire-Général :

M. le Bon A. Cavrois de Saternault

Secrétaire-Adjoint :

M. A. Tierny.

Archiviste :

M. le Chanoine Vergneau.

Bibliothécaire :

M. G. Besnier.

Digitized by Google

MEMBRES RÉSIDANTS

Par ordre de nomination.

MM.

1. L. Viltart, Avocat (1892).
2. F. Blondel, ✠, Ingénieur civil (1895).
3. J. Paris, Avocat, Docteur en Droit, Conseiller Général (1899).
4. A. Cavrois de Saternault, (le Bon) ❋, ✪, ✠ Licencié ès-Sciences, Docteur en Droit, Professeur de Droit. Civil à l'Université Catholique de Lille (1902).
5. G. Sens, ❋, ✪, ✠, ✠, Président de la Commission des Monuments historiques du Pas-de-Calais (1904).
6. J. Gerbore, ❋, ✪, I. ✪, ✠, Docteur en Droit, Vice-Président du Conseil de Préfecture (1905).
7. J. Sion, ❋, I. ✪, Directeur honoraire d'Ecole normale (1909).
8. M. Lennel O. ✪, Docteur ès-lettres, ancien Professeur de Philosophie au Collège d'Arras (1910).
9. C. Guillemant, (le chanoine) Vicaire-général, Licencié ès-lettres (1910).
10. A. Lestocquoy, ✪, Docteur en médecine (1910).
11. A. Tierny, ✠, Avocat, Docteur en Droit (1911).
12. E. Bloquel, ✪, ancien Avoué (1911).
13. A. Wartel, Notaire honoraire, Licencié en Droit (1912).
14. A. Boisleux, (le chanoine) Licencié ès-Lettres (1914).
15. G. Besnier, ❋, ✪, ✪, Archiviste départemental (1920).
16. A. Lavoine, I. ✪, Archiviste départemental Adjoint (1920).
17. Mgr. E. Julien, O. ✠, Evêque d'Arras. Agrégé des Lettres (1920).

Digitized by Google

MM.

18. Louart, ✱, I. ✪, Principal du Collège. Licencié ès-Lettres (1920).
19. F. Vinchon, ancien Magistrat. Licencié en Droit (1920).
20. H. Dupret, I. ✪, Professeur honoraire (1920).
21. E Foulon (l'abbé), ✪, Licencié ès-Lettres, Professeur à l'Institution Saint-Joseph (1920).
22. Vaillant, ✱ ✪, Medecin-major de 1re classe (Infanterie coloniale) (1921).
23. F. Anselin, Conseiller municipal (1921).
24. J. Jardel, O. ✱, ✪, Ingénieur, ancien Directeur des mines de Carvin (1921).
25. Vergneau, (le chanoine), (1921).
26. E. Delaby, Avocat (1921),
27. E. Poiret, I. ✪, O. ✱, Professeur au collège (1921).
28. Le Général Leleu, O. ✱, ✪, ✠ (1922).
29. A. Barbier (l'Abbé). Licencié ès-Lettres. Supérieur de l'Institution St-Joseph (1923).
30. N.

Digitized by Google

MEMBRES HONORAIRES

Par ordre de nomination.

Les lettres A. R. indiquent un ancien membre titulaire ou résidant

MM. Louis Noel, ✱, Statuaire à Paris (1887).

Alapetite, G. C. ✱, Résident de France à Strasbourg (1891),

Sénart, ✱, Membre de l'Institut, à Paris (1898).

Leprince-Ringuet, ✱, Ingénieur en chef des Mines à Paris, A. R. (1911).

P. Fournier, ✱, Professeur de la Faculté de Droit de Paris, Membre de l'Institut (1912).

H. Bedel, ✱, Chef de Bataillon du Génie, en retraite, A. R. (1920).

H. Boulangé, ancien Officier de Marine, à Amiens A. R. (1920).

E. Plocq, ✱, Inspecteur principal honoraire des chemins de fer du Nord, à Paris, A. R (1920).

E. Pilat, à Paris, A. R. (1921).

M. J. Lecocq, licencié ès-lettres, Curé-Doyen de Saint-Nicolas à Boulogne-sur-Mer, A. R (1923).

Digitized by Google

MEMBRES CORRESPONDANTS

Par ordre de nomination.

MM. E. MATTHIEU, Secrétaire du Cercle archéologique, d'Enghien (Belgique) (1884).

LEURIDAN (le chanoine), à Roubaix (1891).

Mlle Jenny FONTAINE, I. ✪, Artiste peintre, à Paris (1892).

MENCHE DE LOISNE (le comte). I ✪, château de Beaulieu-lez-Busnes (1894).

E. EDMONT, ✱, Maire de Saint-Pol (1896).

H. POTEZ, I. ✪, Docteur ès-Lettres, Agrégé de l'Université, à Lille (1896).

BLED (le chanoine), ✪, de la Société des Antiquaires de la Morinie, à Saint-Omer (1897).

R. BRISSY, ✱, ✪, Publiciste, à Paris (1897).

Ch.-S. LECONTE, ✱, Juge à Paris (1897).

Mme Florent LECLERQ, château de Beauvoir (P.-de-C.) (1897).

Mlle FRESNAYE, à Marenla (P.-de-C.) (1898).

MM. G. MACON, ✱, Conservateur du Musée Condé, à Chantilly (1899).

A. WILLOX (l'abbé), à Boulogne-s-Mer (1900).

PLANCOUARD, à Berck-sur-Mer (1901).

Mme M.-M. CARLIER, à Croisilles (1900).

MM. R. RODIÈRE, à Montreuil-sur-Mer (1901).

FRANS, à Hénin-Liétard (1901).

DAUMET, Archiviste paléographe à Paris (1901).

BLANCHOT, I, ✪, Statuaire à Paris (1901).

Digitized by Google

Mme Amélie Mesureur, ✱, à Paris (1901).

MM. Paul Tierny, Archiviste-Paléographe, à Hernicourt (Pas-de-Calais) (1901).

Georges Vallée, ✪, ✠, ancien Député du Pas-de-Calais à Paris (1905).

Th. Renault, à Presles (Seine-et-Oise) (1905).

De la Charie, château de Sainte-Austreberthe, par Hesdin (1908).

Charles Hirschauer, Bibliothécaire de la Ville de Versailles (1908).

Mayeur, I. ✪, Artiste-graveur, Grand Prix de Rome (1910).

L. Caillet, Bibliothécaire de la Ville de Limoges (1911).

Mabille de Poncheville, Publiciste à Wacquinghem par Marquise (1921).

J. Meurgey, ✱, ✠, Elève à l'Ecole des Chartes (1921).

J. Duquesne, ✱, Professeur à la Faculté de Droit de Strasbourg (1921).

Poiteau, Docteur en médecine à Bienvillers au-Bois (Pas-de-Calais) (1921).

Milléquant, I. ✪. Professeur au Collège de Calais (1923).

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

I. — *Lectures faites dans les séances hebdomadaires*

	Pages
Les trois Congés et le Jeu de la Feuillée par M. François Blondel, membre résidant.....	7
Les Réservistes du Pas-de-Calais à la bataille de Guise par M. le Général Leleu, membre résidant.	23
A propos de l'Enseignement du Latin par M. Dupret, membre résidant.....	37
Des Ondes électriques et des Ondes de la pensée par M. J. Jardel, membre résidant.....	47
Deux conséquences désastreuses et inattendues de la grande guerre au point de vue horticole, par M. Emile Poiret, membre résidant.....	61
Choses d'Artois par M. le Chanoine Vergneau, membre résidant :	
I. — A propos du manuscrit de la passion d'Arras	67
II. — Une Moralité jouée à Arras en 1435.....	83
III. — Le livre d'Angelino Gazet intitulé : Pia hilaria : Pieuses Joyeusetés.....	89
IV. — Ham-en-Artois. Une élection d'abbé au XVII^{e} Siècle	99
V. — L'abbaye du Vivier de l'ordre et de la filiation de Citeaux.....	105

Digitized by Google

Pages

II. — *Séance publique du 13 Novembre 1924*

Allocution d'ouverture par M. Lestocquoy, Président 119

Rapport sur les Travaux de l'année 1923-1924, par M. le Baron Cavrois de Saternault, Secrétaire-Général 125

Discours de réception de M. Poiret, membre résidant 137

Réponse au Discours de réception de M. Poiret, par M. Lennel, membre résidant 147

Rapport sur le Concours d'histoire, par M. Georges Besnier, membre résidant 159

Rapport sur le Concours de Littérature par M. l'Abbé A. Barbier, membre résidant 167

Lauréats des Concours de 1924 183

Règlement des Concours de l'Académie d'Arras 185

Liste des Membres titulaires, honoraires et correspondants de l'Académie d'Arras 189

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google